


Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid
BMC

[illegible] Rodrigues 431

5 00

130

HISTOIRE

DE

CHRISTOPHE COLOMB.

Se trouve aussi chez

BOULLAND et Cie, Libraires, rue du Battoir;

ROUX-DUFORT, Libraire, quai des Augustins, n° 47;

PÉLICIER, Libraire, place du Palais-Royal;

BOSSANGE frères, Libraires, rue de Seine;

DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,

RUE DE L'HIRONDELLE, N° 22.



CHRISTOPHE COLOMB
(Astronome et Navigateur),
Vice-roi et Amiral des Indes, et auteur
de la découverte du Nouveau Monde.
Né à Gênes en 1445.
Mort à Valladolid le 20 Mai 1506.

HISTOIRE

DE

CHRISTOPHE COLOMB

SUIVIE

DE SA CORRESPONDANCE, D'ÉCLAIRCISSEMENS ET DE PIÈCES CURIEUSES ET INÉDITES,

TRADUITE DE L'ITALIEN DE BOSSI,

ORNÉE DU PORTRAIT DE COLOMB ET DE PLUSIEURS GRAVURES DESSINÉES PAR LUI-MÊME.



PARIS,

CARNEVILLIER AINÉ, ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 254;

PEYTIEUX, GALERIE DELORME, Nos 11-13.

M. DCCC XXIV.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

La découverte de l'Amérique appartient toute entière à l'Italie; c'est elle qui a donné naissance à l'homme immortel qui a reculé les limites du monde et c'était à elle de prouver les titres légitimes que ce grand homme possède sur la gloire de cette découverte. L'Espagne n'a fait que prêter un secours long-temps sollicité et persécuter celui qui l'avait enrichie. Si elle réclame quelque gloire dans le grand événement

qui a changé la scène politique de l'Europe, on ne peut lui accorder que des lauriers ensanglantés : aussi ne saurais-je dire s'il ne serait plus avantageux pour son honneur, qu'aucun de ses enfans n'eût jamais mis le pied sur le sol du Nouveau-Monde. En effet, je ne vois parmi les premiers conquérans de l'autre hémisphère que des soldats qu'animait une basse cupidité, des prêtres guidés par un affreux fanatisme. En vain je cherche un homme conduit par l'humanité; en vain je veux trouver un ministre de l'Évangile digne de sa mission; je ne vois partout que des monstres que semblent dévorer à-la-fois la soif de l'or et celle du sang; et si nos regards ne rencontraient pas Christophe Colomb et Las Casas, nous ne verrions, au milieu des scènes d'horreurs qui ont ensanglanté l'Amérique, rien qui pût consoler l'humanité de l'affreuse conquête des Espagnols.

Mais si l'histoire vient exiger dans ce grand événement un partage plus précis; s'il faut dispenser avec plus d'exactitude aux auteurs qui y ont figuré la gloire ou

l'infamie ; mettons d'un côté la basse jalousie des envieux, l'avidité des soldats, l'hypocrisie des prêtres, le fanatisme, les massacres, les trahisons, enfin une politique aussi cruelle qu'absurde, et de l'autre, dix années de travaux, noble prélude à des travaux plus glorieux, la sublime conception d'un grand dessein, une opiniâtre persévérance malgré tous les obstacles, l'exécution enfin dont la gloire est relevée par la clémence envers les ennemis, et la générosité envers les peuples conquis ; à ces souvenirs, qui pourrait hésiter dans la décision du partage, qui balancerait d'accabler l'Espagne sous l'infamie de la première part, et de faire hommage de la seconde dans toute son intégrité à l'illustre Génois ; et sans entrer ici dans les spéculations des publicistes qui ont voulu examiner les avantages de la découverte du Nouveau-Monde pour l'Europe ; sans bâtir avec eux des suppositions qui nous paraissent chimériques, n'obtiendrons-nous pas l'approbation générale, lorsque nous attribuerons le bien qui résulta de ce grand événement à celui qui l'a

préparé et accompli, et que nous accuserons l'indigne politique de l'Espagne d'avoir produit les maux qui se sont échappés de cette découverte. Mais observons ce grand navigateur concevant tout-à-coup le projet le plus gigantesque, plein de la noble fierté qui convient au génie, allant de cour en cour offrir avec ses services l'abondance et la prospérité; voyons-le, ou recevoir d'humilians refus, ou éprouver d'indignes trahisons; jetons, en même temps un regard rapide sur l'état des nations européennes où ses propositions parvinrent. Gènes et Venise marchant déjà vers leur ruine cherchaient beaucoup plus à assurer leurs anciennes possessions qu'à en conquérir de nouvelles. La France, occupée dans des conquêtes éphémères, ne recherchait d'autre gloire que celle procurée par les armes. L'Angleterre qui n'était qu'une petite île, et non pas la reine des mers, n'était pas alors destinée à faire des découvertes; elle devait profiter de celles des autres. Le Portugal souvent abusé par des imposteurs et presque déjà revenu de cette fureur des dé-

couvertes qui l'avait long-temps agité venait de voir mourir un prince auprès de qui ces expéditions obtenaient le plus puissant appui. L'inquisition venait de s'établir en Espagne ; et certes il ne semblait pas que Madrid, sous les auspices d'une pareille institution, dût être le refuge du génie ; mais peut-être fallait-il, par une sorte de compensation, qu'un grand homme fût accueilli dans le même moment et chez la même nation où l'on vit s'élever cet odieux tribunal. D'un autre côté, les longues guerres que la Péninsule eut à soutenir contre ses anciens conquérans, les succès qui couronnèrent leurs efforts généreux, l'énergie qu'ils avaient allumée dans les cœurs et qui vivait encore ; la belle portion de cette contrée, tout semblait promettre à l'Espagne une gloire guerrière ; enfin quoi qu'il en soit, ce fut de cette cour que Colomb obtint les moyens d'exécuter ses projets. Mais qui ne serait pas saisi d'admiration en le voyant persévérer dans ses desseins, malgré des refus si répétés, des obstacles si nombreux. Consultons un moment le cœur humain, et

voyons combien d'humiliations il a dû dévorer, que de dépit il a du vaincre, combien sa juste fierté a du être offensée. Mais cette même opiniâtreté qui l'aida à supporter tant de dégoûts était destinée à d'autres épreuves, et l'ignorance et la jalousie, non contentes de l'avoir persécuté dans toutes les cours, s'embarquèrent avec lui, se placèrent dans ses propres navires, jetèrent la rébellion parmi ses matelots, et plus tard, dans les terres mêmes découvertes par son génie, elles vinrent baser leur hideux empire, et chassèrent enfin du Nouveau-Monde celui qui en avait révélé l'existence à l'Europe étonnée. Lorsque l'on rassemble tous les faits dont se compose la vie de Christophe Colomb, lorsqu'on examine d'un seul coup-d'œil toutes les vertus qui formaient son caractère, on ne sait à quelle action donner la préférence, à quelle vertu accorder le tribut d'admiration le plus éclatant. Est-ce le sublime enfantement de sa prodigieuse entreprise qui brille avec le plus d'éclat au milieu de ses titres de gloire; est-ce son exécution elle-même ou la persévérance

héroïque avec laquelle il la poursuivit ? Ah! que les politiques exaltent ces grandes actions, que les conquérans vantent les événemens mémorables qu'elles produisirent ; mais nous, amis de l'humanité, tout en les admirant, nous leur préférons cette noble clémence qui fut toujours le guide de sa conduite envers de perfides ennemis ; notre voix proclamera surtout cette bonté, cette douce bienveillance qu'il témoigna toujours envers les peuples innocens qui plus tard......... Ah ! couvrons d'un voile les horreurs que ce souvenir importun vient nous rappeler. Colomb, que ton âme généreuse a dû gémir sur ces cruautés! non, je n'en doute pas, si ton cœur eût pu prévoir les scènes horribles qui devaient suivre tes exploits, tes vertus me l'assurent, il eût abjuré ses desseins, et sacrifié sa gloire à l'humanité.

Mais si de longues scènes d'horreur ont fait souffrir ton âme, quelle ne dut point être ta joie à la vue du sage gouvernement qui se forma dans les contrées que tu découvris. Aujourd'hui contemple ton ouvrage. Vois ces généreux républicains à qui tu ouvris un

asile, parcours leurs villes florissantes, observe leur vaste commerce, entre dans leur sénat, écoute les décisions toujours dictées par l'intérêt public, admire surtout la liberté qui vivifie tout au milieu de ces peuples, c'est là où elle s'est retirée, exilée de l'Europe, c'est dans ton Amérique qu'elle chercha un asile, et la terre découverte par Colomb devait montrer au monde étonné le spectacle jusqu'alors inconnu d'un gouvernement libre et heureux. Jouis de ce doux spectacle; car, quoique né dans des temps d'ignorance et de superstition, ta grande âme était faite pour connaître la liberté.

Mais arrêtons-nous. Nous ne voulions pas entreprendre l'éloge de Colomb, et nous nous sommes laissés entraîner un moment par des impressions bien naturelles au souvenir de la gloire de ce grand homme: ce n'est pas seulement par des mots que nous voulons honorer sa mémoire; pour parvenir plus sûrement à ce but, nous aurions voulu proclamer son immortalité par un monument digne de lui, et consacrer nos

veilles au récit de ses actions, le plus beau des éloges qu'on puisse lui consacrer, persuadé que si la faiblesse de nos moyens nous imposait silence et venait ralentir notre zèle, la richesse du sujet ne manquerait pas de jeter sur notre ouvrage un intérêt que les actions de cet homme immortel inspirent à tous les cœurs animés de cette idée. Nous allions nous déterminer à écrire la vie de cet illustre navigateur, lorsqu'il parut en Italie, l'histoire du célèbre Génois, par le chevalier Bossi, production, en effet qui, par la manière ingénieuse et savante dont elle est exécutée, nous paraît digne de son sujet, et semble destinée à condamner à l'oubli toutes celles qui l'ont précédée; considérant que cette composition abrégeait de beaucoup notre tâche, tout en répondant à nos vœux, nous renonçons volontiers à notre rôle d'historien pour ne prendre que celui de traducteur. C'est donc la traduction de l'excellent ouvrage italien sur la vie de Christophe Colomb que nous offrons aujourd'hui au public. Nous espérons qu'on nous saura gré d'en donner une

courte analyse, et d'en faire apprécier tout le mérite.

L'auteur a groupé, avec un talent digne de tous les éloges, les différentes circonstances de la vie de Colomb, dans un espace assez rapproché pour que le lecteur puisse l'embrasser d'un seul coup-d'œil. Rien d'important n'est oublié et cependant rien d'oiseux ne vient ralentir la marche des événemens. Cet ouvrage réussit parfaitement à faire connaître le grand caractère de cet homme qui sut également résister aux assauts répétés des plus affreuses tempêtes et aux efforts jaloux de l'envie et de l'ignorance conjurées.

Mais ce ne fut pas assez que la jalousie eût empoisonné l'existence de cet homme immortel; il fallut encore que des écrivains héritassent en quelque sorte de la haine de ses persécuteurs, et que poussés par cet affreux sentiment, ils cherchassent à ternir la gloire de Christophe Colomb. Bossi dans ses notes, qui présentent à-la-fois la plus grande érudition et le plus vif intérêt, a combattu victorieusement les allégations de

ces écrivains et vient répandre sur plusieurs circonstances de ce grand événement un jour précieux.

La partie la plus intéressante de ce recueil est sans contredit la correspondance de Christophe Colomb lui-même. Quoi de plus curieux que d'entendre de la bouche même de l'illustre Génois, ses projets, ses craintes, son espoir, le récit de ses malheurs, des injustices qu'il éprouva et cependant des succès qu'il a déjà obtenus et de ceux qu'il semble entrevoir ; mais nous n'ajouterons ici aucune réflexion, persuadés qu'en annonçant de pareils documens c'est exciter un assez vif intérêt.

Quant à notre travail, il s'est réduit à une traduction fidèle ; cependant nous avons ajouté quelques notes qui nous ont semblé indispensables surtout pour donner quelques détails sur la vie et les ouvrages de plusieurs écrivains orientaux peu connus.

Enfin, nous sommes persuadés qu'après la lecture de cet ouvrage, l'on connaîtra l'état des découvertes occidentales avant Colomb et celui des connaissances que l'on

pouvait avoir à cette époque sur l'autre hémisphère; et l'on saura sur quelle base est appuyée la gloire de cet homme illustre, que l'on se contentait d'admirer, sans daigner s'informer si l'admiration qu'on lui accordait était en rapport avec ses mémorables exploits.



VIE

DE CHRISTOPHE COLOMB.

Un voile mystérieux semble cacher l'origine de la plupart des hommes qui se sont illustrés par de grands talens ; et l'on vit souvent des nations, qui les avaient dédaignés pendant leur vie, prétendre augmenter leur gloire en les réclamant après leur mort au nombre de leurs enfans. Plusieurs villes de la Grèce se disputèrent l'honneur d'avoir été le berceau du père de l'Épopée ; de même quelques provinces de l'Italie se vantèrent d'avoir donné naissance à l'homme célèbre qui a découvert le Nouveau-Monde. Néanmoins le rapprochement des temps où vécut Colomb éclaircit bien des doutes au sujet de son origine, et nous sommes même autorisés à croire qu'il naquit dans les États de Gênes, appuyés par des monumens authentiques et par une série non interrompue de traditions que l'on chercherait en vain dans les temps où vécut Homère (1).

On trouve encore quelques incertitudes sur le lieu véritable où il a reçu le jour et sur l'année de sa naissance; mais tout porte à croire qu'il est né à Gènes même (2), vers le milieu du 15e siècle (3); siècle heureux auquel il était réservé de voir propager et assurer à jamais, par une nouvelle invention (l'Imprimerie), les lumières que l'écriture seule avait transmises jusqu'alors, et de donner naissance à l'homme qui, par la découverte du Nouveau-Monde, allait remplir d'admiration les âges les plus reculés.

Colomb naquit de parens pauvres et d'un état obscur. Son père, appelé Dominique, était artisan; il avait pour femme Susanne Fontanarossa (4) dont il eut trois fils, Christophe, Barthélemy et Diègue, et une fille dont le nom est ignoré, mariée à un certain Bavarello qui partageait avec eux l'obscurité de leur état. « Heureuse condition pour un grand homme, dit « avec raison l'auteur de l'éloge de Colomb, qui « peut se vanter de ne devoir qu'à lui-même son « immortalité! »

Si les résultats importans qu'offre la vie des grands hommes dispensent leurs historiens d'entrer dans aucun détail sur leurs études premières, il n'en est pas de même des hommes d'un médiocre mérite, qui semblent réclamer

de leurs biographes la plus minutieuse exactitude. Néanmoins nous savons que Christophe et son frère Barthélemy, doués tous les deux d'un génie vif et profond, quittèrent de bonne heure le métier de leur père pour s'appliquer aux études qui ont rapport à la navigation. On assure que Christophe, dès son enfance, lisait avec avidité les ouvrages des géographes : heureux prélude au développement du génie devenu célèbre par ses découvertes! Plus tard, il s'adonna entièrement aux mathématiques, à l'astronomie, au dessin, et acquit en peu de temps toutes les connaissances nécessaires à un navigateur. Il est à propos d'observer ici que si Gènes a droit de s'énorgueillir d'avoir donné le jour à Colomb, Pavie, l'Athènes de la Lombardie, peut se vanter à juste titre de l'avoir introduit dans le sanctuaire de ces sciences, principale cause de sa grandeur (5).

Colomb touchait à peine à sa quinzième année lorsqu'il fit ses premiers essais dans la navigation. Jean d'Anjou avait équipé une escadre contre Alphonse d'Aragon; il avait réuni sous son pavillon plusieurs vaisseaux appartenant à des particuliers; parmi ces derniers, il y en avait qui étaient commandés par un certain Colomb, neveu d'un autre navigateur célèbre

du même nom. Ce fut avec lui que Christophe affronta, pour la première fois, les périls de l'élément qui le rendit immortel (6). Il ne le suivit pas seulement dans cette expédition contre le royaume de Naples; il l'accompagna dans plusieurs autres voyages, et s'étant formé en peu de temps dans l'art de la marine, il obtint le commandement d'un navire avec le grade de capitaine. Dès qu'il fut maître de ses actions, ses vues n'eurent plus de bornes; il traversa la Méditerranée (7); il franchit le détroit; il parcourut l'Océan et atteignit la mer du Nord, après avoir visité les côtes de l'Irlande. Ce fut dans ce voyage, qu'au rapport de quelques historiens, il s'est avancé vers un point du pôle inconnu jusqu'alors; c'est probablement au retour de cette expédition qu'il s'enrôla de nouveau sous ce même Colomb, avec qui il avait fait ses premiers essais sur mer. Quoi qu'il en soit, c'est en commandant un des vaisseaux de cet amiral qu'il assista à un combat terrible que l'escadre eut à soutenir, dans les mers du Portugal, contre quatre galères vénitiennes qui revenaient de Flandre. Le carnage fut sanglant de part et d'autre; les deux escadres s'étaient serrées de près, et le navire que commandait Colomb s'étant trouvé engagé avec un vaisseau

vénitien auquel on avait mis le feu, était sur le point de sauter : Colomb voit le danger imminent qui le menace, s'élance dans la mer, saisit une rame qui tombe sous sa main, et, par des efforts redoublés, il aborde sur les côtes de Portugal, non loin de Lisbonne. Bientôt après il se rendit dans cette ville, où il reçut l'accueil le plus amical de la part de ses compatriotes.

A cette époque les Portugais commençaient à faire d'importantes découvertes dans les mers de l'Afrique, découvertes qui avaient rempli d'enthousiasme toutes les imaginations ardentes. Déjà les navigateurs étrangers, et principalement les Génois, s'empressaient à l'envi d'offrir leurs services à cette cour. Les insinuations de ses amis, et plus encore une noble émulation, engagèrent Colomb à se fixer à Lisbonne. Là, il se lia d'amitié avec d'habiles navigateurs, et il obtint en mariage la fille de Mognez Perestrello, un des plus célèbres capitaines de son temps, qui, sous les auspices du duc de Viséo, avait entrepris la découverte des côtes de la Guinée. A la mort de ce navigateur, Colomb alla demeurer chez sa belle-mère, qui lui fit part de détails intéressans sur tous les voyages entrepris par son mari, et lui confia les écrits et les cartes marines qu'il

avait laissés à sa veuve comme le fruit de ses entreprises. Le jeune Colomb, brûlant du desir de l'imiter, partit bientôt pour les côtes de l'Afrique, où les Portugais s'étaient déjà signalés par des tentatives hardies couronnées du plus heureux succès. De retour à Lisbonne il forma des plans plus vastes encore, et pour les exécuter il ne songea qu'à étendre ses lumières, tantôt en parcourant les écrits des astronomes et des géographes, tantôt en s'entretenant des théories de son art avec son frère et les savans les plus habiles de son siècle. Dès-lors il conçut l'entreprise la plus gigantesque que l'esprit humain eût jamais imaginée. Après la découverte du Cap-Vert, ce fut dans cette direction que les Portugais portèrent toutes leurs vues; ils se flattaient qu'en côtoyant l'Afrique vers les régions australes, ils parviendraient à en trouver l'extrémité et à s'ouvrir une nouvelle route aux Indes, fréquentées seulement jusqu'alors par quelques peuples d'Italie, et surtout par les Vénitiens. Mais Colomb, laissant à d'autres navigateurs le soin de cette entreprise, soit qu'il la regardât comme infructueuse, soit qu'il aspirât à une gloire plus durable, soit enfin qu'il ne voulût pas établir sa renommée au préjudice de sa patrie, par un élan sublime de son imagination, il conçut l'idée de

traverser la mer Atlantique vers l'Occident, jusqu'à ce qu'il trouvât de nouvelles régions.

Remarquons ici, en l'honneur de l'Italie, que Colomb dut la première pensée de son projet aux mémoires *de Marc-Paul* (*) et de quelques

(*) Nous croyons qu'on nous saura gré d'offrir ici quelques détails sur la vie de Marc-Paul. Marc Polo, qu'on nomme plus communément Marc Paul, eut pour père Nicolas Polo, Vénitien qui partit avec son frère Mathieu, vers l'an 1255, pour Constantinople, où régnait alors Bedouin II. Il avait laissé sa femme enceinte, qui mit au monde notre fameux voyageur. Nicolas et Mathieu, après avoir quitté Constantinople, traversèrent la Mer-Noire, parvinrent en Arménie, et delà passèrent à la cour de Barka, où régnait un des princes les plus puissans de la Tartarie. Mais ce dernier ayant été vaincu par un de ses voisins, nos deux voyageurs se sauvèrent au milieu de mille dangers, traversèrent les plus vastes déserts et parvinrent à la ville habitée par Kablaï, grand Kan des Tartares. Ce prince, émerveillé des récits des deux Européens et de la différence de leurs usages et de leurs mœurs, résolut de les connaître plus particulièrement : aussi envoya-t-il une ambassade dont ils firent eux-mêmes partie pour engager le Pape à lui accorder cent missionnaires. Arrivés en Italie, ils n'obtinrent du Pontife que deux dominicains, l'un Italien, l'autre Asiatique; ils retournèrent aussitôt dans la Tartarie, emmenant avec eux le jeune Marc Paul, pour qui Kablaï conçut une affection toute particulière. Ce voyageur ne tarda pas à posséder les différens dialectes tartares, et, au moyen de cette précieuse connaissance, il fut employé dans plusieurs négociations et parcourut la Tartarie, le Kataï et la Chine. Déterminons précisément ici les pays compris sous le nom de Kataï, nom vague, affecté dans le moyen âge à plusieurs régions qui pourtant sont des contrées bien dis-

autres voyageurs italiens (8). Il est vrai que les écrivains de l'antiquité et un petit nombre de

tinctes et que l'on ne saurait confondre sans commettre l'erreur la plus grave. Quelques géographes ont cru que ce nom désignait la Grande-Tartarie, mais ils se sont trompés, et il est avéré, tant par les relations des voyageurs européens que par les ouvrages des Orientaux eux-mêmes, que c'est la Chine Septentrionale qui est indiquée par le nom de Kataï.

Après le séjour de 17 ans à la cour du gran Kan, les Polo revinrent dans leur patrie ayant amassé de grandes richesses. Ce fut alors que Marc, rendu à une vie plus tranquille, écrivit la relation de ses voyages, en italien, sous le titre: *Delle Maraviglie del Mondo, da lui vedute.*

On trouvera des exagérations dans les récits de ce voyageur. Il a usé dans toute sa plénitude du privilége que l'on accorde volontiers aux voyageurs de ne point toujours dire la vérité, et au défaut de toute autre, une seule remarque suffirait pour constater ses exagérations; c'est qu'on les rechercherait vainement aussi grandes chez les historiens et les géographes orientaux, qui ne peuvent pourtant pas être accusés de ménager les hyperboles. Cependant on lit dans ses relations un nombre infini de choses aussi vraies qu'intéressantes, et dont l'existence a été confirmée par les derniers voyages faits dans ces régions. L'ouvrage de Marc Paul a toujours été de la plus grande utilité pour les voyageurs; son courage, sa persévérance dans des longues et pénibles expéditions, ses travaux encore utiles lorsqu'il fut rendu à une vie moins agitée, lui méritent la reconnaissance de l'Europe, puisque toute sa vie fut employée à reculer les bornes des faibles connaissances qu'elle possédait alors. Si l'on réfléchit à l'ignorance qui régnait parmi les contemporains de Marc Paul, et à l'indifférence qu'ils témoignaient pour toute espèce de science, on sera surpris de voir un homme traverser les mers pour ap-

voyageurs et de géographes du moyen âge font mention de quelques régions situées dans les mers d'Occident (9). Les navigateurs qui fréquentaient, à l'époque de Colomb, les îles Açores et Madère en avaient aussi donné quelque faible renseignement (10). Mais les opinions des premiers n'avaient été considérées jusqu'alors que comme les rêves d'une stérile érudition. Quant aux rapports des seconds, ils étaient pour la plupart trop vagues, trop incertains et souvent trop suspects pour compter avec quelque fondement sur une entreprise dont l'exécution exigeait beaucoup de frais et de grands préparatifs. C'est donc à Colomb qu'appartient la gloire d'en avoir conçu le projet, comme il n'appartient qu'à lui d'avoir

prendre, tandis que ses concitoyens faisaient à peine un pas dans le même but. Ce sentiment de surprise approchera de l'admiration, lorsque l'on verra ce même homme parcourir des nations barbares, exposer sa vie, affronter mille dangers, se résoudre à des fatigues de toute espèce, et renoncer aux douceurs d'une vie tranquille pour chasser une ignorance qui alors paraissait toute naturelle, et pour acquérir des connaissances qui risquaient de faire passer celui qui les avait pour sorcier et de le faire brûler comme tel. Aussi avons-nous pensé que c'était en quelque sorte notre devoir de faire mention de ce voyageur fameux dans un ouvrage où l'on a voulu célébrer le plus grand des navigateurs; et nous nous sommes flattés que l'éloge de Marc Paul ne déparerait pas un livre consacré à la gloire de Christophe Colomb. (*Note du traducteur*).

imaginé, d'après la rotondité du globe, forme qu'il lui soupçonnait, que la région des Indes Orientales, ou plutôt le continent de l'Asie, s'étendait jusqu'aux îles situées au couchant de l'Afrique, et que l'Océan Atlantique offrait une nouvelle route vers les contrées de l'Orient. Ce grand homme ne voulant point s'en rapporter à ses propres lumières, soumit ses plans à quelques savans qui jouissaient alors d'une grande célébrité dans la géographie et la cosmographie. De ce nombre était Paul Toscanelli, Florentin, surnommé Paul le physicien. Colomb lui écrivit de Lisbonne en 1474, et lui fit part du plan qu'il avait conçu. Le physicien de Florence approuva ses projets, et l'engagea à les mettre à exécution. Dans la lettre qu'il lui écrivit à cette occasion, il ajoutait que le trajet de l'Espagne aux Indes, en naviguant le long de la ligne équinoxiale, devait être le plus court chemin pour aller aux Indes; qu'il donnait à cette région de l'Asie le nom de couchant, puisqu'on devait y arriver par la mer Atlantique; enfin, qu'en faisant voile à l'Occident on devait trouver un vaste et florissant empire, empire que Marc-Paul avait désigné sous le nom de Tartarie et de Cataï, dans sa Chorographie (11). Ainsi ce physicien semble avoir partagé l'opinion des anciens, qui n'admettaient

l'existence d'aucun continent entre les Indes et les côtes occidentales de l'Europe ; c'est aussi d'après le système des anciens géographes qu'il considérait la Tartarie et la Chine comme ne formant qu'une seule région avec les Indes ; mais il pensait que les terres de l'Asie s'étendaient tellement au loin, qu'en s'y rendant par le couchant leur distance n'aurait pas été considérable. Toscanelli se trompait à la vérité dans la conclusion de ses principes, et particulièrement dans cette dernière hypothèse, mais il raisonnait juste lorsqu'il assurait qu'en cinglant à l'Occident on finirait par trouver les Indes.

Cette réponse du physicien de Florence fut accompagnée d'une carte marine et de quelques autres renseignemens précieux ; et ces encouragemens d'un homme célèbre, en flattant les premières idées de Colomb, vinrent l'enflammer d'une nouvelle ardeur. Dès lors il ne songea plus qu'à chercher les moyens de donner de la réalité à ses conceptions en soumettant son projet à ceux qui pouvaient seuls en ordonner l'exécution.

Heureux les génies créateurs qui, par un élan de leur imagination, se frayent de nouvelles routes et se rendent immortels par des découvertes utiles ! Plus heureux encore s'ils trouvent

sous leur main les moyens nécessaires à l'exécution de leurs projets ! Leur sort est bien préférable à celui de ces hommes dont les vastes desseins réclament pour leur exécution l'appui des gouvernemens les plus puissans, et qui se voient obligés d'aller de cour en cour mendier un secours refusé par leur patrie. Les découvertes d'un naturaliste ou d'un physicien demandent du génie, de l'adresse et de la persévérance; mais celles d'un géographe exigent plus encore; et si le génie et des connaissances profondes en sont les premières conditions, l'exécution de leurs projets exige souvent des moyens extraordinaires que les monarques ont seuls en leur pouvoir. Il fallait à Colomb des vaisseaux, des armes, des munitions de toute espèce, des matelots et des soldats; il lui fallait son éloquence persuasive pour faire apprécier aux hommes puissans la justesse de son projet; il lui fallait surtout une force de caractère capable de résister aux refus et à l'opposition que devait lui susciter la nouveauté même de son dessein. Inspiré par les nobles sentimens d'un cœur patriotique, il se rendit d'abord à Gènes et lui offrit l'honneur de le seconder dans ses projets; mais les Génois, engagés alors dans des guerres dispendieuses et lointaines (12), se rappelant peut-

être la catastrophe arrivée à deux de leurs concitoyens qui, en voulant découvrir de nouvelles régions, s'étaient perdus dans l'Océan (13), rejetèrent la proposition de Colomb, et avec elle les faveurs que la fortune semblait leur offrir, pour les dédommager des pertes qu'ils ne cessaient de faire en Orient. Après avoir rempli les devoirs d'un bon citoyen, Colomb se rendit à Savonne pour s'acquitter de ceux que lui imposait la nature; il reconduisit son père à Gènes, et pourvut à son existence. On prétend qu'il partit pour Venise, afin de soumettre à ce gouvernement les mêmes offres qu'il avait faites à sa patrie (14). Mais, par un sort funeste à l'Italie, ce projet, qui avait été conçu et muri par des Italiens, ne dût être accueilli et exécuté que par un prince étranger. Colomb s'étant rendu de nouveau à Lisbonne, fit part de ses desseins à Jean II, qui venait de monter sur le trône de Portugal. Mais, soit ignorance, soit jalousie de la part des savans de ce pays, sa proposition ne fut point accueillie. On fit plus; on envoya sous de faux prétextes une caravelle (navire portugais) pour tenter d'effectuer le voyage proposé par Colomb, et frustrer ainsi ce grand homme de l'honneur de cette belle découverte. La fortune dans cette circonstance ne favorisa pas ce projet perfide, et

le pilote, devenu le jouet des vents et des tempêtes, regagna les bords du Portugal, couvert de honte et de confusion. Colomb en fut instruit, et dédaignant désormais un pays ingrat où aucun lien ne l'attachait plus depuis qu'il avait perdu sa femme, il envoya son frère en Angleterre, et se rendit lui-même à Cordoue, dans l'espérance d'intéresser à ses projets Ferdinand et Isabelle qui occupaient alors le trône de l'Espagne. Malgré l'appui qu'il trouva auprès de cette cour, cependant il n'obtint pas un meilleur succès, son plan ayant été soumis au jugement d'hommes qui, n'ayant aucune connaissance de cosmographie et de navigation, en déclarèrent l'exécution impossible (15). Mais loin de se rebuter, cet homme sage et persévérant réfuta les objections, éloigna les difficultés, éclaircit les doutes; il voulut même, mais en vain, combattre l'ignorance, hydre fatale qui semblait renaître sous l'égide du pouvoir. Les Maures, autrefois puissans en Espagne, étaient alors réduits au royaume de Navarre, où ils se défendaient encore contre les Espagnols dans une lutte qui touchait à sa fin. La cour prit pour prétexte cette guerre, et remit à d'autres temps l'examen du projet.

Colomb chercha ailleurs un appui. Il écrivit

au roi de France, et fut sur le point de passer en Angleterre, où s'était déjà rendu son frère Barthélemy (16). Mais il ne voulut point quitter l'Espagne sans avoir vu son fils, qui était à Palos chez Perez son précepteur, ecclésiastique éclairé digne d'une éternelle mémoire, pour avoir épargné, à l'Espagne la honte dont elle se serait couverte si elle eût laissé échapper la gloire de cette entreprise, à Colomb les dégoûts que devaient lui causer tant de refus, et à l'Europe entière la perte des brillans avantages qui se rattachent à la découverte du Nouveau-Monde, avantages dont elle aurait été privée, du moins pendant plusieurs générations, si Colomb eût emporté dans la tombe son plan avant qu'il fût exécuté. Jean Perez entra dans les vues du navigateur Génois, et, pénétré de la justesse de ses conceptions, il en fit part à la reine, qui l'honorait de sa confiance. Colomb est rappelé à la cour, et son projet examiné une seconde fois; de nouvelles objections sont faites de la part des prétendus géographes que la cour avait désignés pour l'examiner. A la vérité le cardinal, président du conseil, rendit justice aux talens de Colomb, mais il n'eut pas l'énergie de le protéger ouvertement. Rien ne fut épargné pour le rebuter; les uns marchandaient un projet dont l'exécution pouvait

centupler les revenus du royaume; d'autres, repoussant les propositions les plus équitables, regardaient comme insuffisante l'offre qu'il fit d'intervenir lui-même pour la huitième partie des frais nécessaires à l'armement. Les conférences se succédaient sans résultat, et Colomb, indigné des cabales des intrigans, quitta de nouveau la cour. Cependant Grenade tombe au pouvoir du roi, et l'empire des Maures est détruit. Au milieu des fêtes et des réjouissances publiques, deux personnages distingués, Saint-Ange et Ventimiglia, saisirent un moment favorable pour parler de nouveau à la reine des projets de Colomb. Rappelé à la cour, il est accueilli avec intérêt et bienveillance par les princes, qui lui confèrent le titre d'amiral et le chargent de reculer les limites du monde connu (17).

Dans cet intervalle, Colomb avait épousé en secondes noces Béatrix Enriquez de Cordoue, dont il eut Ferdinand, l'historien de sa vie. On ignore l'époque précise de ce mariage; mais, comme l'on sait qu'en 1503 Ferdinand avait environ treize ans, il est vraisemblable qu'il ait eu lieu vers l'année 1489.

Cependant Colomb mit à la voile de Palos, le 3 août 1492, avec trois caravelles et quatre-vingt-dix hommes d'équipage. Il mouilla d'abord

aux Canaries pour s'approvisionner; il dirigea ensuite sa route vers l'Occident, et se lança le premier au milieu de l'Océan, n'ayant d'autre guide que la boussole, nouvelle invention sortie de l'Italie, mais qui jusqu'alors n'avait été employée que dans les mers méditerranées et près des côtes. Il appartenait donc au plus célèbre des navigateurs de mettre à cette nouvelle épreuve l'instrument qui promettait les plus brillans succès à l'art nautique.

Heureux encore si les dégoûts dont il fut abreuvé à la cour eussent trouvé un terme lorsqu'on eut reconnu la grandeur de ses conceptions; mais l'opposition qu'il eut à combattre pour l'admission de son projet devait se reproduire plus terrible encore au milieu de l'Océan. Une troupe de gens sans expérience, habitués à naviguer le long des côtes, et qui étaient loin de concevoir les vastes desseins de leur chef, n'eurent pas plutôt perdu de vue la terre, qu'ils commencèrent à murmurer et à regretter leur patrie. L'intrépide Colomb console les uns, reprimande les autres, menace les plus mutins, et, tout en s'efforçant de persuader et de convaincre, il observe les astres, la mer, les vents, les profondeurs, les courans, les poissons et les plantes: rien n'échappe à son génie observateur; et le

premier peut-être il s'aperçut de la déclinaison de l'aiguille aimantée (18). Cependant l'esprit de révolte, assoupi pour un instant, se réveille plus redoutable que jamais : bientôt on forme des complots; la sédition s'empare de tous les esprits, et le plus grand homme de son siècle est sur le point d'être jeté à la mer par une poignée de factieux. En vain il leur montre les algues flottant sur les ondes et les oiseaux qui voltigent autour du navire, indices certains de l'approche de quelque continent; en vain il dépeint à leur imagination les trésors du Nouveau-Monde; en vain il s'efforce de les rassurer par une contenance intrépide, qu'il conserve encore malgré les périls qui le menacent: on ne veut l'écouter, l'équipage demande le retour. Eh bien! s'écrie Colomb, comme présageant le succès qui l'attendait, si dans trois jours la terre ne se montre pas, nous reprendrons la route de l'Espagne. Mais, ô bonheur! vers la nuit on aperçoit au loin des feux, et aussitôt les cris de terre! terre! se font entendre; et le lendemain, 12 octobre, le soleil vient dorer de ses rayons une île couverte de verdure, dont le sol paraît riche et fertile. « Voilà l'Amérique au nombre des terres con-« nues, s'écrie l'auteur de l'éloge de Colomb; « voilà l'époque de tant de révolutions étonnantes

« dans les mœurs, les usages, les coutumes, les « plaisirs, les connaissances, les vices et les ver- « tus des hommes ! »

Le nom de Saint-Sauveur est donné à cette île; des cris d'allégresse président au débarquement. Le premier soin de l'équipage fut de remercier l'Éternel, et l'on prêta serment d'obéissance à l'amiral, que l'on reconnut pour vice-roi. Cependant, malgré les principes du droit des gens, on déclara cette île propriété de l'Espagne. Les habitans, ne se doutant pas de cette usurpation et du joug qu'on leur préparait, accueillirent avec amitié ces étrangers arrivés d'un continent lointain pour détruire leur liberté; ils reçurent leurs présens funestes, et leur offrirent tous les secours dont ils pouvaient avoir besoin. Ces mêmes insulaires, devenus dès-lors par leur ignorance les instrumens de leur propre malheur, s'empressèrent de servir de guides aux perfides Espagnols dans les découvertes qu'ils entreprirent, et les aidèrent à reconnaître trois îles florissantes, la Conception, Ferdinand et Isabelle, îles qui attirèrent toutes, et surtout la seconde, l'attention des Européens, par la fertilité du sol, la richesse de la végétation, la beauté des sites, et le chant mélodieux et le riche plumage des oiseaux. Colomb, après un court séjour dans ces

parages, se rendit à Cuba, île importante par sa position et ses richesses. Les habitans, effrayés à l'approche de ces étrangers, furent bientôt rassurés par la noble conduite de leur chef, qui finit même par former avec leur roi les nœuds de la plus étroite amitié. Cependant la cupidité, le plus dangereux des vices, vint troubler une entreprise commencée avec tant de succès. Guidés par les indigènes, Colomb et les siens font voile vers la partie septentrionale de l'île pour exploiter les mines d'or de ce pays. Pendant le voyage, un certain Alphonse Pinzone qui commandait le meilleur voilier des navires espagnols, songeant au moyen de s'emparer lui seul de ces trésors, s'éloigna de l'escadre et n'obéit plus aux signaux; son chef le perdit bientôt de vue. Cependant la flotte espagnole arriva à l'île d'Haïti, aujourd'hui Saint-Domingue, où Colomb sut se concilier par sa douceur et sa générosité l'amitié des habitans, et surtout la faveur d'une jeune insulaire, qui lui devint d'une grande utilité pour l'exécution de ses projets. Quelque temps après son arrivée sur les côtes de cette île, il obtint d'un cachique la permission de visiter ses États : il mit donc de nouveau à la voile pour se rendre à cette invitation; mais le pilote s'étant aventuré dans ces mers pendant la nuit, et ayant confié son gou-

vernail à des mains inhabiles, le vaisseau frappa contre un rocher; les matelots épouvantés prirent la fuite et se réfugièrent sur un autre navire. En vain Christophe tenta de les rappeler à leur devoir ; en vain en coupant les mats il voulut sauver le navire, le vaisseau se renverse et se brise, et il ne voit plus pour lui, et le petit nombre des siens qui avaient secondé ses efforts, d'autre moyen de salut que de passer sur un autre bâtiment. Le prince indien informé de ce naufrage, fit tout ce qui était en son pouvoir pour sauver la cargaison du navire. Colomb lui en témoigna sa reconnaissance, et, pour la première fois, les habitans des deux hémisphères se donnèrent des marques réciproques d'affection (19).

Mais Colomb ayant établi des relations amicales entre les Espagnols et ces bons insulaires, réunit une quantité considérable du métal précieux qui formait la richesse du pays et l'objet des vœux des Espagnols, et il songea à porter lui-même en Espagne la nouvelle des succès de son entreprise. Comme il ne lui restait qu'un navire pour la charge et les équipages de deux vaisseaux, il laissa dans l'île une partie de ses compagnons, ce qui entrait d'ailleurs dans les vues sages de Colomb, puisque, par ce moyen,

il espérait affermir davantage l'amitié et les relations entre les Européens et les habitans du Nouveau-Monde. Dans l'intention de gagner leur affection et de les disposer en faveur des Espagnols, il offrit au cachique l'entremise de sa cour pour la défense de ses peuples et pour repousser les Caraïbes, barbares anthropophages, qui, par leurs continuelles incursions, remplissaient de terreur ces contrées. Des débris du navire qui avait échoué, il construisit, en quelques jours un petit fort qu'il confia à Diegue d'Arana, après l'avoir muni des pleins pouvoirs pour le représenter auprès du prince qui gouvernait cette île; il laissa sous ses ordres 38 hommes qu'il engagea à se rendre dignes de sa confiance et de son estime, par leur fidélité, leur obéissance, leur union, et surtout par leur modération envers les insulaires qui les avaient reçus avec tant de générosité. « Il « partit, et avec lui partirent, dit l'auteur de « son éloge, l'humanité et la bonne foi. »

Colomb, en dirigeant sa route vers le nord, découvrit sur son passage plusieurs ports de cette île, auxquels il donna différens noms. Tout-à-coup il rencontre ce même Pinzone qui l'avait lâchement abandonné; ce capitaine cherche à s'excuser en attribuant aux vents sa

fuite dont il ne fallait accuser que sa cupidité; et Colomb, soit par bonté, soit par politique, pardonna au coupable; exemple de modération qui n'eut que de funestes résultats.

Déjà 500 lieues avaient été parcourues en pleine mer par le vaisseau de Colomb, lorsqu'une furieuse tempête mit ce grand homme au moment de perdre le fruit de ses glorieux travaux, travaux qui allaient assurer à lui-même une gloire impérissable, à l'Espagne des avantages sans nombre, et à sa famille le sort le plus brillant qu'elle eût jamais pu espérer. Bon époux, tendre père, il se retrace la douleur de cette famille éplorée, à la nouvelle de la mort de celui qui allait en assurer le bonheur, pensée funeste faite pour accabler le cœur le plus inébranlable! Malgré les efforts destructeurs de la tempête, malgré les gémissemens des matelots, Colomb, maîtrisant les sombres pensées qui assaillaient son âme, plein de sang-froid au milieu de cette scène d'horreur, et s'armant d'une fermeté héroïque, décrit sur un parchemin la relation de ses découvertes, le recouvre de cire, l'enferme dans un tonneau et le confie à la mer, en y joignant la promesse d'une grande récompense à celui qui le présenterait au roi d'Espagne. Cependant on découvre la

terre et on approche d'une des Açores; mais à peine l'espoir venait de renaître dans tous les cœurs, qu'un vent impétueux survient, déchire les voiles, porte le frêle vaisseau au milieu des ondes écumantes, et il produit une nouvelle tempête plus terrible et plus effroyable que la première. Ce n'est qu'à la lueur des éclairs qu'on revoit la terre, et le navire aborde à l'embouchure du Tage. Le peuple se porta en foule sur la plage pour admirer ce navigateur intrépide, et la cour de Portugal, quoique pleine de confusion par la réussite d'une entreprise qu'elle avait dédaignée, lui rendit le tribut d'honneur que l'on ne pouvait refuser au mérite couronné du plus brillant succès. Colomb, en quittant Lisbonne, se rendit à Palos et delà à Barcelone où l'attendaient les souverains. Il traversa toute l'Espagne au milieu des acclamations de la foule qui accourait sur son passage, et l'on peut dire que si l'incrédulité avait été l'obstacle le plus fort à l'exécution de ses projets, la réussite de cette entreprise n'inspira qu'un sentiment universel d'étonnement et d'admiration. Son entrée à Barcelone offrit un triomphe d'un nouveau genre. Les habitans de l'Amérique, conduits en Europe comme témoins irrécusables de l'existence d'un nouveau Monde, non comme des ennemis

subjugués, tels qu'on les voyait dans les pompes triomphales des Romains, mais plutôt comme des amis qu'il avait acquis au nom espagnol, ouvraient la marche; après eux venaient les animaux, les plantes et les autres productions rares de ces îles; l'or enfin, ce métal funeste, attirait les regards avides des spectateurs. Colomb venait le dernier: à sa vue l'air retentissait des acclamations universelles, et il semblait le seul objet des vœux de tout ce peuple. Les princes l'accueillirent avec distinction; ils voulurent entendre de sa bouche le récit de ses travaux, récit dont il s'acquitta avec modestie et qu'ils écoutèrent avec admiration. On le combla d'honneurs lui et sa famille; les grands s'empressèrent de lui faire leur cour, et bientôt l'Europe entière ne retentit plus que du bruit de cet évènement (20).

Colomb, malgré ces honneurs et ces fêtes, ne perdit point de vue le vaste objet qu'il s'était proposé, et disposa tout pour le nouvel armement. Les marins et les soldats, avides de richesses, ne demandaient qu'à s'embarquer, les munitions arrivaient de toutes parts, et bientôt Colomb partit de Cadix avec 17 navires et 1,500 hommes d'équipage. Cette fois il dirigea sa route beaucoup plus vers le Sud qu'à son

premier voyage, et découvrit, après 26 jours d'une heureuse navigation, trois îles, la Dominique, Marie-Galande et la Guadeloupe. Cette dernière était alors habitée par ces mêmes Caraïbes, ennemis anthropophages des habitans de Saint-Domingue. Mais à l'approche de l'escadre, ces monstres avaient abandonné leurs demeures; aussi Colomb ne trouva plus dans cette île que des ossemens humains, des membres déchirés et des crânes ensanglantés; il vit des malheureux Indiens, habitans d'autres îles, que ces monstres destinaient à la mort; il vit enfin les filles, les épouses et les mères des prisonniers tendant vers lui leurs bras supplians. Colomb fit embarquer toutes ces victimes de la barbarie et les transporta avec lui à Saint-Domingue, ayant exploré dans la traversée plusieurs îles, qui, devenues plus tard des colonies florissantes, font aujourd'hui la prospérité de diverses nations d'Europe (21). Mais dès qu'il aborde à cette île, un spectacle affreux s'offre à ses regards! Le petit fort où il avait laissé les Espagnols est en cendre, il n'est entouré que de cadavres mutilés, de vêtemens en lambeaux et d'armes mises en pièces; indices certains de la destruction totale de la colonie. Colomb apprit, du frère du cachique, que ces

perfides Espagnols avaient violé l'hospitalité ; qu'ils avaient enlevé à leurs hôtes généreux leurs filles, leurs épouses et leurs trésors; qu'oubliant les sages conseils qu'il leur avait donnés avant son départ, la discorde s'était mise parmi eux, et qu'un chef d'Indiens ennemis, profitant de leur division, les avait surpris et défaits, malgré les efforts du cachique lui-même, qui avait voulu les sauver en s'exposant à la fureur du combat, et que ce chef n'en était sorti qu'après avoir reçu une blessure dangereuse. Plusieurs compagnons de Colomb l'engagèrent à retenir ce prince en captivité, pour venger la mort de ses soldats. En rejetant ces perfides insinuations il donna, mais en pure perte, un exemple de sagesse et de modération, seul moyen de gagner des cœurs que n'ont point encore corrompus les vices de la civilisation.

Cependant Colomb paraissait n'avoir en vue que de former dans cette île un établissement qui pût assurer la prospérité du commerce des Espagnols, en les mettant à l'abri des attaques des peuples qui habitaient l'intérieur des terres. Dans ce dessein il fit voile vers l'Est pour s'emparer des mines d'or, et près d'une baie qui par sa position lui paraissait importante, il fonda une ville, la première que les Européens aient

bâtie en Amérique, et à laquelle il donna le nom d'Isabelle. Il fit partir en même temps deux capitaines, l'un pour reconnaître les mines de Cibao, et un autre pour l'Espagne, afin d'annoncer les nouvelles découvertes qu'on venait de faire, et de réclamer de nouveaux secours. Mais pendant qu'il dirigeait les travaux de la nouvelle ville, il tomba malade. Profitant de son état, un certain Bernard de Pise songea à prendre la fuite et à s'en retourner en Espagne avec les cinq navires qui étaient restés en rade. Colomb, instruit du dessein de ce traître, le fit arrêter, l'envoya prisonnier en Espagne et fit punir les séditieux; acte d'une juste rigueur, mais qui fut peut-être la première cause de ses persécutions. Dans ces entrefaites ayant reçu un échantillon de l'or des riches mines de ce pays, il alla lui-même les visiter, après avoir confié le commandement de ses vaisseaux à ses compagnons les plus dévoués. Pour en imposer aux habitans des régions qu'il devait traverser, et leur donner une idée avantageuse de la puissance et de la discipline des Européens, il se fit escorter par des troupes à pied et à cheval. Arrivé aux mines, il ouvrit de nouvelles galeries et fit construire un fort afin de protéger les travaux, qu'il ne quitta qu'après y avoir laissé

un nombre suffisant d'ouvriers pour les continuer et leur avoir fourni les outils nécessaires à l'exploitation des mines.

De retour à Isabelle, il trouva bien changé le sort des habitans de sa nouvelle colonie; les uns avaient péri, les autres étaient dans la plus grande consternation : les vivres manquaient, la discipline s'était relâchée, le climat surtout avait eu sur eux la plus funeste influence, les ouvriers industrieux avaient succombé les premiers à l'excès des fatigues, et les nobles, qui n'avaient suivi Colomb que par la soif de l'or, et dans le seul but de rétablir leur fortune, élevés dans l'oisiveté, inhabiles aux travaux, enflés de leurs titres et de leurs prérogatives, hommes pour qui le nom seul de travail était un sujet de répugnance, murmuraient et refusaient d'obéir. Colomb se vit forcé de ne tenir aucun compte de ces distinctions, établies souvent au détriment du bonheur social, et il exigea, pour le salut de tous, que chacun concourût à la défense commune et au soutien de la colonie; mais cette sage détermination fut une source de querelles et d'accusations contre un chef juste et impartial, qui le premier donnait l'exemple du dévoûment, et qui le premier partageait avec eux les fatigues et les travaux.

Quoiqu'Isabelle soit une île délicieuse et dont la végétation riche et précoce semblait promettre une existence assurée et agréable, Colomb ne brûlant que du desir de continuer ses découvertes, se détermina à la quitter. Il nomma d'abord un conseil pour le gouvernement de cette île, et composa une compagnie d'Espagnols pour parcourir le pays et y tenir en respect les habitans. Ayant fait ses dispositions, il se dirigea vers Cuba dont il parcourut les côtes; il découvrit aussi la Jamaïque et plusieurs autres petites îles dont la position les rend d'un accès difficile; aussi Colomb, assailli par les vents et les tempêtes, manquant de vivres, et, pour comble de malheur, étant tombé malade, se vit forcé de s'en retourner à Isabelle, où il arriva en très mauvais état. Mais une surprise agréable l'attendait dans cette île; son frère Barthélemy venait d'y arriver, envoyé par la cour d'Espagne avec des navires chargés de vivres et de munitions. Ce secours arrivait très à-propos, la colonie se trouvant alors dans la plus grande pénurie. Malgré les vives sollicitudes de Colomb pour ses compagnons et ses soldats, rien ne put le toucher davantage que sa réunion inespérée avec un frère qu'il aimait, et dont, depuis plusieurs années, il se trouvait

séparé. Cependant de nouveaux malheurs menaçaient cet homme généreux. Les troupes qui devaient parcourir le pays s'étaient portées aux plus grands excès, les insulaires s'étaient de nouveau révoltés et menaçaient sa ville naissante. Colomb marcha contre eux, remporta une victoire complète; les soumit entièrement et imposa un tribut d'or et de coton à ces rebelles; premier tribut qu'il eût imposé jusqu'alors, peu onéreux il est vrai, qu'il diminua même par la suite, mais qui cependant donna, nous devons l'avouer, un funeste exemple à ses successeurs, et fut pour ces régions une source de malheurs et de calamités (22).

Déjà on cherchait en Espagne les moyens de perdre Colomb. Bernard de Pise, ce même capitaine qui avait violé ses ordres pendant le dernier voyage, et un moine envoyé dans ces contrées comme vicaire apostolique, revenus tous les deux en Europe sans avoir pu assouvir la soif de richesses qui les dévorait, travaillèrent de concert à jeter du discrédit sur une expédition qu'ils déclaraient chimérique et onéreuse pour l'État. Les intrigues de l'ignorance et de l'envie eurent un trop facile accès à la cour, et les princes envoyèrent un de leurs confidens, nommé Aguado, qui fut chargé de

surveiller la conduite de Colomb. Cet homme sorti d'une classe obscure, plein d'arrogance et d'envie, ne lui épargna ni les offenses, ni les insultes, moyens ordinaires employés par les esprits médiocres dès qu'il leur est permis d'opprimer les grands hommes. Il accueillit avec empressement toutes les accusations, et loin de concilier et de calmer des cœurs dont les coupables desseins se trouvaient déjà contrariés par la justice inflexible de leur chef, il ne fit que les aigrir, et l'on vit cet esclave d'une cour égarée, ne chercher qu'à humilier l'homme qui avait procuré à l'Espagne les plus brillantes conquêtes. Colomb reçut d'abord avec courage et dignité son persécuteur; mais, s'apercevant plus tard que les brandons de la discorde allaient s'allumer par la présence de ce lâche satellite du pouvoir, et qu'une funeste anarchie menaçait de renverser sa colonie naissante, il résolut de retourner en Espagne pour confondre la calomnie et l'imposture. Tandis qu'il prenait cette détermination, un ouragan terrible s'élève dans l'île et semble la menacer d'une entière destruction; le vent déracine les arbres, renverse les maisons, détache les rochers, submerge les vaisseaux qui étaient dans le port et ensevelit dans la mer leurs matelots et leurs

pilotes. Les navires qui avaient transporté en Amérique l'ennemi de Colomb furent tous engloutis, et ce vil courtisan se trouva sans défense à la merci de celui qui avait été jusqu'alors l'objet de ses persécutions. Mais Colomb, loin de profiter de sa situation, n'écoutant que la générosité de son cœur, oubliant les torts de son ennemi, lui offrit un de ses navires pour s'en retourner en Espagne. Enfin, il s'embarqua lui-même après avoir laissé à son frère Barthélemy le gouvernement de l'île et nommé un juge suprême pour l'administration de la justice. De nouveaux malheurs attendaient Colomb dans ce voyage : le vaisseau s'étant trop approché de la ligne, les vents d'Est le repoussèrent ; la navigation se prolongeant, les vivres manquèrent, et l'équipage, après avoir murmuré, finit par se porter aux plus violens excès ; les matelots, non contens d'égorger les innocens Indiens qu'on transportait en Europe comme les trophées de leurs victoires, voulaient en faire une horrible pâture. Colomb frémit à cette idée ; il semblait difficile de calmer leur fureur ; néanmoins par son éloquence il parvint à les fléchir et finit même par leur faire concevoir, malgré la faim qui les dévorait, que ces Indiens étaient des hommes comme eux ! Cependant la

patrie paraît aux yeux des navigateurs; ce ne sont pas les Açores comme le croit le pilote, c'est le cap Saint-Vincent que Colomb a reconnu, et on débarque à Cadix. L'arrivée de l'amiral à Burgos, où était la cour, dissipa les soupçons qui avaient plané sur lui, et méprisant les graves accusations de ses ennemis, le roi l'engagea seulement à modérer sa rigueur, quoiqu'elle ne fût que trop nécessaire pour mettre un frein à la cupidité, cause de tous les crimes qui se commettaient en Amérique. Malgré les intrigues de l'envie devenue impuissante, la raison et la vertu triomphèrent, et l'on ne songea qu'à renvoyer Colomb en Amérique, pour faire prospérer, par son administration tutélaire, la colonie qu'il avait fondée.

L'état des finances de l'Espagne mettait un obstacle à ce départ. Colomb voyant que les revenus de la colonie étaient insuffisans pour balancer les dépenses premières qu'exigeait son établissement, craignit que le goût des découvertes ne se relâchât, et que la cour, fatiguée à la longue des sacrifices qu'il lui fallait faire, refusât de fournir aux frais indispensables à cette entreprise déjà si onéreuse. Cette crainte lui fit concevoir une pensée qui ne devint que trop funeste aux colonies espagnoles. Il engagea

le gouvernement à envoyer en Amérique les criminels qu'on retenait aux galères pour les délits les moins graves, croyant que leurs travaux deviendraient utiles à cet établissement : calcul trompeur ; l'homme noté d'infamie et qui déjà s'est familiarisé avec le crime, ne peut qu'empoisonner la société naissante qui le reçoit dans son sein, où la licence ne trouve point encore de frein assez puissant dans des institutions que le temps n'a pas consolidées ; car il en est de même pour l'enfance des sociétés que pour celle de l'homme : c'est toujours sur cet âge que la corruption obtient les succès les plus faciles et les plus funestes. Mais loin que ces considérations vinssent éclairer l'esprit des chefs de l'Etat, ce projet fut accueilli avec transport, et le rebut de l'Europe fut envoyé pour peupler la naissante Amérique. Cependant, malgré tout le zèle que témoignait la cour pour les projets de Colomb, l'envie lui suscitait à tout moment de nouveaux obstacles, et ce ne fut qu'après de longues sollicitations qu'il obtint deux navires pour envoyer des secours à Saint-Domingue. Ce ne fut même que deux ans plus tard qu'il reçut le commandement d'une nouvelle escadre, et tandis que la cour, en le comblant de présens et d'honneurs, semblait seconder ses vues,

le ministre qui était chargé des affaires des Indes, en favorisant l'envie et la cabale, trahissait à la fois Colomb, le roi et la nation (23).

Ce hardi navigateur partit enfin de Saint-Lucar avec six navires; mais, à la hauteur des Canaries, ayant repris à des corsaires français une caravelle qu'ils avaient capturée sur les Espagnols, il augmenta son escadre d'un vaisseau. Il en envoya trois à Saint-Domingue et se porta avec les autres vers le midi pour explorer le grand continent qu'il supposait exister dans cette direction du globe, selon les rapports des Indiens insulaires, et d'après une opinion vague répandue en Portugal.

Mais un calme perfide retint long-temps l'escadre sous l'équateur et les rayons du soleil tombant sur les vaisseaux, jetèrent la corruption dans les vivres. Ce malheur répandit la consternation et la mortalité parmi les matelots et les soldats; déjà tout l'équipage était menacé d'une mort affreuse, lorsqu'un rayon d'espérance vint luire dans le cœur de Colomb en apercevant la Trinité, île située près de l'embouchure de l'Orénoque; vain espoir qui fut détruit aussitôt qu'on s'en fut approché! A peine l'escadre se dirige-t-elle vers le fleuve qu'un danger effrayant vient les menacer; les eaux s'étant heurtées à son

embouchure avec les flots d'une mer agitée, sont refoulées vers leur source; les vaisseaux allaient être engloutis par les vagues, lorsque la force des courans les transporte avec violence au milieu d'un golfe d'une immense étendue, le golfe Paria. Colomb se crut d'abord au milieu d'un archipel, mais cherchant en vain une issue et voyant de tous côtés des fleuves qui débouchaient le long des côtes, il reconnut un continent. Il sortit à la fin de ce golfe, et après avoir lutté de nouveau contre les flots et les courans, il se dirigea vers l'ouest où il découvrit plusieurs îles; une ligne de côtes qui se prolongeait au loin lui fit enfin apercevoir qu'il avait découvert le premier le continent de l'Amérique (24). Uniquement animé du desir de visiter la colonie qu'il avait formée, il dirigea sa route dans cette direction; mais l'état de sa santé affaiblie par de longues souffrances et par de continuelles inquiétudes, l'obligea de relâcher à Saint-Domingue, espérant trouver le repos qu'exigeait son état dans cette ville nouvellement bâtie, et comptant, à son arrivée, envoyer son frère pour reconnaître le continent qu'il venait de découvrir; mais quoi! au lieu de citoyens paisibles il ne trouve que des hommes mécontens. La culture des terres est négligée, le

commerce anéanti et la voix des chefs méconnue; il ne rencontre de toutes parts que désordres, tumultes, séditions. Il apprend que le juge suprême était en révolte contre ses frères; que ce fourbe les avait dépeints aux colons comme avares et cruels, et qu'il s'était insinué dans l'esprit du peuple par une politique astucieuse, et surtout par de perfides conseils qui tendaient à leur persuader de refuser le paiement des impôts; bien plus, il s'était impunément approprié les fonds destinés à l'entretien de la colonie, et, enhardi par le soutien qu'il espérait trouver dans un nombreux parti, il méprisait les conseils et les menaces de l'autorité légitime. En vain Colomb tenta de le ramener à son devoir, soit en promettant le pardon à lui et à ses complices, soit en lui offrant son amitié et en lui assurant la conservation de ses charges et de ses dignités; cet ingrat et les méchans qui lui étaient dévoués, accumulèrent tant d'accusations contre Colomb, que ce grand homme, malgré l'éclat de ses exploits et les avantages qu'il avait procurés à l'Espagne (25), succomba; et, à la honte de la cour de Madrid, la perfidie triompha encore de la vertu et des talens.

Le gouvernement espagnol avait permis à

quelques particuliers de se rendre en Amérique et de tenter de nouvelles découvertes. De ce nombre était un certain Ojeda, ancien compagnon de Colomb, et devenu depuis un de ses ennemis les plus acharnés. S'étant embarqué avec Améric Vespuce Florentin, et ayant longé, pendant plusieurs mois, les côtes du nouveau continent, il avait enfin débarqué à Saint-Domingue. Cet homme, qui joignait à son ancienne inimitié pour Colomb une ambition démesurée, allume le flambeau de la discorde parmi les habitans, réveille leurs passions et cumule sur leur chef les accusations les plus atroces, en le désignant même comme un ambitieux qui aspirait à la souveraine puissance de ces contrées. Pendant que dans l'île les querelles des envieux étaient sur le point de faire éclater une guerre civile, en Espagne on donnait le gouvernement général des Indes au commandeur Bovadilla, en le chargeant d'examiner l'état des colonies, de punir les coupables, de faire des enquêtes sur la conduite de Colomb et de l'envoyer même en Espagne s'il le jugeait à propos. Ainsi ce grand homme vit en même temps ses talens et ses services méconnus, le sentiment de la reconnaissance étouffé, et lui-même livré à l'envie et à la malveillance de ses ennemis.

Bovadilla, ce nouveau proconsul, arriva à Saint-Domingue pendant que Colomb était parti pour soumettre les révoltés. A la nouvelle du débarquement de Bovadilla, Colomb refusa d'abord de reconnaître une autorité qu'il ne pouvait regarder comme légitime; il fut même sur le point de la repousser par la force; mais dès qu'une lettre écrite de la main du roi lui apprit que telle était sa volonté, s'étant dépouillé de ses titres, il s'y soumit et se rendit immédiatement à Saint-Domingue. Arrivé dans cette île, il apprit avec indignation que sa maison était occupée par le nouveau gouverneur; que ses possessions étaient confisquées; que ses écrits, la propriété qui lui était la plus précieuse, avaient été mis sous les scellés, et qu'enfin son frère Diègue venait d'être transporté sur un navire et jeté dans les fers. Cependant ce nouveau chef avait diminué les impôts, feinte modération par laquelle il ouvrait aux ennemis de Christophe un vaste champ aux accusations qui déjà pesaient sur ce grand homme, accusations qui d'ailleurs furent toutes également accueillies quoique souvent en contradiction les unes avec les autres.

La juste rigueur de Colomb, l'agitation des esprits soulevés par le juge Roldano, et surtout

l'encouragement que reçurent les délateurs auprès du nouveau vice-roi, furent les causes de ces calomnies infâmes dont on voulut ternir la conduite de cet homme immortel. Il réclama en vain la protection de Bovadilla contre les violences dont il était l'objet; pour toute réponse il fut enfermé dans un fort. Son frère Barthélemy, mandé à Saint-Domingue, est également emprisonné à son arrivée (26), et ces trois frères, frappés du même sort, n'ont pas même la satisfaction de se voir et de se consoler mutuellement. Ainsi cet homme extraordinaire aux yeux de tous les siècles, utile à l'Espagne et au monde entier, devenu désormais l'objet des persécutions les plus atroces, se voit tout-à-coup privé de sa liberté et de ses biens chez ces mêmes peuples qui avaient été témoins de sa gloire, au milieu de cette même colonie qu'il avait fondée, et sous les yeux de ces mêmes Indiens qu'il avait soumis. Les colons qui ne respiraient que l'avarice, la cupidité et la licence, furent insensibles au triste sort de celui qui les avait enrichis. Il n'en fut pas de même des Indiens; ces peuples que l'égoïsme n'avait point encore corrompus et qui ignoraient l'ingratitude, ce vice si commun dans nos villes, vinrent en foule offrir à Colomb

leurs secours pour le délivrer. Cet homme sut refuser leurs généreux services et se soumit aux ordres de son gouvernement quelque injustes qu'ils lui parussent. Bientôt on transporta Christophe et Barthélemy sur deux navires; on réunit toutes les accusations dirigées contre eux et elles furent envoyées, avec eux, à l'évêque Fonseca, ministre des Indes, ennemi acharné de Colomb.

Les deux navires commandés par Vallejo, mettent à la voile: cependant ce chef indigné à la vue de ce grand homme jeté dans les fers, veut le soustraire à un sort si injuste; Colomb refuse ses offres, animé de la pensée généreuse que l'obéissance à son roi est en toute occasion un devoir sacré.

Cependant déclarons ici qu'il est encore douteux que l'ordre d'enchaîner Colomb soit émané du monarque, puisqu'il fut mis en liberté, ainsi que son frère, dès qu'il eut touché le sol de l'Espagne. Colomb se rendit à Grenade qui était alors la résidence de la cour. Introduit dans le palais, il se présente aux princes, mais en vain il veut parler pour sa défense et confondre la méchanceté de ses ennemis; aucun mot ne vient exprimer ses pensées, l'indignation s'est emparée de son âme, elle seule le maîtrise et son cœur est trop plein pour que sa bouche puisse

parler. Cependant les preuves de bienveillance que témoigne le monarque vinrent l'encourager; il a retrouvé la parole pour se justifier, et, avec cette éloquence persuasive qu'il devait à la grandeur de son caractère, et plus encore, en ce moment, à la justice de sa cause, il lui fut facile de manifester son innocence et de dévoiler l'odieuse trame de ses ennemis. Le roi fut ému du discours de Colomb, et ne doutant plus de sa véracité, il lui donna des preuves non équivoques de sa confiance, lui fit les promesses les plus flatteuses et rappela du gouvernement des Indes son persécuteur, le cruel Bovadilla, accusé d'avoir fait périr dans des tourmens horribles un grand nombre d'Indiens, et de n'avoir procuré de l'or à l'Espagne qu'à l'aide des cruautés les plus inouïes; enfin il assura même à Colomb que c'était contre ses ordres qu'il avait été traité avec tant de dûreté (27). Un certain Ovando fut envoyé à Saint-Domingue pour remplacer Bovadilla; nous verrons bientôt qu'il fut aussi funeste pour Colomb que son prédécesseur. Cependant Christophe demandait à rentrer dans ses charges; la justice et l'intérêt public l'exigeaient à-la-fois, les promesses solennelles des souverains semblaient devoir le rassurer; mais les ministres, guidés par une

fausse politique, trouvaient toujours de nouveaux prétextes pour retarder son départ, et ils éludaient ses justes réclamations, tantôt en employant la flatterie, tantôt en se jouant de sa confiance et de sa bonne-foi; il s'en aperçut enfin, et ne songeant dès-lors qu'à se retirer des affaires, à s'éloigner du tumulte de la cour et à se soustraire aux pièges des malveillans, ses vœux se bornèrent à chercher le repos et la paix dans les douceurs d'une vie tranquille; mais la reine, toujours disposée en sa faveur, voulut encore seconder ses projets; elle le détourna de la résolution qu'il avait prise et le détermina à s'embarquer pour la quatrième fois. En effet, il partit de Cadix avec une escadre de quatre navires; mais craignant que son voyage ne fût retardé par un mauvais voilier qui se trouvait dans son escadre, il se dirigea sur Saint-Domingue. Arrivé devant cette île, il veut entrer dans le port pour se mettre à l'abri d'une tempête qui le menaçait. Mais quoi! le fondateur de cette colonie florissante, l'homme qui a étendu les possessions et multiplié les richesses de l'Espagne, ce même homme est repoussé et se voit obligé de chercher ailleurs un refuge. Cependant il voit une flotte prête à partir pour l'Espagne; sujet fidèle, citoyen généreux, il

oublie son offense, et ne songeant qu'aux intérêts du pays qu'il sert, il conjure le gouverneur Ovando de ne pas laisser lever l'ancre à cette flotte. Une violente tempête était sur le point d'éclater, et Colomb voyant le danger qu'allaient courir ces vaisseaux s'ils s'exposaient à la mer, voulut, par un salutaire avis, épargner à l'Espagne une perte aussi considérable, et soustraire à la mort de nombreuses victimes; mais l'ignorance et la présomption semblèrent conspirer contre ces infortunés; les observations de Colomb furent dédaignées et la flotte sortit du port. A peine eut-elle quitté la rade que la tempête éclate, et, malgré les efforts redoublés des marins, la plupart des navires sont coulés à fond, entraînant avec eux, dans les abîmes des mers, Bovadilla, Roldano, leurs complices et leurs trésors. Ainsi le ciel dans son courroux punit les crimes de ces pervers, que leur victime, par une générosité sans exemple, voulut soustraire à la mort certaine qui les menaçait. Cependant Colomb fit voile pour le continent qu'il avait découvert, dominé sans cesse par l'idée de trouver dans la mer Atlantique un passage pour aller aux Indes Orientales. Les Portugais en doublant le cap de Bonne-Espérance, avaient rendu les relations entre l'Eu-

rope et l'Inde beaucoup plus faciles qu'elles n'avaient été jusqu'alors, et par les établissemens qu'ils avaient formés en Asie, ils s'étaient assurés un passage, et, pour ainsi dire, le monopole du commerce de ces contrées. Colomb sentit toute l'importance de cette découverte, et vit, dans l'exécution de son plan, le moyen d'arracher cet avantage aux Portugais, et d'assurer à l'Espagne la part la plus précieuse de ce commerce. Animé par cet espoir, il chercha long-temps un détroit qui pût établir une communication directe entre l'Océan Atlantique et la mer des Indes; vaine pensée qui priva sa gloire d'un nouvel ornement, si toutefois la couronne qui ombrage sa tête eût pu recevoir de nouveaux lauriers! En effet, si l'espérance de trouver ce détroit ne lui eût fait quitter le Yucatan pour se diriger vers l'Est, Colomb eût été le premier à pénétrer au Mexique; mais le sort réservait à ces peuples le plus inhumain et le plus féroce des conquérans. Cependant Colomb parcourut deux cents lieues de côtes, visita des peuples jusqu'alors inconnus, les uns doux et humains, les autres barbares et anthropophages, il entra enfin à Porto-Bello, nom que lui mérita la beauté de ses sites. Les mines de Varagua appelèrent aussi son attention; en vain des vents et

des bourasques semblaient mettre un obstacle à ses projets; en vain les élémens conspirèrent contre ce grand homme; son génie et sa persévérance triomphèrent, et, après huit mois d'une pénible navigation, il pénétra jusqu'au fleuve de Varagua pour rendre désormais ces provinces tributaires de l'Espagne. Arrivé sur les côtes de ce pays, il envoya son frère à la découverte des mines qui en font la principale richesse. Assuré que l'exploitation en était facile, il crut, dans l'intérêt des Européens, devoir confier à son frère l'établissement d'une nouvelle colonie. Mais ses projets furent encore déjoués par des événemens qu'il n'est pas toujours accordé à la prudence humaine de prévoir. A peine quelques maisons venaient-elles de s'élever dans cette belle région, que les anciens habitans, mécontens de leurs nouveaux hôtes et irrités de la conduite du frère de Colomb, qui, dans une attaque inopinée avait fait emprisonner leur roi, se lèvent en masse et fondent comme des furieux sur cette colonie naissante. Le petit nombre des soldats Espagnols suffit néanmoins pour les repousser et pour les vaincre; ils revinrent cependant à la charge et renouvelèrent si souvent le combat que tous les efforts des Européens devinrent inutiles, et

ce ne fut que dans leurs navires qu'ils purent trouver le salut. C'est ainsi que cette colonie qui faisait l'espoir de Colomb, tomba dès sa naissance; et son fondateur, en proie aux plus cruels tourmens, jouet des vents et des tempêtes, fut obligé de chercher un refuge à la Jamaïque.

Des malheurs nouveaux et plus grands peut-être que ceux qu'il avait éprouvés jusqu'alors, l'attendaient dans cette île. Ses vaisseaux étaient en mauvais état, et il n'avait aucun moyen, ni de faire transporter l'équipage à St.-Domingue, ni d'envoyer dans cette île demander des secours. Cependant la concorde la plus amicale régnait entre les indigènes et les Européens. Colomb avait su la conserver par sa modération et par sa juste sévérité envers ses soldats. Cette sage conduite lui valut de la part de ces insulaires des sacrifices qui lui auraient été de la plus grande utilité, si ses ennemis n'eussent encore déjoué ses projets. En effet, les habitans de la Jamaïque lui fournirent des bateaux qu'il envoya à St.-Domingue sous la conduite de deux hommes courageux, Mandez et Fieschi, qui s'exposèrent sur ces frèles navires à tous les dangers d'un voyage où ils espéraient servir leur chef et leur patrie. La fortune seconda leur dévoûment (28):

ils débarquèrent en effet à St.-Domingue ; mais le Gouverneur Ovando, qui redoutait le retour de l'amiral, les retint, et, loin de lui envoyer les secours qu'il réclamait, il empêcha même le départ d'un navire que Mendez avait acheté et que Fieschi devait conduire, chargé de provisions, à la Jamaïque. Cependant les compagnons de Colomb ne voyaient arriver, ni les secours que l'on attendait, ni les deux Espagnols qui avaient été les demander. La méfiance se répand parmi eux, et cette méfiance, excitée par la haine, les porte à se soulever contre leur chef. Ce grand homme fut accusé d'avoir envoyé les bateaux qu'il avait reçus des Insulaires à toute autre destination, et d'avoir ainsi trahi leur confiance, lui qui avait montré si souvent une sollicitude paternelle pour les compagnons de ses travaux! Les raisons qu'il donna ne furent point écoutées, et l'esprit de révolte s'étant emparé de tous les cœurs, la sédition éclata. Porraz, chef le plus hardi des conjurés, se répand en invectives contre l'amiral, s'empare de quelques bateaux qui restaient dans le port et part avec l'élite des soldats (29). Colomb, abandonné des siens, ne voyant autour de lui que quelques amis fidèles, dont la plupart étaient épuisés par de longues fatigues, ne put chercher d'autre con-

solation que celle qu'il trouvait dans le témoignage de sa conscience ; mais c'était encore un bonheur pour cette âme forte et généreuse de pouvoir donner aux compagnons de son infortune un exemple de vertu et de courage dans les calamités de la vie.

Qu'il est affreux le sort d'un homme qui, ayant renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher, loin de sa terre natale, la gloire et des titres à la reconnaissance, n'y trouve qu'abandon, indignes traitemens et les marques de la plus infâme ingratitude! Tel était le sort de Colomb, telle était la position des infortunés dévoués à sa cause; heureux encore dans leur adversité s'il leur avait été permis d'espérer quelques faibles secours de la part des Indiens pour prolonger leur pénible existence! Mais non, tout espoir est perdu, les Indiens, fatigués d'avoir à leur charge des étrangers qui n'ont de commun avec eux, ni mœurs, ni langage, ni religion, refusent désormais de leur envoyer aucun secours. Plus de vivres, plus de bateaux pour s'en procurer. La terre elle-même leur refuse le seul espoir qui semblait leur rester ; leurs bras affaiblis par de longues souffrances ne sauraient supporter les travaux du labourage.

Mais Colomb, qui se montrait aussi intrépide devant les outrages de la fortune que devant les assauts des tempêtes, déploie un courage qui semblait s'augmenter avec les périls qui le menaçaient, et cette fois encore il trouve dans son esprit inventif un remède contre tant de maux: Ses connaissances astronomiques lui dévoilent le jour et le moment précis de l'apparition d'une éclipse ; il l'annonce aux habitans de cette île comme un signe de la colère du ciel qui veut les punir de la violation de l'hospitalité qu'ils devaient à des étrangers. Au jour et à l'heure marqués la lune semble se couvrir d'un voile de sang ; à cet aspect les timides Indiens sont frappés de terreur : ils viennent supplier Colomb de fléchir le ciel irrité, ils apportent en foule au camp des Espagnols des vivres de toute espèce, Colomb résiste faiblement, leurs prières redoublent, l'éclipse touche à sa fin et bientôt le ciel est apaisé.

Une année s'était écoulée au milieu des plus cruelles inquiétudes, lorsque le navire de Mendez entra dans le port de la Guadeloupe. Aussitôt Colomb s'embarqua avec ses compagnons d'infortune et en moins de deux mois ils arrivèrent à St.-Domingue. Le Gouverneur Ovando, cet homme astucieux et pervers, le reçut d'abord avec les

honneurs dus à son rang et à son mérite, mais bientôt il laissa entrevoir les sentimens de haine et d'envie qui le dominaient, soit en rendant la liberté au traître Porraz et à ses complices, soit en persécutant le petit nombre de ceux qui étaient restés fidèles à leur chef. Colomb, réduit à l'alternative, ou d'allumer une guerre civile, ou de succomber sous le poids des persécutions, abandonna ces lieux qui avaient été jadis le théâtre de sa gloire, et devenus désormais celui de ses malheurs. Hélas ! à son arrivée en Espagne, il apprend la mort d'Isabelle, de cette reine qui ne cessa jamais, malgré les efforts de la calomnie et de l'intrigue, de protéger et d'honorer ses talens; perte fatale, qui le détermina à s'éloigner de la cour et du monde ! Cependant le sentiment intime de son mérite et peut-être encore plus, cet attachement qu'il montra toujours pour sa famille, l'engagèrent bientôt à demander au roi la récompense de ses travaux.

Le prince l'écouta avec intérêt, et par des discours flatteurs, l'assura que l'on ferait droit à ses justes réclamations. Colomb attendait de l'équité du monarque la conservation jusqu'à la fin de ses jours des honneurs et des charges que ses talens et ses services lui avaient mérités; il espérait surtout que son fils lui succéderait après

sa mort et qu'il laisserait ainsi dans sa famille un souvenir de sa gloire. Vaine espérance ! Les courtisans, jaloux du mérite de cet homme illustre, détournèrent encore le roi de cette pensée, et l'engagèrent à récompenser ses services par quelques possessions situées en Castille, au prix desquelles il dut renoncer à tous ses priviléges ; et l'on vit ainsi l'homme le plus célèbre de son siècle, le bienfaiteur de l'Espagne, n'obtenir pour ses nombreux travaux qu'une récompense vénale ! Cet acte d'ingratitude de la part du monarque porta le dernier coup à l'âme de Colomb. La douleur et l'indignation s'emparèrent de lui, ses maladies prirent un caractère sérieux et il s'aperçut bientôt qu'il touchait à sa fin. Il écrivit à l'archevêque de Séville et versa dans le sein de cet ami toutes les peines qui remplissaient son cœur. Depuis ce moment il ne tourna plus ses pensées que vers la religion, et il cessa de vivre en l'année 1506. Après sa mort, la haîne et la jalousie firent place à des sentimens plus généreux, et la renommée fit retentir de toutes parts le bruit de sa gloire. Le roi rendit aux cendres de cet homme immortel la justice qu'il avait refusée à lui-même ; de magnifiques obsèques honorèrent sa dépouille, et Diègue, fils aîné de Colomb, fut nommé amiral et gou-

verneur des Indes; juste, mais faible et tardive reconnaissance!

Si l'on rassemble les principaux traits de la vie de Colomb que nous n'avons exposés qu'en abrégé, on reconnaîtra dans ce grand homme une réunion des principales vertus qui honorent le citoyen, le politique et le guerrier.

Son zèle constant pour les progrès de la religion, ses soins pour propager l'Évangile chez les peuples du nouveau continent, sa résignation dans l'adversité, et son penchant à pardonner les injures de ses ennemis, sont des témoignages touchans de ses vertus chrétiennes (30). Sa fidélité inébranlable pour ses princes, malgré l'oppression dont il fut l'objet, son impartialité dans ses jugemens, la douceur dont il usa toujours envers les Indiens, sa sévérité envers les malfaiteurs et la médiocrité de sa fortune, lorsqu'il lui eût été aussi facile de l'augmenter, déposent en aveur de sa justice, de son intégrité et de son désintéressement. L'offre faite aux Génois de la conquête du nouveau monde, et ses dispositions dernières en faveur de sa ville natale, rendent un témoignage éclatant de son amour pour sa patrie. Toujours attaché à sa famille, il en donna des preuves manifestes lorsqu'il partagea avec ses frères le pouvoir confié à lui seul, et

lorsque, en s'oubliant lui-même, il recommanda ses enfans aux bienfaits du monarque. C'était peu de posséder toutes les vertus que nous chercherions en vain dans les héros de l'antiquité, il sut encore rivaliser avec eux par toutes celles qu'ils purent posséder. Nouveau Scipion, sa continence ne se montra jamais plus à découvert que lorsqu'il renvoya à son mari cette jeune Indienne venue de l'île d'Haïti pour lui rendre hommage, en éloignant en même temps deux filles séduisantes de Cariaï (31). Sans un grand désintéressement eût-il jamais participé aux frais d'une tentative incertaine, comme celle de la découverte de l'Amérique? Sans posséder cette vertu aurait-il refusé les vastes fiefs de l'Inde qu'on lui offrit? Serait-il mort dans la pauvreté, lui qui avait pu disposer des mines du nouveau monde (32)! Modeste au milieu des triomphes, doux et affable envers ses inférieurs, il fut d'une générosité sans exemple, même envers ses ennemis. Personne mieux que lui ne sut gagner l'affection des Indiens; personne ne sut comme lui les rendre tributaires d'une nation éloignée, sans porter à ces infortunés la dévastation et la mort. Les sages conseils qu'il donna à son roi; l'art avec lequel il sut calmer les factions et apaiser les tumultes, prouvent combien ce grand

homme savait allier l'humanité à la plus profonde politique. Qui voudrait enfin lui contester une de ses plus brillantes qualités, le courage, lui qui, jeune encore, eut à soutenir sur mer des combats nombreux et sanglans, lui qui attaqua des corsaires et leur reprit les navires capturés ; lui qui repoussa et soumit des Indiens nombreux qui en son absence avaient osé attaquer sa colonie ; lui qui s'exposa à la fureur des flots dans un vaste Océan jusqu'alors inconnu ; lui qui, après avoir débarqué chez tant de peuples divers, osa faire une descente chez les Caraïbes ; cet homme enfin qui fut toujours inaccessible à la crainte et qui sembla défier la tempête, les flots et les vents qui paraissaient conjurés contre lui. Colomb comme mortel peut avoir été sujet à quelques erreurs, mais jamais aucun vice, aucun défaut moral n'a souillé sa grande âme.

D'une taille avantageuse, Colomb avait le visage ovale et coloré. Ayant reçu de la nature une vigoureuse constitution, il aurait probablement vécu plus long-temps s'il n'eût été affaibli par les fatigues, les chagrins et les inquiétudes, occasionnés, tantôt par les séditions des soldats et des matelots, tantôt par la rivalité des chefs,

par la jalousie des grands et par l'ingratitude du monarque.

Le portrait qui est au frontispice de cet ouvrage est copié de la gravure mise à la tête de la préface de la cinquième partie de l'Histoire d'Amérique par Théodore de Bry, gravure que l'on assure avoir été faite sur un autre portrait peint d'après nature, par ordre du roi d'Espagne, avant que Colomb partît pour l'Amérique, probablement à son second ou à son troisième voyage (33). Capilupi, évêque de Fano, fit pour épitaphe de Colomb un distique latin que nous rapportons ici :

Parva licet cineres Liguris tegat urna Columbi,
Acta tamen cœlo vix potuêre tegi.

Il aurait peut-être suffi d'écrire sur son tombeau : *A celui qui découvrit l'Amérique.* Les grands hommes peuvent, dans la postérité, être égalés et même surpassés par des hommes plus grands qu'eux, le seul Colomb ne peut jamais l'être par aucun mortel; sa gloire sera toujours sans égale. Il y a sans doute sur le globe beaucoup d'îles et de régions encore inconnues; mais il n'est plus d'hémisphère à découvrir.

ÉCLAIRCISSEMENS

SUR LA VIE DE COLOMB.

N° I.

DISSERTATION SUR LA PATRIE DE COLOMB.

Dans les longues discussions qui ont eu lieu au sujet de la patrie véritable de Colomb, nous ne pouvons compter que trois opinions qui aient été mises en avant avec quelque apparence de vérité. Les uns prétendent qu'il naquit à Pradello, village de la vallée de Nura, dans les états de Plaisance. Les autres le font naître à Cuccaro, bourg du Mont-Ferrat, dans les états de Piémont. Enfin le plus grand nombre l'a toujours regardé comme citoyen de la république de Gènes, honneur dont les Génois, dans tous les temps, et particulièrement de nos jours, se sont montrés jaloux; aussi l'académie des Sciences et des Lettres de Gènes, nomma en 1812 une commission de trois de ses membres pour faire un rapport à l'effet d'apprécier les prétentions des habitans

de Plaisance et des Piémontais, qui, contre l'opinion généralement admise jusqu'alors, réclamaient Christophe Colomb pour un de leurs concitoyens.

MM. Serra, Carrega et Piaggio furent chargés de cette commission délicate, et, après les recherches les plus exactes, ils présentèrent à l'académie un rapport très détaillé, d'après lequel l'opinion la plus ancienne et la plus générale, touchant la patrie de Colomb, semble confirmée jusqu'à l'évidence (*).

Dans le premier chapitre on développe les opinions sur la patrie de Colomb, et on ajoute quelques mots sur son pays adoptif. Dans le second on indique les moyens que l'on a produits pour prouver quelle est sa véritable patrie, parmi lesquels, outre la relation des témoins, et le recueil des documens, on insiste particulièrement sur les traditions historiques; mais, c'est surtout dans le troisième chapitre que l'on commence à entrer en matière, en examinant d'abord les preuves alléguées par ceux qui pré-

(*) L'auteur, dans la vue d'éclaircir un point si intéressant, a jugé à propos de donner un extrait de ce rapport. Malgré la longueur de cet extrait, nous croyons que la fidélité qu'on est en droit d'exiger de tout traducteur nous oblige à ne rien retrancher de ce morceau. (*Note du traducteur*).

tendent que Pradello, village de l'état de Plaisance, est la patrie de cet habile navigateur.

Ces argumens se réduisent à un compromis passé le 30 octobre 1481, et réduit peu de temps après à un arbitrage, entre certains Dozj, débiteurs d'un cens de 80 livres pour des biens qui leur avaient été donnés en emphytéose par Dominique, possesseur d'un fidéi-commis institué par son aïeul Bertolino, d'une part, et les fils de *Nicolo Colomb,* frère de Dominique, de l'autre; et à un mandat de vente que l'on prétend fait à Gènes par Christophe et par Barthélemy, à un de leurs frères resté à Pradello, « afin, » est-il dit dans ce mandat, « que Christo-« phe pût se servir du montant de la somme pour « son voyage d'Espagne vers de nouvelles terres ». Deux lettres d'auteur incertain, produites, et peut-être même composées dans le dix-septième siècle, par un prêtre de Plaisance, du nom de Colomb, ne semblent mériter aucune considération: dans une de ces lettres, un certain Colomb de Gènes demandait si quelques parens collatéraux de Christophe, avaient jamais demeuré à Pradello; dans une autre, écrite par un espagnol inconnu, on invitait les pauvres de la famille de Colomb, qui existaient encore à Pradello, à se rendre en Espagne.

Mais le compromis, l'arbitrage et la procuration de vente, quand même ces pièces seraient authentiques, ne prouveraient autre chose, si ce n'est que Christophe et Barthélemy, demeurant à Gènes, avaient peut-être un frère et quelques propriétés dans le territoire de Plaisance. Le compromis n'a jamais été publié; ainsi l'on ne peut en rien dire de positif. Quant à l'ordre de vente, il ne fut jamais présenté que comme une simple copie, qui ne paraît elle-même rien offrir d'authentique. Campi, dans son Histoire ecclésiastique de Plaisance, a publié l'arbitrage. Mais quand même toute espèce de soupçon de non authenticité serait rejeté, ce document ne nous apprendrait autre chose, sinon, que l'aïeul de Christophe habitait Pradello, d'où l'on ne voit pas la nécessité de conclure que Pradello fût le pays natal de Christophe, ni la patrie de ses ancêtres. De manière que ce n'est pas sans raison que Ferdinand fils et historien de Christophe, pense que ceux qui le regardaient comme natif de Plaisance, « *più voleano salire sopra il* « *vento,* » c'est-à-dire, qu'ils étaient en opposition avec la vérité (*).

Les argumens dont s'appuient ceux qui veu-

(*) Nous avons une expression proverbiale qui répond à cette locution italienne : *Aller contre vents et marée.* (*Note du traducteur*).

lent prouver que Cuccaro, bourg du Mont-Ferrat, fut la patrie de Colomb, et qui sont examinés dans le chapitre IV des Rapports, sont d'une nature différente de ceux que nous venons de considérer. Nous devons ces documens à un procès qu'un certain Bernardo Colombo di Cogoleto et qu'un certain Baldassarre Colombo, domicilié à Gènes, mais originaire de Cuccaro, intentèrent, vers la fin du seizième siècle, contre le fils de Diego Colombo, légitime descendant de Christophe, au sujet d'un majorat que celui-ci avait institué. Le principal soin des plaideurs fut d'établir la filiation de la famille de Colomb; à cet objet, après avoir dressé, selon leurs caprices, un arbre généalogique, on fit à Casale, sous l'influence des parens et des amis de Baldassarre, des perquisitions dans lesquelles on mit en avant tout ce qui pouvait appuyer leurs prétentions. Il y eut même un moine qui déposa que Christophe et ses frères étaient nés dans le château de Cuccaro, assertion du reste que Baldassarre fut obligé de rétracter.

Un des témoins cita un certain Cornachia qui prétendait avoir suivi Christophe dans ses voyages, mais cet individu n'existait plus depuis long-temps, et l'on ne cessait de débiter des fables sur son compte : les uns racontaient qu'il

avait navigué dès l'âge de 20 ans, mais que ne pouvant résister aux incommodités des voyages sur mer, il avait abandonné de bonne heure ce métier; les autres prétendirent qu'il était mort en 1583, à l'âge de 120 ans; d'autres enfin racontaient qu'il s'était embarqué, non à l'âge de 20 ans, mais bien à l'âge de 30, avec Colomb, dont il était l'ami à l'époque du premier voyage de ce navigateur.

Il y eut des témoins qui déposèrent que Christophe était fils de Dominique Colomb, seigneur de Cuccaro, et que, dans sa jeunesse, s'étant enfui avec ses frères de ce château, il n'était plus retourné dans ce pays, de sorte que les habitans ne conservèrent plus qu'un vague souvenir du nom de cette famille.

Mais, d'après Baldassarre, Dominique Colomb, son prétendu grand-oncle, et seigneur de Cuccaro, devait être déjà mort en 1456; cependant, comme l'atteste Oviedo, Christophe envoyait encore des secours à son père, en 1474; c'était donc un autre Dominique? D'ailleurs, on sait que Lancia, père de Dominique, propriétaire de Cuccaro, était un seigneur très riche, qui confia à son souverain la tutelle de ses enfans, et cependant le fils de Christophe nous apprend dans ses histoires que ses ancêtres « *per malvagità di*

« *fortuna erano venuti a grande necessità,* » c'est-à-dire, que par des revers de fortune ils étaient devenus très pauvres.

Disons plus : est-il concevable que les fils d'un riche seigneur aient abandonné leur pays comme des fugitifs, sans conserver même le souvenir de leur origine? Peut-on croire que personne ne les ait ni reconnus, ni accueillis? Comment concevoir que Christophe ait pu entreprendre et terminer de longues études dans une université publique à peu de distance de Casale et de Cuccaro, sans que ses parens en eussent été instruits? Comment croire enfin que cet homme même à qui l'on ne cessait de reprocher, dans ses plus cruelles adversités, l'obscurité de sa naissance, ne répondît à ce reproche en déclarant son origine, s'il descendait effectivement des seigneurs de Cuccaro, de Conzano et de Rossignano? circonstance qui lui aurait obtenu le plus grand crédit auprès de la noblesse espagnole. L'on ne voit pas non plus, par le testament de Christophe, que ces fiefs fussent héréditaires dans sa famille. Barthélemy qui habitait l'Italie après la mort de son frère, ne les a jamais réclamés, et Ferdinand, qui dans ses voyages a visité Gènes et Cogoletto, n'a pas même songé au Mont-Ferrat.

Mais supposons que l'on eût perdu les traces de ces trois jeunes gens fugitifs, serait-il facile de concevoir encore qu'au bruit des découvertes qui étonnèrent l'Europe, aucun de ses parens, aucun de ses proches qui habitaient le Mont-Ferrat, ne s'empressât de faire connaître les liens qui l'attachaient à Colomb, depuis qu'il s'était élevé à un si haut degré de grandeur et de gloire, et que de toutes parts on l'avait proclamé l'homme le plus extraordinaire de son siècle? « Les prétendus parens, » est-il dit dans le rapport des académiciens génois dont nous donnons un extrait, « se pressent en foule « autour des hommes que la fortune a élevés, « et les vrais parens de Colomb ne se montre- « raient pas au grand jour? » Argument d'autant plus contraire à la prétendue filiation de Colomb, que dans l'arbre généalogique, exhibé à cette occasion par le seigneur de Cuccaro, l'on ne voit jamais le nom de Christophe.

Il paraît manifeste que les témoins produits par Baldassarre n'étaient pas bien instruits, si même ils n'étaient pas partiaux, circonstance qui lui serait encore plus défavorable; dans tout état de choses, on n'aurait jamais dû les admettre dans une pareille contestation, selon les rigoureux principes du droit; aussi le conseil

des Indes débouta trois fois Baldassarre de ses prétentions et rejeta même la demande qu'il avait faite des secours alimentaires qu'il se croyait en droit d'exiger d'après les legs que fit Christophe en faveur de ses parens pauvres, quoique les parties adverses eussent consenti à cette demande. Quelques historiens piémontais, peu connus, ainsi qu'un écrivain de Mantoue, s'avisèrent de faire descendre Colomb du château de Cuccaro; l'écrivain de Mantoue le fit sans doute pour complaire au duc son maître, marquis de Mont-Ferrat; les deux autres y furent vraisemblablement déterminés par une pensée généreuse, celle de rendre hommage à leur pays; mais comme ils ne produisirent aucune preuve à l'appui de leur assertion, c'est à juste titre que l'illustre auteur de l'histoire littéraire de l'Italie (*) a condamné leur opinion comme manquant d'exactitude et de saine critique. Le même sort paraît réservé aux auteurs qui, depuis huit ou dix ans, tirèrent de l'oubli l'assertion de plusieurs écrivains, qui prétendirent que Colomb était originaire de Cuccaro; puisque, s'en tenant seulement aux pièces de ce fameux procès, ils ne produisirent d'autres documens en faveur de leur sentiment, qu'une

(*) Tiraboschi.

consultation d'un jurisconsulte du Mont-Ferrat, qui, n'ayant en vue que d'établir l'existence du majorat et les droits des parens les plus éloignés, soit par oubli, soit plutôt dans l'impuissance de s'en servir avantageusement, omit le point le plus important, l'agnation de Baldassarre.

Les prétentions du Duc de Beragua ne semblent pas mieux fondées. Intéressé à prouver la noblesse d'un de ses ancêtres, non seulement par des actions éclatantes, mais encore par son origine, ce seigneur prétendit après plusieurs années dans un opuscule, que Colomb descendait de la famille des seigneurs de Cuccaro et qu'un comte de ce pays, le reconnaissant pour son parent, lui avait fait l'accueil le plus amical. Rien ne paraît plus décisif qu'un passage de l'historien Herrera qui, après avoir reconnu Christophe pour Génois, rapporte les opinions de ceux qui le disent originaire de Plaisance, de Cogoleto ou de Cuccaro : cet historien ajoute que le conseil des Indes jugerait ses controverses, et nous avons déjà dit que ce conseil rejeta les prétentions des habitans du Mont-Ferrat. La déclaration de Ferdinand, fils de Christophe, est également contraire à ces prétentions : celui-ci, engagé à attribuer à son

père une illustre origine, jugea plus convenable de le regarder comme un apôtre envoyé de Dieu pour faire reconnaître son nom et sa divinité dans toutes les contrées. *Apostolo, eletto da Dio per publicare il suo nome, da mari e da riviere, non da alte terre e palagi.*

Les chapitres 5 et 6 du rapport traitent des argumens qui ont pour objet de prouver que Colomb avait reçu le jour dans les états de Gènes ; les opinions sur le lieu véritable de sa naissance sont partagées, les uns le croyant natif de Finale, d'Oneglia ou de Savonne, villes de la rivière de Gènes, au couchant ; les autres lui donnant pour patrie Quinto, Nervi, Boggiaseo ou Cogoleto, bourg situé à peu de distance de Gènes.

Cogoleto l'emporta sur tous les autres endroits dans l'opinion commune ; les familles de Colomb qui existent encore dans ce lieu, Bernard de Cogoleto, compétiteur de Baldassarre qui descendait d'aïeux de ce nom et de ce pays, deux vieillards trouvés là par Ferdinand, fils du grand Colomb, vieillards qui se disaient de la même famille, un portrait de ce célèbre navigateur qui est encore conservé dans l'endroit, les deux amiraux du même nom dont l'un fut probablement de Cogoleto ; toutes ces considérations paraissent

des raisons positives pour déterminer momentanément l'opinion qui n'avait pas encore été appuyée sur une sage critique. Mais on ne doit pas être surpris si les habitans de Cogoleto, dans un temps où on avait l'idée de l'existence de deux amiraux du nom de Colomb et où les historiens contemporains n'avaient rien produit pour éclairer l'opinion, ont confondu le navigateur dont nous nous occupons avec les deux amiraux du même nom, et qu'ils s'en soient tenus au premier comme au plus célèbre et à celui qui pouvait honorer davantage leur pays.

Mais c'est en faveur de Gènes que l'on peut citer des monumens, des écrivains et une série non interrompue de traditions authentiques; cette ville comptait déjà en 1191 un Colomb au nombre de ses habitans; dans plusieurs monumens des 13e, 14e et 15e siècles, le nom de Colomb se trouve mentionné dans les monumens publics, circonstance qui doit servir de réponse aux habitans de Cuccaro qui prétendent qu'à cette époque il n'y avait aucun citoyen de ce nom à Gènes. Des monumens qui datent des années 1470, 1473, et 1474 font mention de Domenico Colombo, citoyen de Gènes, fils d'un certain Giovanni di Quinto, ainsi que de Domenico Colombo de Gènes, habitant de Savonne,

de Domenico Colombo di Quinto, de Cristoforo, et Jacopo dit Diego, fils et successeur du susdit Dominique; les notices qui le concernent vont jusqu'environ l'année 1500. Salinerio, auteur de Savonne, qui publia une partie de ces documens, fut forcé de reconnaître, malgré les prétentions de différens pays, que Christophe avait rendu un témoignage si clair du lieu de sa naissance que le moindre doute serait une extravagance, et il finit par dire que Gènes était la patrie de Colomb : « *Genova, città nobilissi-* « *ma, era la patria di Colombo.* »

La déclaration rapportée par Salinerio est celle que Colomb fit dans son testament daté de l'année 1498, testament qui a été regardé par quelques-uns comme nul, mais que jamais l'on n'a supposé apocryphe, et c'est en vain que l'on voudrait l'infirmer, de ce que Ferdinand n'en a pas fait mention dans son histoire, puisqu'il en résulterait que son père serait mort *ab intestat*, ce qui est faux; il ne serait pas juste de se défier de ce document, parce que les Génois n'en auraient pas parlé à Ferdinand lorsqu'il s'est rendu dans leur pays, car qui peut se vanter de connaître les entretiens qui eurent lieu entre eux et le fils de Colomb dans cette occasion? On a tort également d'alléguer la circons-

tance que les Génois ont négligé de revendiquer un legs considérable que l'on a gratuitement prétendu faire partie de ce testament.

Il paraît certain qu'en Espagne l'on a déchiré une page de cet acte et que l'on a altéré plusieurs chiffres, mais cela n'ôte rien à l'authenticité de ce que l'on a conservé. Ce testament fut publié dans cet état d'imperfection, et même on en a vu des copies sans signatures; mais les auteurs du rapport qui nous occupe en ont produit un exemplaire qui ne laisse rien à desirer, puisqu'il est complet et qu'il est muni de sa date et de la signature; caractères d'authenticité que laissaient à désirer toutes les copies que l'on avait publiées jusqu'alors.

Mais les personnes d'une opinion contraire aux auteurs du rapport, nous demandent comment il se fait que les dispositions de ce testament n'aient point été exécutées? — Parce qu'elles furent révoquées dans la suite. — Mais si elles furent révoquées, nous objecte-t-on encore, et si, dans les nouvelles dispositions, le testateur n'accorda plus aux Génois les avantages qu'il leur avait accordés d'abord, l'on peut en conclure qu'il ne regardait plus Gènes comme sa patrie. — Quant à nous, nous répondrons qu'il se peut que d'autres causes l'aient

engagé à changer ses dispositions premières, telles que les insinuations de ses parens, les troubles politiques de l'État, la négligence de ses concitoyens; mais pourrait-on croire qu'un homme qui s'était regardé comme Génois pendant le cours de sa vie, pût se rétracter sans adopter d'autre patrie dans ses derniers momens. D'ailleurs, qui pourrait assurer qu'après 1498 les mêmes relations amicales entre lui et les Génois n'existaient plus, puisque personne ne peut se vanter d'avoir vu son dernier testament. Bien plus, il existe des lettres, l'une de Séville, datée de 1502, par laquelle Christophe annonce à la banque de Saint-George un don considérable qu'il dispose en faveur de cette république pour la décharge des droits d'entrée et de sortie de Gènes, et la réponse des magistrats qui confirme la lettre de Christophe, et lui sert pour ainsi dire de commentaire. Il nous semble que ces deux documens prouvent assez que l'amour de la patrie n'était pas éteint dans le cœur de Colomb, que les magistrats de Gènes reconnaissent dans leur lettre pour un citoyen recommandable. Si cette dernière disposition en faveur de Gènes n'a pas eu lieu, ce fut sans doute parce que, soit par oubli, soit par tout autre motif, elle fut tacitement révoquée dans le codicille de

l'année 1506, codicille dans lequel il dispose en faveur de ses parens du legs qu'il avait d'abord fait à la république de Gènes. Si le gouvernement de cette république ne fit aucune démarche pour le revendiquer, ce fut probablement parce qu'il n'avait aucun espoir de rentrer en possession de ce droit, ou parce que le gouvernement ligurien, inquiet sur sa propre existence, par suite des discordes civiles qui divisaient les nobles et le peuple, et menacé sans cesse par les armées des États voisins, ne pouvait guère s'occuper d'acquisitions éloignées et incertaines.

Cependant on aurait tort d'en conclure que Colomb avait changé de sentiment envers sa patrie, parce qu'on serait contredit par un codicille selon les coutumes militaires, ignoré de tout le monde excepté de ses héritiers, et qui ne fut découvert que depuis peu par le savant abbé Andrés. Colomb fit par ce codicille, en faveur de sa patrie la république de Gènes, une donation d'un petit livre de prières qui lui avait été donné par le pape; dans le même acte, il fit encore un legs pour fonder à Gènes un nouvel hospice et assurer un revenu annuel pour l'entretien de cet hospice; et enfin il constitua, en cas d'extinction de ses descendans mâles, la république de Gènes habile à lui succéder dans

la dignité d'amiral des Indes et dans les prérogatives qui y étaient attachées.

En vain l'on veut attaquer l'authenticité de cet écrit; que si l'on veut douter du don que lui fit le pape Alexandre VI, l'on peut observer qu'il doit être considéré comme un présent de grande valeur, eu égard à la dignité de celui qui le faisait, et surtout en faisant attention que ce pape fut toujours très connu par son avarice; que si l'on accuse ce codicille d'irrégularité, se fondant sur cette raison que Colomb n'était pas, au moment où il le fit, à la veille d'un combat, nous répondrons que Colomb n'était pas un jurisconsulte, mais bien un marin. Il ne faut pas non plus s'étonner si les dispositions de ce codicille ne furent pas exécutées, puisqu'il resta ignoré pendant long-temps, et que même les héritiers de Colomb se refusèrent à exécuter les dispositions de son testament.

Les objections que l'on fait touchant la signature du codicille, qui est de cette forme : *X poferens*, ne nous paraissent mériter aucune considération, puisque nous sommes convaincus qu'il signait de différentes manières, tantôt en prenant le nom de *Christophorus*, tantôt en indiquant simplement sa qualité d'amiral, *el almirante;* et qu'entre la première de ses signatures

et celle qui est au bas de ce codicille la différence n'est pas grande; nous voyons d'ailleurs que plusieurs écrivains, en parlant soit de notre navigateur, soit du saint de ce nom, ont écrit indifféremment *Christopher* et *Christoferus,* nom qui a beaucoup de rapport avec le *Xpoferens,* du codicille. En admettant la falsification de cet acte, pourrait-on supposer que celui qui l'aurait fabriqué eût employé un nom dont la nouveauté seule aurait servi à en déceler la fausseté?

Quelques documens retrouvés depuis peu d'années dans les archives du monastère de Saint-Étienne et dans celles des notaires de Gènes, offrent le nom de Dominique Colomb répété plusieurs fois, depuis l'année 1456 jusqu'à l'année 1459. Il y est désigné comme fils de Jean Colomb, comme mari de Susanne Fontanarossa, beau-père de Jacques Bavarello et père de Christophe, Barthélemy et Jacques, qui fut connu plus tard sous le nom de Diègue.

Mais, nous dira-t-on, si ce Dominique ne fut qu'un ouvrier en laine, comment se fait-il que le fils de Christophe ait prétendu appartenir à une famille illustre? — C'est sans doute, répondrons-nous, parce qu'il voulut couvrir d'un voile l'obscurité de son origine, qu'il n'a pas

désavouée ailleurs, lorsque ses intérêts ne semblaient pas l'exiger. Ce furent peut-être les mêmes motifs qui l'engagèrent à douter, dans certains momens, de l'origine de sa famille et de la patrie de son père. — Pourquoi, ajoute-t-on, les Génois, ayant reconnu l'origine de Colomb, ne lui érigèrent-ils pas une statue? — Parce que les Génois n'en élevèrent qu'aux citoyens qui avaient bien mérité de la patrie, et que Christophe ne put être considéré comme tel, attendu que ses intentions bienveillantes furent dédaignées, et que d'ailleurs, la découverte de l'Amérique loin d'être avantageuse aux Génois a dû leur être fatale, puisque, par un décret, ils furent exclus du nouveau continent, ainsi que tous les autres peuples navigateurs de la Méditerranée. Malgré cela, le portrait de Colomb se voit encore dans les édifices publics de Gènes.

Nous voilà arrivés à la partie la plus intéressante du rapport qui a pour but de nous faire connaître la tradition historique sur la famille de Colomb. Les académiciens ont jugé à propos d'intervertir la série chronologique et de remonter depuis nos temps jusqu'au siècle de Colomb. Ils citent parmi les écrivains de notre siècle, M. Barlow, ambassadeur des États-Unis d'Amé-

rique, auteur d'un poème dont Colomb est le héros, Malte-Brun, savant géographe très connu, Holmes, auteur des annales de l'Amérique, enfin Corniani, auteur des siècles de la littérature italienne. Tous ces écrivains s'accordent à regarder Colomb comme Génois d'origine, et quelques-uns même comme Génois de naissance.

Parmi les écrivains du dernier siècle on cite Jean Munos, qui, par ordre du roi d'Espagne, compila l'histoire du nouveau monde, un professeur très distingué de Gottingue, qui publia en 1793 le plan d'une histoire des états de l'Europe, Roberston, auteur de l'histoire de l'Amérique, l'abbé Andrés, et le chevalier Tiraboschi, Muratori, l'abbé Denina, Voltaire, auxquels on peut ajouter le comte Carli, qui, dans une savante dissertation insérée dans les opuscules intéressans sur les sciences et sur les arts (publiés en Italie) et ensuite dans le recueil de ses œuvres (tome XIX), revendiqua en faveur des Génois la gloire de la découverte de l'Amérique qu'Otto leur avait contestée. Je me flatte que les auteurs du rapport ne me sauront pas mauvais gré d'avoir ajouté l'autorité de cet écrivain à celles qu'ils avaient déjà invoquées.

Dans le 17e siècle, ils trouvent au nombre des écrivains qui regardent Colomb comme Gé-

nois, Pufendorff, Ogilby, géographe du roi d'Angleterre, Herrera et Mariana, tous les deux historiens espagnols, le cardinal Pallavicino, qui chanta en stances les louanges de Gènes, et le Tasse, dont ils rapportent les beaux vers qui font allusion à la découverte du nouvel hémisphère. Un certain Pietro Ordono de Cavallos, auteur d'une description des Indes occidentales que le comte Carli a citée dans la dissertation dont nous avons parlé plus haut, dit en propres termes que « Christophe Co-« lomb, Génois, découvrit le premier l'Amé-« rique. »

On cite parmi les auteurs du 16e siècle, Tommaso Porcacchi et Bernardo Segui, tous les deux toscans; Glareanus, allemand, Beuzone, milanais, Giovio de Come, Bembo, Codamosto, l'un et l'autre vénitiens, Piero Maffei, historien du Portugal, Guichardin, Ramusius et Panvinio. On pourrait ajouter à ces écrivains, indépendamment de Bonfadio, que l'on a omis, je ne sais pourquoi, on pourrait ajouter, dis-je, Gaspare Varrerio, portugais, auteur d'un livre très savant *de Ophira regione* qu'il dédia en 1550 au roi de Portugal, et qu'il paraît avoir composé plusieurs années auparavant ; cet auteur, déjà âgé lorsqu'il publia ce livre, a pu être contemporain

de Colomb. Il raconte en propres termes que « Christophe Colomb ligurien, ouvrit une nou- « velle route aux navigateurs dans l'Océan occi- « dental. » On peut ajouter Bernardo Sacco, noble de Pavie, auteur d'une histoire de cette ville, dont il donnait connaissance à quelques-uns de ses amis à Rome, vers la moitié du 16ᵉ siècle, étant déjà vieux et pouvant par conséquent être considéré comme contemporain de Colomb; cette histoire resta long-temps en manuscrit, jusqu'à ce qu'un jurisconsulte nommé Bartholo la publia. Liv. 2, chap. 2 de cette histoire, Sacco, en passant en revue différens peuples de la Ligurie, rappelle la gloire de Gènes et des familles illustres de cette ville, il rapporte les noms des Fieschi, des Spinola, des Adomi, des Iregoli, des Doria, des Riari, de Cicala, des Salvi, des Sauli, et il conclut enfin qu'il suffit de nommer « Christophe Colomb, l'homme qui découvrit « des terres inconnues jusqu'alors, situées au- « delà de l'Afrique, c'est-à-dire, au-delà de l'O- « céan. »

Parmi les écrivains du 15ᵉ siècle, parmi les contemporains, les proches parens, et les amis de Colomb, on cite Interiano, Foglietta, Bizzarro, Agostino Giustiniani, éditeur du Psalpterium polyglotte, Antonio Gallo, chancelier de la ré-

publique de Gènes, auteur d'une histoire de Colomb; Cenarega, chancelier de la république de Gènes; Barthélemy, frère de Christophe, qui, dans l'inscription de la mappemonde qu'il présenta à Henri VIII, roi d'Angleterre, prend le titre de Génois; Alessandro Geraldino, évêque de Saint-Domingue, frère d'un nonce du pape et ami de Christophe; un voyageur qui accompagna Colomb dans ses premières expéditions, homme dont on ignore le nom, mais dont on conserve encore la relation que nous devons aux soins de Grineus qui l'a publiée dans son *Novus orbis*; Ferdinand, fils et historien de Christophe, et enfin Pietro Martire D'Anghiera, écrivain non suspect, puisqu'il est contemporain de Colomb, qu'il paraît bien informé de toutes les circonstances de la vie de ce navigateur, et qu'aucun lien ne l'attachait aux Génois.

Il est à propos d'observer qu'outre l'ouvrage publié par Grineus, il y en eut un autre que Baldassarre Lido publia dès l'année 1616, sous le même titre: *Novus orbis*. On remarque dans cet ouvrage une relation de la vie de Colomb, faite, selon toute apparence, par un auteur contemporain, mais qui diffère de celle qu'avait publiée Grineus et qui a été citée par les auteurs du rapport. Cette description fort rare, que je

possède, commence, comme l'autre, par les mots *Christophorus, Natione italicus, Patriâ genuensis, gente Columbus, vir erat procerâ staturâ,* etc., et il continue à faire le portrait de Colomb, dont je parlerai dans une autre note.

J'ajouterai encore le nom d'un écrivain d'autant moins suspect pour l'objet dont il s'agit, qu'il était étranger aux intérêts des Génois, qu'il fut contemporain de notre célèbre navigateur, et qu'il exerça la même profession que Christophe Colomb. C'est Pietro Coppo da Isola, terre de l'Istrie, qui, dans un portulan imprimé à Venise en 1528, par Agostino de Bendoni, a laissé par écrit que « Christophe Colomb, Gé« nois, en 1492 trouva dans sa navigation vers « le couchant, plusieurs îles, des choses nou« velles, etc. » Cet auteur, qui après plusieurs voyages par mer avait composé son portulan avant l'année 1528, a dû être contemporain de Colomb, mort en 1506, puisqu'à l'âge de 20 ans il n'aurait pas pu avoir connaissance de ce qui a rapport à la navigation, et qu'il ne pouvait pas, à cet âge, avoir déjà entrepris et exécuté les longs voyages qu'il décrit. Les académiciens de Gènes, chargés du rapport sur la vie de Colomb, pouvaient difficilement avoir vu

ce portulan très rare; mais s'ils avaient consulté les notes du savant Morelli, bibliothécaire à Venise, qui servent de commentaire à une lettre très rare de Colomb, réimprimée à Bassano en 1810; s'ils avaient, dis-je, consulté ces notes, ils auraient eu connaissance du témoignage irrécusable que nous venons de citer.

Nous croyons enfin devoir citer comme des témoignages recommandables, le récit des succès de Colomb, que publièrent à Gènes, deux contemporains de cet habile navigateur, Francesco Marchesi, jurisconsulte, et Giovanni Antonio Grimaldi, citoyens d'un haut rang et qui avaient été ambassadeurs de la république de Gènes, auprès de la cour d'Espagne, à l'époque de la découverte de l'Amérique. De retour à Gènes leur patrie, ils donnèrent de la publicité aux nouvelles découvertes de Christophe Colomb, qu'ils regardaient comme leur concitoyen, ainsi que nous l'apprend Cenarega en citant les dépositions de ces deux illustres Génois. Je ne doute pas que les auteurs du rapport ne me sachent quelque gré d'avoir ajouté ces noms à la série des témoignages historiques dont nous sommes redevables à leurs lumières.

Depuis plusieurs années j'avais fait cette note, lorsque des lettres arrivées de Gènes me firent

part d'une nouvelle découverte très importante qu'on venait de faire dans la bibliothèque du feu sénateur Cambiaso. On trouva un ouvrage précieux contenant les priviléges de Christophe Colomb, manuscrit que les auteurs du rapport sur la patrie de cet homme célèbre croyaient perdu ; il est soigneusement écrit sur parchemin et il est orné de jolies peintures. Après la série des priviléges dont il y est fait mention, on y trouve une déclaration signée par des notaires publics de Séville, des alcades ou juges, et de plusieurs témoins qui attestent que ces documens sont fidèlement extraits des pièces originales présentées par l'amiral Christophe Colomb. Les ordres, les priviléges et les lettres que contient ce manuscrit, sont parfaitement semblables à ceux que renferme un autre volume qui avait déjà été porté à Paris. De ce fait on peut conclure que Colomb avait remis à son ami Oderigo, ambassadeur de la république, deux copies de ces priviléges, qu'il s'en était réservé une pour lui-même, et qu'il avait destiné la plus belle pour les archives publiques de sa patrie. Quelque descendant d'Oderigo les a probablement déposées toutes deux dans les archives, circonstance qui paraît prouvée par une lettre originale de Philippe II à Ottaviano

Oderigo, élu doge de Gènes, lettre qu'il lui écrivit à l'occasion de cette élection. On trouva cette pièce jointe au manuscrit dernièrement découvert, et elle sert à prouver évidemment que la famille Oderigo fut, pendant quelque temps, possesseur de ce manuscrit. On trouva pareillement dans ce volume, deux lettres autographes adressées par Colomb à l'ambassadeur Oderigo, lettres qui furent publiées à la suite de l'éloge historique du navigateur génois, ouvrage que nous avons déjà cité.

Il est important d'observer que l'auteur dudit éloge, soit par inadvertance, soit avec intention, n'a pas transcrit un passage d'une de ces deux lettres, dans lequel Colomb se plaint que la banque de Saint-George n'ait pas agréé les legs qu'il lui avait annoncés dans une lettre précédente; il se plaint de n'en avoir reçu aucune réponse et il cite le proverbe vulgaire en Italie : « Chi serve il comun, non serve nissun. » C'est-à-dire : *Qui sert tout le monde ne sert personne;* témoignage manifeste qu'il croyait appartenir à ce pays, qu'il avait voulu avantager d'une partie de son héritage.

Dans le même manuscrit on trouve la réponse de l'administration de Saint-George à la lettre de Colomb. Nous pouvons assurer que si cet

écrit n'est pas de la main de quelqu'un des employés de la banque, il est du moins de ce temps-là; la forme des lettres et la qualité du papier ne laissent aucun doute à cet égard : ne serait-ce peut-être pas une copie de cet écrit que l'ambassadeur lui-même aurait voulu conserver pour sa propre satisfaction?

Indépendamment de quelques lettres que l'on a trouvées dans ce manuscrit, sa découverte seule nous paraît détruire toutes les objections faites par les écrivains qui voudraient assigner à Colomb une autre patrie que la ville de Gènes. Il nous paraît également constater l'authenticité des lettres initiales dont Colomb se servit dans sa signature, et nous semble ne laisser aucun doute sur la véracité des documens extraits des archives publiques. Ce document vient donc à l'appui des argumens du rapport que j'ai analysé dans cette note; j'ignore encore si ce précieux manuscrit avait été destiné aux archives de Gènes ou à celles de Turin; mais tout porte à croire qu'il a été déposé, depuis peu de temps, dans celles de la capitale de la Sardaigne.

N° II.

SUR LA QUESTION SI C'EST A GÈNES OU DANS QUELQU'AUTRE VILLE DE CETTE RÉPUBLIQUE QU'EST NÉ COLOMB.

Les auteurs que nous venons de citer concluent dans leur rapport sur la véritable patrie de Colomb, qu'il naquit à Gènes. A la vérité, son frère Barthélemy, dans l'inscription qui accompagne la mappemonde présentée au roi d'Angleterre, se nomme *Bartholomeus Colombus de Terra rubra*, ce qui semblerait indiquer qu'il était né dans une des maisons situées entre les villages de Quinto et de Nervi, où l'on voit encore une tour connue sous le nom de *torre dei Colombi*(*); mais quand même Barthélemy serait né dans ce village cela ne déciderait rien relativement à la patrie de Christophe; d'ailleurs, par les mots *de Terra rubra* il pourrait avoir voulu désigner aussi bien un titre de noblesse que son lieu de naissance. Dans un ancien manuscrit, d'origine génoise, cité par les membres

(*) Tour des Colombs.

de la commission, où l'on trouve différentes notices intéressantes concernant la famille de Christophe, un notaire très accrédité a ajouté au bas d'une page que la maison occupée par son père lui avait été accordée en emphytéose par les moines bénédictins de St.-Etienne, et que cette donation était mentionnée dans leurs archives; il ajouta que, d'après les registres de la paroisse, Christophe avait reçu le baptême dans cette église. Il est à regretter que l'on n'ait jamais pu retrouver ces registres, toutefois on apprend par quelques inscriptions consignées dans les livres de recette des canons que Dominique, père de Christophe, demeurait, avant 1456, dans la petite rue de Mulcento, où il demeura probablement jusqu'en 1489, époque à laquelle se trouve enregistré le dernier paiement effectué par lui. Comme il ne s'agit tout au plus que de dix ans, et que d'ailleurs le livre des recettes ne se trouvait pas complet, il est probable que Christophe soit né dans cette maison et qu'il ait été baptisé dans l'église de Saint-Etienne, ce qui s'accorde avec la remarque du notaire que nous venons de citer. Il est vrai que le père de Colomb possédait une autre maison près de la porte de Saint-André, mais il paraît qu'il ne l'habitait point.

N° III.

Sur l'époque de sa naissance.

Robertson se fonde sur deux lettres de Christophe Colomb rapportées par Ferdinand dans ses histoires, pour placer la naissance de Christophe dans l'année 1447. D'un autre côté, les documens consignés dans le mémoire relatif à la patrie de Colomb, porteraient à croire qu'il est né en 1437. Si au contraire on n'admet aucune erreur de date dans la lettre que Christophe écrivit en 1503 au roi d'Espagne, il en résulterait qu'il serait né en l'année 1455. Dans cette lettre, rapportée par Morelli, Christophe se plaint qu'après vingt années de service il se trouve encore dans la pauvreté, et dans un autre passage de la même lettre, il dit qu'il est entré au service de l'Espagne à l'âge de vingt-huit ans. Il aurait donc commencé à servir cette nation en 1483, et comme il n'aurait eu alors que vingt-huit ans, il serait né en 1455. Mais Morelli lui-même, qui à la note 6 de la page 9 de cette lettre, a fait cette judicieuse observation,

croit également qu'une erreur pourrait s'être glissée dans l'impression des chiffres qui indiquent l'âge de Colomb lorsqu'il entra au service du roi d'Espagne, car il ne serait pas probable de supposer une erreur dans l'énumération de ses années de service. Herrera vient encore appuyer ce fait, lorsqu'il rapporte les propres expressions de Colomb. Comme il est bien avéré que la mort de Christophe eut lieu en 1506, il est évident que s'il était né en 1455 il n'aurait vécu que cinquante-un an; cependant dans deux lettres datées de 1503, parmi lesquelles se trouve celle que nous venons de citer, il se dit vieux; d'ailleurs, d'après les documens qui ont passé sous les yeux d'Herrera, Christophe était déjà d'un âge avancé lorsqu'il se trouvait encore à la cour en 1502. Il serait donc raisonnable de supposer le nombre vingt-huit inexact et de lui substituer celui de trente-huit, ce qui ferait remonter l'époque de sa naissance à l'année 1445; cette supposition est d'autant plus admissible qu'à l'époque où Colomb entra au service de l'Espagne il avait déjà fait beaucoup d'études, plusieurs voyages, et que d'ailleurs, il est difficile qu'un jeune homme de vingt-huit ans ait pu concevoir le plan d'une aussi vaste entreprise. Cette date, du reste, ne

s'éloigne que de deux ans de celle adoptée par Robertson, et tiendrait une juste proportion entre l'opinion de ceux qui font remonter sa naissance en 1437, et l'opinion de ceux qui, sur la foi de la lettre déjà citée, la reculent jusqu'en 1455. Si cette hypothèse ne nous conduit pas à toute la précision et à toute la certitude qu'exige l'histoire, du moins elle ne nous éloigne pas beaucoup de la vérité, puisqu'elle ne se trouve en opposition avec aucune circonstance de la vie de ce grand homme.

N° IV.

SUR L'ÉTAT EXERCÉ PAR SES PARENS.

Cenarega dit positivement, que le père de Christophe était ouvrier en laine, et que ses fils étaient cardeurs; craignant même de n'être pas compris, il va jusqu'à expliquer quel était ce genre de travail. Mais il ajoute que Barthélemy et Christophe quittèrent bientôt ce métier pour se consacrer entièrement à la navigation.

N° V.

SUR SES ÉTUDES A PAVIE ET AILLEURS. — COLOMB AUTEUR.

Tous les écrivains, et ceux même qui attribuent à Gênes l'honneur de lui avoir donné naissance, s'accordent tous à penser que Pavie réclame justement la gloire de l'avoir initié dans les études qui participèrent beaucoup à son immortalité. Campi, auteur de l'histoire ecclésiastique de Plaisance, déclare que ses parens l'envoyèrent à Pavie pour l'instruire dans les sciences; mais il ajoute qu'en revenant dans sa patrie, il reprit l'état de son père; ce qui n'est guère probable. Les auteurs qui le disaient originaire du Mont-Ferrat, conviennent également qu'il fut élevé à Pavie, quoique cette circonstance rende moins vraisemblables les autres opinions concernant son origine. Ferdinand, son fils, rapporte qu'il fit ses études dans l'université de cette ville, et qu'il parvint, par les travaux auxquels il se livra, à bien comprendre la géographie; et Pierre-Martire d'Anghiera ajoute qu'il s'était déjà familiarisé avec les connaissances du mou-

vement céleste, qui suppose une étude profonde en astronomie; il ajoute encore qu'il savait se servir du quart de cercle et de l'astrolabe, de manière qu'il devint, en peu d'années, le meilleur navigateur de son siècle.

C'est à l'obligeance des savans conservateurs des archives de l'Université de Pavie que je dois les noms des professeurs qui ont occupé les chaires de mathématiques et de philosophie naturelle, depuis l'année 1460 jusqu'à l'année 1480, époque à laquelle Colomb a dû suivre les cours de cette école. Nous allons en donner la liste.

« 1460. *Ad lecturam astrologiæ.*

« Magister Stephanus de Faventia. (il y en a qui lisent *de Fantucio* ou *de Fantuciis*).

« Magister Antonius de Bernadigio. (*Di Bernareggio*).

« 1461. *Ad lecturam philosophiæ naturalis.*

« Magister Franciscus Pellacanus.

« Magister Albertus de Crispis.

« *Ad lecturam philosophiæ naturalis extraordinariam.*

« Magister Guido de Crema.

« Magister Joannes de Marliano.

« *Ad lecturam astrologiæ.*

« Magister Antonius de Terzago.

« 1463. *Ad lecturam astrologiæ.*

« Magister Stephanus de Faventia.

« Magister Antonius de Terzago.

« Magister Antonius de Marliano.

« *Philosophia extraordinaria.*

« Enrico de Sicilia.

« Francesco de Salodio.

« Olino Bosenasi.

« Agostino Carugo.

« 1465. *Ad lecturam philosophiæ ordinariam.*

« Magister Joannes de Marliano.

« *Ad lecturam philosophiæ extraordinariam.*

« Magister Henricus de Sicilia.

« Magister Franciscus de Salodio.

« *Ad lecturam astrologiæ in festis.*

« Magister Antonius de Terzago.

« Magister Joannes de Marliano.

« 1467, 1468. Magister Franciscus de Pellecanis *ad lecturam philosophiæ ordinariam.*

« Magister Joannes de Marliano *ad lecturam philosophiæ ordinariam.*

« Magister Antonius de Alba *deputatus ad lecturam philosophiæ extraordinariam.*

« 1473. Magister Joannes de Marliano *pro lectura philosophiæ et astrologiæ.*

« 1475. *Ad lecturam philosophiæ ordinariam.*

« Magister Joannes de Giringhellis.

« Magister Nicolaus de Zoppis.

« *Ad lecturam astrologiæ.*

« Magister Joannes de Marliano,

« *Ad lecturam philosophiæ naturalis in festis.*

« Magister Joannes Petrus de Mazeriis.

« 1479. *Ad lecturam philosophiæ naturalis ordinariam de mane.*

« Magister Cæsar de Laudulphis.

« Magister Joannes Petrus della Porta.

« Magister Franciscus de Curte.

« Magister Augustinus de Corsico ordinis humiliatorum.

« *Ad lecturam astrologiæ.*

« Magister Joannes de Marliano ducalis physicus.

« Magister Lazerus de Sigleriis. »

On sait que sous le titre de philosophie naturelle on enseignait alors la physique d'Aristote, et quelquefois même la cosmographie ; on sait également que sous le titre d'astrologie, on comprenait cette partie des mathématiques enseignée à cette époque dans les écoles, c'est-à-dire, la géométrie et la sphère, le mouvement des corps célestes et tout ce qu'on savait d'astronomie réuni avec tout ce qui appartenait à la science des prognostics, à l'astrologie judiciaire et à la cabale; il est possible que dans l'université de Pavie cette dernière branche de

l'astrologie composât une faculté particulière, comme cela paraîtrait d'après l'indication des classes de l'année 1461. « *Ad lecturam prognos-* « *ticorum in festis, magister Andreas de Car-* « *panis.* » Je possède un livre de prognostics d'un certain *Jean de Lubec* imprimé en 1474 à Padoue, par *Val de Zocho*, où l'on prédit, d'après des observations astronomiques, la venue de l'Antechrist et l'époque de son arrivée, etc. Les diverses branches comprises sous le titre générique d'études de philosophie et d'astronomie sont bien déterminées dans les neuf cents thèses que Pic de la Mirandole soutint à Rome, qui sont imprimées dans la collection de ses Œuvres, édition de Basle, 1563 et celle de 1601.

Le Pape Léon X, en écrivant au roi d'Angleterre pour le prier de consulter les astronomes et autres savans de son royaume sur la réforme du calendrier, se sert toujours des mots *astrologues* et *astrologie*.

Parmi les professeurs que nous venons d'indiquer, qui tous sont Italiens, et qui, la plupart, sont nés en Lombardie, doivent se trouver les maîtres de Colomb. On peut présumer qu'il ait suivi les leçons de *François Pellacani* et d'*Antoine Terzago*, qui continuèrent

leurs cours depuis 1460 jusqu'en 1470 environ, et celles de *Jean Marliani*, qui occupa les chaires de philosophie naturelle et d'astrologie depuis l'année 1461 jusqu'à l'année 1479 sans interruption ; peut-être eut-il aussi pour professeurs *Etienne da Faenza*, *Henry de Sicile* et *François da Salo*, qui pendant plusieurs années, occupèrent des chaires d'astrologie et de philosophie dans la même université.

Les écrivains du temps font mention de *François da Salo*, et moi-même j'ai vu quelques-uns de ses manuscrits. Dans la bibliothèque de la moyenne et basse latinité, par Fabricius, il est question de certains ouvrages de *Guidone da Crema*, et dans la Bibliothèque des écrivains de Milan, on voit les titres de plusieurs écrits de Terzago et de Marliano. S'il est honorable pour la Lombardie que Colomb ait fait ses études à Pavie, on éprouve une certaine satisfaction de pouvoir désigner les professeurs qui l'ont instruit, recherches d'autant plus flatteuses pour l'Italie, que ces hommes d'un mérite reconnu naquirent dans son sein.

Sañarega, qui semble n'avoir pris à tâche que d'exagérer les talens de Barthélemy, qu'il s'efforce même de faire passer pour le promoteur des desseins de Colomb, rapporte que ce-

lui-là, en arrivant à Lisbonne, s'était appliqué à dessiner des cartes géographiques, art dans lequel il fit preuve de talent par la mappemonde qu'il offrit au roi d'Angleterre; mais il est hors de doute que Christophe fut aussi habile dans cette partie, et il est prouvé par ses lettres qu'il traça lui-même les cartes de ses voyages, circonstance très remarquable, si l'on considère le temps où il vivait. Il fut probablement l'auteur d'une carte dont fait mention *Angiolo de Trévise*, secrétaire de l'ambassadeur de Venise en Espagne, dans une lettre qu'il écrivit à Malipière, rapportée à la note 2, d'une lettre, très rare, de Colomb, publiée par le Chev. Morelli. *Angiolo de Trévise* promet à *Malipiero* « de faire « graver de nouveau cette carte à Palos, où se « trouvaient alors des marins qui avaient fait le « voyage d'Amérique avec Colomb. »

Du reste, Ferdinand fils de Colomb, après avoir parlé des connaissances géographiques de son père, déclare en propres termes, « qu'il « s'adonna à l'astrologie et à la géométrie, et « qu'il apprit le dessin afin de pouvoir disposer « les différentes régions de la terre et décrire les « plans et les surfaces des corps du globe. » Une lettre de Colomb lui-même adressée au roi d'Espagne en 1501, rapporte cette circonstance

d'une manière plus positive ; voici ses propres paroles : « Je dois remercier le Seigneur des con-
« naissances que j'ai acquises dans l'art nautique
« et des notions soit en astrologie, soit en ma-
« thématiques, suffisantes pour la carrière que
« j'ai parcourue : il m'a accordé tout ce qu'il me
« fallait pour concevoir et décrire la forme du
« globe que nous habitons avec les indications
« précises des villes, des montagnes, des fleuves,
« des îles et des plages qu'il renferme. »

Jusqu'à présent, aucun des historiens de Colomb n'avait songé à le considérer comme écrivain. La lettre de Colomb, publiée par Morelli, me fournit une notice précieuse de ses ouvrages. On y lit, note 7, page 12, que la Bibliothèque orientale, occidentale, nautique et géographique d'Antoine de Léon, fait mention d'un petit ouvrage de Christophe Colomb, sous le titre de *La racion de la tabla navigatoria*, publié en Espagnol avec un autre ouvrage d'un certain docteur *Grajales*, intitulé : *Del uso de la carta de navegar ;* mais on ne dit pas dans quelle année ces deux opuscules furent publiées. Ce fait, qui sert à donner une idée plus positive des connaissances de Colomb et qui le place parmi les écrivains qui ont traité de l'art nautique, prouve en même temps qu'il possédait l'art du dessin,

talent très rare à cette époque; en effet, Ange de Trévise, dans sa lettre à Malipiero, que nous avons citée, répondit, à propos d'une carte de voyage de Colomb, qui lui était demandée probablement par le gouvernement de Venise, « il n'en existe pas ici(*), à l'exception d'une de « Colomb lui-même, et il n'y a personne qui « soit en état d'en dessiner. » (x)

N° VI.

SUR SES PREMIERS VOYAGES.

Colomb déclare dans une de ses lettres de 1501, rapportée par son fils, « qu'il y avait quarante ans qu'il voyageait sur mer. *Allora passavano 40 anni che usava per tutte quelle parti.* Si cette lettre est authentique, et s'il n'y a pas erreur dans la date, il doit s'être embarqué, pour la première fois, en 1460. D'un autre côté, l'auteur de l'éloge déjà cité, dit, qu'il n'avait que quatorze ans lorsqu'il partit pour

(*) A Grenade.

l'expédition de Naples. Si ce rapport est également exact, il en résulte que l'année 1445, que j'ai assignée à la naissance de Colomb, est encore prouvée par ce nouvel argument.

Ce passage de l'éloge de Colomb dépose en même temps en faveur de l'opinion que j'ai avancée contre le sentiment de l'historien Campi, qui prétend que Christophe, à son retour de Pavie, avait repris le métier de son père. S'il a commencé à naviguer dès l'âge de quatorze ou quinze ans, et s'il avait déjà terminé les études relatives à l'art nautique, il n'a guère pu s'occuper d'autres choses. Du reste, que Colomb se soit embarqué très jeune, c'est un fait constaté par lui-même dans ses lettres.

N° VII.

Sur ses premiers voyages dans la Méditerranée. — Documens inédits qui les éclaircissent. — Autres navigateurs du même nom. — Ses voyages dans la mer du Nord.

Il est à propos de rapporter ici un document inédit, conservé aux archives du gouvernement

à Milan, qui se rattache à l'époque la plus obscure de la vie de Colomb, à l'occasion de ses voyages dans la Méditerranée, dans l'Océan et dans la mer du Nord. C'est une lettre adressée au duc de Milan par deux illustres Milanais, *Guide Antoine Arcimboldo* et *Jean-Jacques Trivulzio*, qui revenaient tous les deux de Jérusalem. Cette lettre est datée de *Terradotro die* 2 *octobris* 1476, quoiqu'elle n'ait point été écrite d'Otrante, mais bien *dal Zaffo*, et expédiée de Venise, où ils furent jetés par une tempête, comme cela est rapporté dans une lettre de *Léonard Botta*, ambassadeur du duc à Venise. Il est donc dit dans la lettre des deux Milanais que le commandant de l'escadre vénitienne, qui défendait Chypre, s'était battu deux fois contre un navire génois de 1200 tonneaux, parce qu'il soupçonnait des Turcs à son bord, et que dans ces deux affaires il y avait eu cent vingt hommes de tués du côté des Turcs et des Génois, et trente morts et deux cents blessés du côté des Vénitiens. Ce capitaine craignait à ce qu'il paraît d'avoir déplu au duc de Milan, allié des Génois, car il semble avoir voulu se justifier auprès de lui en disant qu'*il n'en voulait qu'aux Turcs ses ennemis, et à leurs biens*. Il ajoutait qu'*il avait rencontré un an auparavant, plusieurs navires et un certain*

Colomb, mais qu'il s'était fait un devoir de les laisser naviguer librement. D'après cette lettre, on peut conclure qu'à cette époque un certain Colomb, Génois, parcourait la Méditerranée; mais il serait difficile de décider au juste quel était ce Colomb. S'il est vrai que Christophe, selon l'opinion de l'auteur de son éloge, « fut « nommé capitaine d'un navire, et traversa toute « la Méditerranée depuis la *Jana* jusqu'au détroit « de Gibraltar, » il pourrait être le même Colomb mentionné dans la lettre rapportée plus haut. Mais Christophe, de retour de ses voyages, prit de nouveau du service sous un autre Colomb; le capitaine de ce nom, dont il est question dans la lettre, peut donc avoir été ce dernier; et Christophe pouvait également se trouver dans cette escadre, puisque depuis ses premiers essais il s'était écoulé treize ou quatorze ans pendant lesquels il a pu terminer ses premiers voyages dans l'Océan.

J'ai fait mention de deux Colomb, antérieurs à celui dont j'écris la vie. La lettre citée parle probablement d'un de ces deux capitaines, de celui qui peut être considéré comme le maître de notre Colomb dans l'art nautique. En effet Ferdinand, dans la vie de son père, nous apprend « qu'il navigua sous les ordres d'un célèbre

« capitaine de son nom et qui était membre de sa « famille, très fameux sur mer pour avoir fait « une guerre constante aux infidèles. Il faut croire « que le nombre de ses soldats égalait son propre « courage, puisqu'il captura dans une affaire « quatre grandes galères vénitiennes. » C'était sans doute ce même Colomb que Sabellius appelle *Archipirata illustris*, qui parcourut tout le Levant, et qui fut rencontré par l'escadre vénitienne devant l'île de Chypre. Si ce Colomb mentionné dans la lettre que nous avons citée n'est pas Christophe, c'était donc cet amiral de son nom qui fut son maître, son compagnon et son chef; et il paraît également probable, si on rapproche les époques, que notre Colomb se trouvait faire partie de l'escadre génoise, rencontrée par la flotte vénitienne.

Je me permettrai d'ajouter à cette note une courte observation étrangère aux voyages de Colomb. Quelques auteurs, qui ont voulu enlever à Gènes l'honneur d'avoir donné naissance à Colomb, ont nié l'authenticité du manuscrit cité à la note 1[re], se fondant sur ce prétexte que Colomb dans cet écrit parle d'abord de la république de Gènes et ensuite de celle de Saint-George, comme si c'était une erreur trop grossière pour qu'elle soit commise par un Génois.

Maintenant on voit, par la lettre citée ci-dessus, que l'équipage des navires génois, en rencontrant la flotte vénitienne, se mit à crier : *Vive Saint-George!* ce qui indique que ce cri était à cette époque un signal particulier à la république de Gènes, comme le cri de *Vive Saint-Marc* l'était pour les Vénitiens, de manière qu'on disait indifféremment république, Etat de Saint-Marc ou république et Etat de Venise. Cette circonstance ne doit donc apporter aucun doute sur l'authenticité de ce manuscrit, et il n'y a rien d'étonnant qu'un Génois ait désigné la république de Gènes sous le nom de république de Saint-George. Ces doutes n'auraient pas été probablement élevés si la lettre des deux Milanais Arcimboldi et Trivulzi eût été connue.

Puisqu'il est question dans ce paragraphe des voyages de Colomb dans la mer du Nord, il est à propos d'approfondir ce sujet intéressant, d'autant plus qu'il vient d'être traité par mon savant ami *Zurla*, dans sa *Dissertation sur les voyages et les découvertes au Nord, de Nicolas et Antoine Zeni frères.* Mais il est d'abord important de rappeler un passage d'un mémoire écrit de la main de Colomb, et que son fils Ferdinand a rapporté en entier au Chapitre IV de ses histoires. « Je naviguai l'an 1477, au mois de février,

« au-delà de Tile, île de cent lieues de tour, éloi-
« gnée de l'équateur de 73 degrés et non de 63,
« comme on le prétend, située beaucoup plus à
« l'Ouest que la ligne occidentale de Ptolémée.
« Les Anglais, et principalement les habitans de
« Bristol, font le commerce de cette île, qui est
« aussi étendue que l'Angleterre. Lorsque j'y fus,
« la mer n'était pas gelée, malgré les grandes
« marées qui, dans quelques parages, montaient
« et descendaient de 26 brasses. Il est vrai cepen-
« dant que la Tile dont fait mention Ptolémée
« existe : elle est connue chez les modernes sous
« le nom de Frislande. »

L'éditeur du Voyage des frères *Zeni* observe que cette latitude de 73 degrés est fausse, soit pour la Frislande, soit pour l'Islande, cette dernière se trouvant située entre le 64e et le 67e degré; il observe même que cette latitude ne peut appartenir, ni à l'île de Mayeu, placée au 71e degré, ni au Spitzberg, situé au 76e; et il conclut que le navigateur génois s'est trompé dans le calcul des degrés, et qu'à cette époque l'usage de l'astrolabe devait encore lui être inconnu, pour lever exactement les hauteurs, opération dont il s'est habilement acquitté dans ses fameux voyages, quinze ans plus tard.

Je crois qu'on pourrait attribuer cette méprise,

soit à une erreur du copiste chargé de transcrire le mémoire original de Colomb, soit à une négligence de son fils en le rapportant dans son ouvrage, soit enfin à une faute d'impression. Si la Tile de Colomb était l'Islande, ce navigateur aurait facilement trouvé le Groënland, en s'avançant cent lieues vers le Nord. Le savant *Zurla* semble vouloir nous persuader que Colomb s'était embarqué de la Frislande; mais cette île, supposée par les uns, tels que Forster, Buache et Von Eggers, parmi les Orcades, par d'autres dans le Groënland, est aussi regardée comme l'Islande, ou comme faisant partie de la portion occidentale de cette île. Parmi ceux qui ont adopté cette opinion il y a un certain *Terrarossa*, professeur de Padoue du 17e siècle, et de nos jours le célèbre *Ansse de Villoison*. Sans entrer dans aucune discussion à ce sujet, je rappellerai ici que, dans ma *Lettre sur les deux inscriptions prétendues Runiques, trouvées à Venise*, j'ai cité à l'appui de cette opinion un portulan sur peau de vélin que je possède, écrit vers le milieu du 15e siècle, dans lequel l'Islande est marquée exactement à sa place avec le nom de *Fixlanda*, qui s'approche beaucoup de *Frislanda*.

Il est difficile de croire qu'une île de cette importance soit disparue du globe depuis trois

siècles, sans que les écrivains contemporains en aient fait la moindre mention. Cependant un tel événement, s'il avait eu lieu, devrait nécessairement se rattacher à quelque cataclysme ou à quelqu'autre grande révolution naturelle. Les Anglais surtout, qui au rapport de Colomb trouvaient dans cette île un grand débouché pour leurs marchandises, n'auraient pas passé sous silence un événement aussi important. L'abbé *Zurla* a fait preuve d'une vaste érudition en passant en revue tous les continens et les îles qui ont disparu du globe depuis la plus haute antiquité, et celles qui ont paru de nouveau; mais parmi toutes ces îles, il n'y en a aucune qui remplisse les conditions exigées pour qu'on puisse y reconnaître la Frislande de Colomb. Je crois donc pouvoir hasarder ici une conjecture tout-à-fait nouvelle, qui a pour appui le portulan que je viens de citer, et que j'ai communiqué autrefois à M. l'abbé *Zurla*. Le nom de Fixlande donné à l'Islande dans l'inscription, me fait présumer que le même nom a pu être affecté non-seulement à l'Islande, mais encore aux Orcades, aux îles de Schetland, de Faroë, et à toutes les terres qu'on découvrait dans ces régions, comme un nom générique pour désigner un *pays abondant en poissons*, selon l'étymologie du mot Fixlande

en ancien langage teutonique. Le temps aurait pu corrompre ce nom en celui de Frislande, qui aura été plus particulièrement affecté à un des groupes de ces îles du Nord; il me paraît donc inutile d'aller emprunter à l'*anglo-saxon* une racine qui signifierait *terre glacée*; en effet, Colomb rapporte qu'à l'époque où il visita cette île la mer n'était pas gelée, si toutefois c'est la même que celle décrite dans le voyage des *Zeni*.

Cette conjecture, si elle venait à être adoptée, éclaircirait un point de géographie jusqu'à présent *contesté*, servirait de commentaire aux découvertes des frères *Zeni*, et jetterait en même temps un grand jour sur cette partie des voyages de Colomb dont on a des documens si incertains. En suivant ce système, Colomb serait parti de l'Islande, qu'il croyait la Tile de Ptolémée; et, après avoir navigué au Nord pendant environ cent lieues, il aurait trouvé le Groënland ou quelqu'une des îles situées dans ces parages qui, d'après mon opinion, aurait eu le nom de Fixland ou Frisland, opinion d'autant plus probable que les noms affectés dans la suite à toutes les îles de cette mer sont tous modernes. On ne doit pas du reste être étonné que Colomb ait placé cette île à l'Occident, puisque telle paraît la position du Groënland par rapport à l'Islande. Les auteurs

de l'*Encyclopédie méthodique* n'ont vu également dans le nom de Frislande qu'une île près du Groënland; ce qui vient ajouter un grand poids à mon opinion.

Je ne terminerai pas cette note sans m'arrêter un moment sur un passage de la préface du savant *Zurla*, qui est en tête de sa dissertation, où il dit que « les frères Zeni purent facilement « pousser leurs observations savantes, non-seu- « lement dans les différentes îles de la mer du « nord et même dans le Groënland, mais encore, « ce qui est plus important, jusqu'aux côtes de « l'Amérique septentrionale qu'ils visitèrent, « avec une flotte imposante, un siècle avant que « Colomb et d'autres navigateurs eussent parlé « de cette découverte. »

Je suis loin de vouloir réfuter ici la relation des frères *Zeni* ni l'authenticité de leur voyage, qui a été, du reste; déjà révoquée en doute par quelques écrivains, puisque j'ai fourni moi-même des documens à l'abbé Zurla pour prouver la véracité de ce voyage, en lui communiquant l'extrait de *la Crimogea d'Arngrimo Jonas*, appuyée de quelques observations contenues dans ma lettre que ce savant a publiée au bas de sa réponse aux objections de *Malte-Brun* : je me bornerai seulement à remarquer que, s'il

est vrai que les frères *Zeni* aient visité les côtes septentrionales de l'Amérique, dont ils ne donnent, du reste, aucun détail positif pour faire soupçonner l'existence du Nouveau-Monde; s'ils ont, dis-je, visité ces côtes, la gloire d'avoir découvert cette partie du globe n'en appartient pas moins toute entière à Colomb, lui qui, par une route jusqu'alors inconnue, est allé, pour ainsi dire, attaquer l'Amérique dans son centre et a frayé un chemin à de plus vastes et de plus précieuses découvertes. Si Colomb, dans son voyage au nord, visita le Groënland, il a du voir aussi les côtes septentrionales de l'Amérique; et cependant il ne croyait pas alors avoir trouvé le Nouveau-Monde, et il ne cessa pas de songer à la découverte qui le rendit immortel, découverte qui n'eut lieu qu'en 1492.

N° VIII.

Sur les renseignemens qu'a du recueillir Colomb de Marc-Paul, et de quelques autres navigateurs italiens de cette époque.

Je citerai pour preuve de ce que j'avance l'autorité d'un auteur allemand, qui ne peut être soupçonné de partialité, et le seul qui ait jeté

quelques lueurs sur cette importante circonstance. André Müller, éditeur savant de la version latine des voyages de Marc-Paul, et auteur d'une dissertation qui a pour titre *De Chataja*, imprimée à la suite de ces voyages, rapporte dans sa préface, qu'en 1502, on imprima à Lisbonne, en langue portugaise, les œuvres de trois célèbres voyageurs, dont le premier était Marc-Paul, le second, Nicolas, vénitien, à qui Ortellius donne le nom de *Nicolas de Conti*, le troisième, un certain *Girolamo da Santo-Stefano*, génois, qui, en 1499, avait écrit de Tripoli une relation de ses voyages à un de ses amis, en Allemagne. Comme ces ouvrages avaient été publiés par un gentilhomme de la cour de la reine Eléonore, Müller en tira la conséquence que « les voyages de Marc-Paul avaient été pu« bliés pour diriger la navigation des Indes. Ce « qui, ajoute-t-il aussitôt, n'est pas surprenant, « car Christophe Colomb n'a cherché de nou« velles terres que sur la foi de ce vénitien, « comme je le dirai dans mes Commentaires, au « mot *Zipangro. In subsidium navigationis Indicæ, quod nec mirum, nam et Chr. Columbus ejusdem Veneti fide ignotas quæsiit terras, ut in commentariis sub voce* Zipangri *dicam.*

Ces commentaires devaient être au nombre de

deux, et étaient destinés à faire suite au supplément du Trésor d'Ortellius que Müller voulait publier; mais comme l'auteur comptait pour l'impression de cet ouvrage dispendieux, sur la générosité de ses protecteurs, il paraît qu'il n'a jamais été imprimé; d'ailleurs, je n'ai trouvé dans sa dissertation *de Chataja* rien qui traitât du Japon, sous le nom de *Zipangri.* De l'ouvrage de Marc-Paul, on ne peut recueillir d'autres renseignemens à cet égard, si ce n'est que l'île de *Zipangri* est située sur une éminence, au milieu de la mer, à 1,500 milles du vaste royaume de *Maugi;* mais il se peut que Colomb ait eu entre ses mains des manuscrits, avec des indications plus précises, et que la partie qui nous reste des écrits du voyageur vénitien, fût seulement consacrée à la chorographie. Cependant, dans un autre endroit de son voyage, il dit avoir vu le pôle et les quatre étoiles de la croix mentionnées par le Dante dans son purgatoire. Il me serait difficile de dire où Müller a puisé ce fait qu'il avance avec tant de confiance; il serait également difficile de déterminer de quelle utilité ont pu être les écrits des trois voyageurs cités par Müller, pour la navigation des Indes occidentales, il me suffit d'avoir réclamé le témoignage d'un auteur qui

ne peut être taxé de partialité, en adoptant des faits qui honorent l'Italie. Voyez la note 11.

Puisque nous avons annoncé dans le texte que Colomb a pu trouver de grands secours, pour ses découvertes, dans les écrits, non-seulement de Marc-Paul, mais encore dans ceux d'autres écrivains italiens, nous croyons bien faire, en rapportant succinctement les mémoires des voyages faits par des Italiens des 13[e], 14[e] et 15[e] siècles. Nous dirons d'abord, que si l'on peut ajouter foi au récit de *Ramusius*, qui dit avoir vu lui-même, conservée dans le couvent de St.-Michel de Murano, à Venise, *une carte géographique* qui avait été dessinée et gravée par Marc-Paul, dans laquelle était indiqué le cap à l'extrémité méridionale de l'Afrique, connu plus tard sous le nom de cap de Bonne-Espérance, et l'île de Madagascar; il en résulterait que les Portugais n'auraient découvert qu'une partie des terres que ce voyageur vénitien avait visitée deux siècles auparavant. Les auteurs de l'histoire générale des voyages n'ont pas révoqué en doute ce point de la relation de Ramusius. Quand même cet écrivain aurait pris, comme quelques auteurs l'ont avancé, le planisphère de *Fra-Mauro* pour une carte dessinée par Marc-Paul, il s'agirait encore d'un ouvrage italien.

Je ne parlerai pas de *Ricoldo da* Monte Croce, qui avait parcouru une grande partie de l'Ain avant l'année 1300, ni des voyages des frères Zeni, mentionnés dans la note précédente, ni d'*Odorico da Pordenone*, qui, avant 1330, était revenu d'un long voyage, entrepris dans les plus vastes états de l'Asie, ni des voyages aux Indes par *Nicolas Conti*, à l'époque d'Eugène IV, ni des voyages en Perse et dans plusieurs autres contrées de l'Orient, pendant le 15e siècle, par Marco Cornaro, Caterino Zeno, Giosafat Barbaro, Ambroise Cantarini et Christophe Buondelmonti, ces relations n'étant pas assez exactes ni assez détaillées, et ayant plutôt pour but le succès des missions et la propagation de l'Évangile, que les intérêts de la science et les découvertes importantes faites dans ces mers.

Mais on ne doit point passer sous silence les tentatives que firent les premiers Génois au 13e siècle, afin de pénétrer dans l'Inde par la mer Atlantique. Leur découverte des îles Canaries, dont Pétrarque nous a laissé une preuve irrécusable dans son livre *de Vita Solitaria;* les courses d'*Andalone del Nero*, célèbre astronome génois qui visita presque tout le globe, comme l'atteste Boccace dans sa généalogie des dieux : « *Universum pene orbem sub quocumque hori-*

« *zonte peragravit.* » Rappelons aussi que *Fra-Mauro*, désigné dans la médaille frappée en son honneur, sous le titre de *Cosmografo incomparabile*, auteur du planisphère que l'on voit encore dans le couvent de Saint-Michel *de Murano* à Venise, fut engagé, vers le milieu du 15e siècle, par Alphonse V, à tracer un autre planisphère à l'usage des navigateurs qui côtoyaient l'Afrique pour faire des découvertes; peut-être même que cette carte géographique existait encore au siècle suivant chez les moines Bénédictins d'*Alcobaza*. De ce fait, Tiraboschi en tire la conséquence que « *Toscanelli* et *Fra-Mauro*, sans sortir de leur « pays, furent très utiles aux Portugais pour leurs « tentatives. » Il aurait pu ajouter : « *et même à Colomb* », quoique dans le planisphère de Murano on ne voie indiqué rien qui puisse rappeler l'Amérique, et que cette carte, depuis les côtes occidentales de l'Espagne jusqu'au Japon et à la Chine, n'offre qu'une vaste mer, ce qui s'accorde avec l'opinion émise par Toscanelli dans ses lettres.

Un certain Pierre Vesconte, de Gènes, avait dessiné dès l'année 1318 des cartes marines très étendues, conservées à la bibliothèque impériale de Vienne. J'ai eu entre mes mains un manuscrit contenant huit cartes marines, dessinées avant

1472 par *Grazioso Benincasa* d'Ancône; et on voit encore dans plusieurs collections de manuscrits des cartes du même auteur et de son fils, qui toutes ont été dessinées l'année 1463 ou peu de temps après. Celles d'André Bianco de Venise, dont on peut se procurer quelque idée par celles que Formaleoni a publiées, devaient être encore plus anciennes; on en trouve quelques-unes dessinées par un Génois vers 1436, déposées à la bibliothèque royale de Parme. Il en existe une dans cette même bibliothèque, composée par François et Dominique Pizigano, et dessinée à Venise par un certain *Marc*, qui porte la date de 1367. Cependant le soin que l'on a mis à la dessiner, les peintures élégantes qui l'embellissent, les roses des vents qui l'accompagnent et dont l'invention paraît appartenir au siècle suivant, le nom même de Pizigano, qui paraît se rattacher à une époque postérieure, puisqu'on trouve des savans de ce nom qui enseignaient la géographie vers le milieu du 15e siècle, tout nous engage à donner à cette carte une origine plus récente et à nous faire soupçonner quelque erreur dans sa date.

On pourrait aussi citer à l'appui de nos observations les voyages que fit un certain *George Interiano*, Génois. *Antoine Galateo* écrivait à *Sannazaro*, qu'*Interiano* ayant voyagé dans tout le

monde connu et observé avec soin les différentes positions des terres, il en avait conclu que la mer Rouge se joignait à l'Océan, et qu'à l'aide de cette jonction on pourrait facilement se frayer un passage pour pénétrer aux Indes orientales. Je ne sais pourquoi Galatéo désigne toujours ce voyageur, non pas sous le nom d'*Interiano*, mais sous celui de *George Italiano*, génois. Il ne serait pas non plus inutile de parler de *Louis da Mosto*, ou de *Ca da Mosto*, vénitien, qui avait accompagné Henry, infant de Portugal, dans ses investigations sur les côtes d'Afrique, qui le premier avait franchi le Cap-Vert, et qui le premier avait découvert les îles connues sous ce nom, ou du moins deux d'entre elles. Il paraît aussi que les autres îles du Cap-Vert furent découvertes en l'année 1462 par un certain *Antoine Noli*, Génois, et qu'un autre Génois, connu sous le nom d'*Antonietto Usomare*, eût pour compagnon de ses entreprises hardies ce même *Ca da Mosto*. On a essayé plusieurs fois de réfuter les rapports de ce voyageur; mais, et *Foscarini*, et les auteurs du *Recueil général des Voyages*, qui ne peuvent être accusés de partialité, s'accordent à reconnaître la vérité et l'authenticité de ces relations, et à les regarder comme les plus anciennes de toutes celles qui nous restent touchant les voyages ma-

ritimes des Portugais. Nous ajouterons qu'elles furent publiées à Vicence vers 1507; que l'année suivante elles furent traduites en latin et réimprimées à Milan. *Grineus* les a réunies à son recueil, intitulé : *Novus Orbis;* mais nous devons observer que dans l'édition latine, aussi bien que dans celle du même *Grineus*, on a mis par erreur le départ de *Ca da Mosto*, qui eut lieu en 1504, sous la date de 1454.

N° IX.

SUR LES CONNAISSANCES QU'AVAIENT LES ANCIENS ET LES AUTEURS DU MOYEN AGE TOUCHANT LA NAVIGATION DANS LA MER D'OCCIDENT.

Platon, dans son Tunée, prête à un pontife égyptien un discours où il déclare qu'au-delà des colonnes d'Hercule il y avait une île appelée Atlantique, et il ajoute ensuite que cette île était aussi grande que l'Asie et l'Afrique réunies ensemble; qu'il y avait des petites îles au-delà de l'Atlantique, et que non loin de ces régions existait un continent qui nous séparait du véritable Océan. Aristote et Théophraste font mention

d'une île très vaste inhabitée, couverte de forêts, arrosée par de grands fleuves, et qui présentait l'apparence d'une région très fertile, découverte l'année 356 de Rome, par un vaisseau carthaginois qui s'était engagé dans une mer inconnue, entre l'Occident et le Midi. Sénèque, d'après le témoignage d'Avitus, pense que l'Océan contient des terres fertiles, et annonce, d'un style vraiment prophétique, dans sa Médée, qu'il sortira un jour du milieu de l'Océan un nouveau monde d'une immense étendue (*). Ammien Marcelin

(*) Le deuxième acte de la Medée de Sénèque, selon les règles dramatiques des anciens, est terminé par un chœur qui maudit le premier navigateur, regardant son audace comme la source de tous les vices qui règnent parmi les hommes. « Depuis son funeste « essai, selon les plaintes du chœur, sa hardiesse n'a été que trop « imitée; la mer de tous côtés est sillonnée par l'éperon des vais- « seaux, et ses flots sont plus agités par les rames des marins que « par les efforts des tempêtes. » Enfin il termine ses doléances déclamatoires par ces vers auxquels notre auteur fait allusion :

. . . . . *Venient annis*
Sæcula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, typhisque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule. . . . .

Nous pensons cependant que cette espèce de prophétie n'est autre chose qu'un mouvement poétique, et qu'elle doit plutôt être attribuée à l'imagination du poète qu'à la science du géographe. (*Note du traducteur.*)

parle aussi d'une île plus grande que l'Europe, située dans l'Océan. Elien, qui suppose l'Europe, l'Asie et la Lybie, c'est-à-dire l'Afrique, entourées par l'Océan, avance qu'il existe un vaste continent où les hommes et les animaux sont plus grands que dans le nôtre, et où l'on trouve de l'or et de l'argent en abondance. On peut aussi citer saint Jérôme, qui, en s'appuyant de l'autorité de saint Clément d'Alexandrie, assure qu'il existe un autre monde au-delà de l'Océan; et saint Augustin, qui a supposé que le genre humain s'étant considérablement multiplié, les habitans de notre continent ont traversé les mers, et sont allés peupler des îles désertes. Mais parmi toutes ces citations, je n'ai pas encore vu qu'il soit fait mention d'un passage du VIe livre, ch. 7, de Diodore de Sicile, où il raconte, en parlant de certains navigateurs phéniciens, qu'emportés par les vents et les courans dans des régions éloignées, ils furent à la fin jetés sur les côtes d'une île d'une immense étendue.

Ce serait trop long si on voulait rapporter toutes les opinions des anciens où ils supposent l'existence des Antipodes; hypothèse qui devait aussi au moins faire soupçonner quelque continent dans l'immense espace compris entre les Indes orientales et les côtes occidentales de l'Eu-

rope. Strabon, Ctésias, Onésicrite et Néarque, ne voyaient d'autre moyen pour compléter leur système géographique que de prêter aux Indes une telle étendue qu'elles pussent former à elles seules le tiers de la terre habitée. Mais Pline, Solin, Diogène Laërte et Martien Capelle, attestèrent positivement l'existence des Antipodes, sans les confondre avec les Indiens, qui étaient alors connus. Ce fut dans ces auteurs que le poëte Pulci trouva le sujet de sa belle stance du xxv[e] Chant du *Morgante maggiore*, où il parle des Antipodes et de la possibilité de passer dans l'autre hémisphère.

Le pays d'Ophir, dont il est parlé dans les livres de Salomon, a été le sujet de discussions interminables, quoiqu'elles n'aient donné aucun résultat satisfaisant. Les uns, tels que *Rabano Mauro*, voulaient que sous ce nom on dût entendre l'Inde. Les autres, tels que *Volaterrano*, prétendaient que le pays d'Ophir était l'île de Sofala, dans la mer Éthiopienne. Il y en avait aussi qui voulaient trouver cette contrée, où Salomon puisait l'or en abondance, dans quelques-unes des îles de l'Océan occidental; l'on peut consulter sur ce sujet Varrerius, cité dans la note 1, Lippenius, dans son Commentaire sur les voyages maritimes de Salomon, et parmi les

auteurs plus modernes, Tychsen, dans le Recueil des Actes de la société de Gotthingue. Colomb était aussi d'avis que l'Ophir de Salomon n'était autre chose qu'une des îles situées dans les mers Occidentales, et il crut même l'avoir trouvée dans Veragua.

Après avoir passé en revue les opinions des anciens, si nous voulons maintenant jeter un coup-d'œil sur les mémoires des auteurs du moyen âge, nous citerons d'abord un prince de Galles, appellé Madoc, qui vivait vers le 11e siècle. Dans un premier voyage qui dura quelques semaines, il découvrit, à l'Occident, une contrée où il laissa quelques-uns de ses compagnons. De retour en Angleterre, il ne put résister au desir de s'embarquer pour visiter de nouveau les terres qu'il avait découvertes, mais on n'entendit plus parler ni de lui ni des résultats de son expédition. On pourrait ajouter à ce voyage celui de l'Islande, entrepris par Torwalde au 9e ou 10e siècle. Une tradition répandue en Portugal rapportait que vers l'an 714, à l'époque de l'invasion des Maures, on avait découvert une île dans les mers d'Occident, appellée *des sept villes*. On n'a pas d'autres relations de voyages entrepris vers cette époque, du côté de l'Occident; mais les écrivains arabes, et parmi eux,

Averroës (*) et Alfaragam (**), supposèrent, non sans quelque vraisemblance, que l'extrémité de l'Espagne et les Indes orientales ne devaient être séparés que par une distance qui ne pouvait être très considérable. En effet, un grand nombre

(*) Averroës, philosophe et médecin arabe, né à Cordoue dans le 12e siècle, se rendit aussi célèbre par ses vertus que par ses lumières; cependant Avicenne et lui sont, aux yeux des Musulmans orthodoxes, de misérables réprouvés qui ont eu tous deux le tort impardonnable de consulter leur raison et de rejeter les absurdités. Sa naissance était distinguée, et il fut chargé par Almansor, roi de Maroc, de fonctions importantes; mais ses ennemis l'ayant accusé d'hérésie auprès de ce prince (moyen bien usé mais qui réussit toujours, de couvrir la haine du voile de la religion), on l'obligea à se rétracter à la porte d'une Mosquée, et à recevoir les plus indignes traitemens de ceux qui en sortaient, châtiment qui prouva jusqu'à l'évidence, combien il avait tort. Il traduisit le premier Aristote en Arabe, et ce fut sur sa traduction, quoiqu'infidèle, que l'on fit la version latine plus infidèle encore, et qui seule servit long-temps dans nos écoles, les originaux du philosophe grec étant alors inconnus. On a encore d'Averroës d'autres ouvrages : *De Natura orbis, de Re Medica, de Theriaca.* Quoiqu'il ait écrit sur la médecine, il craignait de l'exercer; un honnête homme, disait-il, doit se plaire dans la théorie de cet art; mais la pratique doit le faire trembler. Il mourut l'an de l'Hégire 595, et de J.-C. 1198. (*Note du traducteur.*)

(**) Alfaragam, célèbre astronome arabe, composa un livre très estimé sur l'introduction à la science qu'il cultivait. Cet ouvrage a été imprimé à Amsterdam en 1669; il travailla, avec quelques autres savans, à des observations astronomiques sous le califat d'Almamoun, l'an 800 de J.-C. (*Note du traducteur.*)

d'anciens géographes avait tellement rapproché du côté d'occident les confins de l'Inde, que le bras de mer qui devait se trouver entre l'extrémité de l'Espagne et le prolongement supposé des Indes, devait être très rétréci. *Snorro Sturleson* ou *Sturlonis*, dans sa *Suga* ou chronique du roi de Norwège Olaüs, rapporte que les Norwégiens, ayant découvert le Groënland, en 982, et ayant fondé, dans cette nouvelle région, une colonie, s'avancèrent vers le couchant, où ils trouvèrent un pays agréable, couvert de vignobles. On ne connaît aucune autre circonstance au sujet de cette prétendue découverte de l'Amérique faite par les Norwégiens. Selon la longueur des jours et des nuits, dont il est fait mention dans les mémoires de ce voyage, ils auraient dû aborder dans les terres de Labrador, vers le 58e degré de latitude; mais il est certain que dans ce pays la vigne ne peut être cultivée. Il ne serait donc pas raisonnable de conclure que l'Amérique fut découverte à cette époque, de même qu'on ne saurait en faire honneur aux frères Zeni, eussent-ils visité, soit les terres de Labrador, soit toute autre contrée de l'Amérique septentrionale. D'ailleurs, ces données incertaines n'ont pas suffi pour engager les Portugais, les plus habiles navigateurs de cette époque, à s'é-

loigner des côtes de l'Afrique, et personne, avant Colomb, n'avait encore osé s'avanturer dans l'Océan occidental.

N° X.

SUR LES FAITS QUE L'ON DÉBITAIT A L'ÉPOQUE DE COLOMB, RELATIVEMENT A DES DÉCOUVERTES DANS LES MERS D'OCCIDENT, ET SUR LEUR INVRAISEMBLANCE.

Colomb apprit d'un certain Vincent Martino, pilote du [illegible] de Portugal, qu'à la distance de 450 lieues du cap Saint-Vincent, vers l'Ouest, on avait trouvé un fragment de bois, qui, quoique bien travaillé, ne paraissait pas découpé avec un outil de fer. On soupçonna qu'il venait de quelques îles situées au loin dans cette direction. Pierre Correa avait observé, sur les côtes de l'île de Porto Santo, une pièce de bois qui paraissait avoir été travaillée de la même manière, et quelques roseaux d'une grosseur extraordinaire, que l'on n'avait encore vus ni en Europe, ni aux îles Açores, et que l'on sup-

posait avoir été poussés vers cette direction par des vents impétueux partis d'Occident. Sur les côtes de la *Graciosa* et de *Fayal* on trouvait souvent des pins qui ne croissaient point, ni dans ces îles, ni dans les îles voisines. Deux cadavres d'hommes, d'une race différente de la nôtre, avaient été trouvés sur les côtes de l'île des Fleurs, une des Açores. Antoine de Léon, établi à Madère, s'étant avancé avec son navire vers l'Occident, rapporta qu'il avait aperçu trois nouvelles îles. Un autre pilote de Madère s'était rendu à Lisbonne en 1484, pour obtenir du roi une caravelle afin de pouvoir aborder à une région inconnue qu'il prétendait avoir remarquée tous les ans dans ses voyages. Diègue de Fiène partit avec un pilote appelé Velasquez, pour retrouver l'île connue sous le nom des *Sept-Villes*, que les Portugais confondaient sur leurs cartes géographiques avec l'*Antilla*, placée à deux cents lieues des Canaries, du côté de l'Occident; mais la crainte d'être surpris par les vents d'hiver l'empêcha de s'avancer assez pour la découvrir. Un marin, venu de l'Irlande, prétendit avoir vu vers l'Ouest des terres qu'il supposait être un prolongement de la Tartarie. Pierre de Velasco assurait aussi avoir vu, en cinglant au Nord-Ouest, des terres situées à l'Occident de

l'Irlande. Sur la foi du récit de Diaz, qui prétendit avoir aperçu, en revenant de la Guinée, des contrées placées au couchant de Madère, un négociant de Gènes tenta aussi la découverte de ces terres, mais ils ne s'avancèrent pas assez et n'aperçurent aucune nouvelle région.

Tous ces voyageurs communiquèrent leurs idées à Colomb; mais quelle confiance pouvait-il accorder à des relations confuses, incertaines, souvent en contradiction les unes avec les autres, qui ne se trouvaient jamais appuyées sur les calculs d'où dépendent les succès des voyages maritimes? et quelles notions assez positives pouvait-il en recueillir, pour engager un souverain puissant à une expédition si importante? Des fragmens de bois, des roseaux, des plantes, et les récits souvent erronés des marins, étaient-ce là des indices suffisans pour faire soupçonner un nouveau monde? D'ailleurs, le lieu d'où pouvaient être partis ces objets étrangers n'en était pas moins incertain, car les tempêtes transportent des corps à des distances immenses; et ces indices, qui semblaient annoncer que les cadavres appartenaient à une race d'hommes différente de la nôtre, ne pouvait-on pas les attribuer à l'altération que peut produire un long séjour dans les eaux de la mer? D'ailleurs, quelle est la confiance que l'on

peut accorder au rapport de ces navigateurs? L'un avait vu trois îles, et n'en avait visité aucune; l'autre avait demandé un navire pour explorer une île qu'il avait aperçue, et ne l'avait plus retrouvée; celui-ci s'était retiré par la crainte de l'hiver, celui-là ne s'était point approché de la prétendue Tartarie à cause du brouillard; Valesco affirmait avoir vu des terres, sans pouvoir en indiquer la position; Diaz enfin apercevait tous les ans de nouvelles terres, et quatre voyages successifs ne lui suffirent pas pour les retrouver lorsqu'il voulut les découvrir. Ignorans pour la plupart, incapables de rendre raison des objets qu'ils avaient vus, leur récit était obscurci par des doutes ou embelli par des romans : aucun n'avait touché terre; aucun n'avait remarqué la disposition des côtes; aucun ne produisait ni preuves, ni témoins à l'appui de ses prétendues découvertes; aucun, en un mot, n'offrait de faits positifs qui pussent servir de base à un système raisonnable.

Gormora et Mariana, historiens espagnols, veulent probablement parler d'Antoine de Léma, ou de ce pilote de Madère dont nous venons de faire mention, lorsqu'ils rapportent qu'un capitaine de navire faisant le commerce avec l'Afrique, fut transporté par la fureur des vents dans

des régions inconnues, et qu'il revint à Madère avec trois ou quatre matelots seulement, tout le reste de l'équipage ayant péri de faim. Ils ajoutent qu'il trouva dans cette île Colomb, qui l'accueillit avec bienveillance, et qu'étant mort peu de temps après, il lui laissa le journal de ses voyages, dont le navigateur génois profita, et où il apprit qu'il existait au-delà de la mer Atlantique des régions inconnues. Cette circonstance ne paraîtrait pas probable, car le P. Gumilla (*Histoire de l'Orénoque*, tom. II, p. 108.) rapporte, comme un fait dont il fut témoin, qu'un navire chargé de vin, parti de Ténériffe, s'étant dirigé vers une des autres Canaries, et n'ayant que pour huit jours de vivres, fut jeté par la tempête contre la ville de Saint-Joseph de Orana, située à l'embouchure de l'Orénoque, n'ayant plus à son bord que cinq ou six matelots qui ressemblaient plutôt à des squelettes qu'à des hommes. Mais l'historien Mariana doute lui-même de la véracité du récit rapporté par le pilote de Madère, ou du moins de l'influence que cette circonstance peut avoir eue sur les projets de Colomb. Acosta n'en fait aucune mention dans son histoire des Indes; d'ailleurs on ne dit pas comment s'appelait ce pilote. Si au reste les deux historiens espagnols avaient en vue Antoine de

Léma, ou le pilote de Madère dont nous avons parlé plus haut, nous savons que ni l'un ni l'autre de ces deux navigateurs n'ont abordé dans les régions occidentales qu'ils croyaient avoir aperçues, que même aucun des deux n'assura les avoir vues, et qu'enfin ils ne prouvèrent positivement, par aucun document certain, leurs prétendues découvertes. Aussi De Laet d'Anvers, dans ses notes qu'il ajouta à la dissertation de Grotius sur l'origine des peuples de l'Amérique, se déclare hautement contre ce récit, qu'il regarde comme fabuleux, dans un passage qui se termine par ces mots : « Rien n'est plus certain que ce fut « Colomb qui, aidé de ses connaissances géogra-« phiques et astronomiques, et s'étant bien pé-« nétré de la forme du globe, jugea qu'en faisant « voile vers l'Océan Atlantique on devait ren-« contrer de nouvelles régions, et que la jalousie « des Espagnols contre la gloire de cet illustre « étranger leur fit forger cette fable calom-« nieuse (*) ».

Les mappemondes et les cartes géographiques de cette époque donnent aussi à soupçonner

(*) Nihil certius est, quam Columbum ex geographiæ atque astronomiæ scientia et globi orbe judicasse, omnino necesse esse Oceano enavigato in terram incidere, et Hispanos extranei gloriam invidentes hanc fabulam finxisse.

quelques terres situées dans cette partie du globe, où l'on a depuis trouvé l'Amérique. Les uns y plaçaient les Antilles, les autres une ou plusieurs îles sous le nom de Brésil. Cette indication se trouve dans un portulan sur peau de vélin, que je possède, et qui paraît appartenir au commencement du 15[e] siècle; mais ces renseignemens étaient vagues et incertains; les terres s'y trouvaient toujours inexactement disposées, et les distances infidèlement déterminées; les mêmes noms se répétaient sous différentes latitudes; aussi n'auraient-elles été que d'un vain secours pour celui qui s'en serait servi dans une longue navigation entreprise à travers des mers inconnues : ces observations d'ailleurs et toutes ces instructions ne s'appuyaient que sur les rapports des navigateurs dont nous venons de parler, et nous savons jusqu'à quel point ils sont dignes de confiance.

Vers la fin du 15[e] siècle, les découvertes des Portugais avaient exalté toutes les imaginations : les savans, les politiques et les commerçans, aussi bien que les marins, tous parlaient de découvertes, tous aspiraient à en tenter de nouvelles; aussi la navigation ne tarda pas à avoir ses charlatans, et il se trouva beaucoup d'imposteurs qui débitèrent des fables pour obtenir du crédit,

en flattant l'avarice des marchands, en piquant la curiosité du peuple toujours avide de nouveautés. Ils s'insinuèrent même dans les cours, et ils y trouvèrent faveur et protection. On ne cherchait de nouvelles terres que par la soif de l'or qu'elles renfermaient : cette fureur de découvertes était devenue une pierre philosophale d'un nouveau genre, et par un bizarre assemblage on voyait le même vaisseau porter, en même temps, le marchand le plus avide et le savant le plus zélé. En combattant l'autorité d'Otto, le comte Carli a prouvé victorieusement que dans les temps où les Portugais ne cherchaient qu'à se frayer un passage aux Indes orientales par les côtes de l'Afrique, Colomb avait conçut un projet entièrement nouveau et tout différent de celui des navigateurs de cette nation qui, à cette époque, n'avait aucun soupçon de l'existence de l'Amérique.

N° XI.

Sur la personne et les écrits de Paul Toscanelli et sur une erreur de l'historien Mariana.

Paul Toscanelli, né en 1397, célèbre astronome de son siècle, et connu plus particulièrement par l'invention du Gnomon de Sainte-Marie-Nouvelle à Florence, était en correspondance avec un chanoine de Lisbonne, appelé Martinez, qui l'avait souvent consulté de la part du roi dont il avait obtenu la confiance, au sujet des découvertes que l'on faisait sur les côtes de l'Afrique. L'historien Mariana a confondu Marc-Paul, voyageur vénitien, avec Paul le physicien, de Florence; entraîné par cette erreur, il avance que Colomb avait pu recevoir quelques instructions d'un certain Marc-Paul, médecin florentin (*). Ne serait-ce pas en s'appuyant sur ce passage que Müller aurait prétendu que Colomb, sur la foi de Marc-Paul, conçut l'idée de pénétrer dans des régions inconnues? (Voyez note 8). Plusieurs fois j'ai été re-

(*) A quodam Marco Polo, medico florentino.

tenu par ce doute, mais divers motifs m'ont engagé à l'éloigner et à croire que la supposition de Müller était basée sur toute autre autorité que sur celle de Mariana. Voici les raisons de mon sentiment à cet égard : 1° Paul le physicien ne fut jamais appelé Marc-Paul, mais toujours Paul Toscanelli. 2° Tous les auteurs qui ont parlé de Paul le physicien, sans en excepter Mariana lui-même, l'ont regardé comme florentin. En troisième lieu, le physicien de Florence n'a jamais voyagé, et n'a point laissé d'écrits qui aient été publiés. D'ailleurs, Müller parle toujours de Marc-Paul, et c'est dans sa préface, imprimée à la tête des voyages de ce Vénitien, qu'il fait mention des découvertes de Colomb ; il le désigne toujours sous le nom de *Polo* ou *Paulo*, ou même sous celui de Paul le vénitien; jamais en parlant de lui il n'est question d'un médecin, mais bien d'un voyageur; enfin, il ne parle des lumières que Colomb pouvait avoir recueillies dans ses relations avec lui, qu'après avoir annoncé les ouvrages de trois voyageurs italiens, parmi lesquels se trouvait Marc-Paul, édition imprimée à Lisbonne. Il ne se laissa donc pas guider par l'ouvrage de Mariana, puisqu'au premier coup-d'œil il aurait vu qu'il était question d'un médecin de Florence et non pas d'un

voyageur vénitien. Il est cependant bien vrai que le physicien florentin, dans sa lettre à Martinez, dont il envoya copie à Colomb, s'était fondé sur les relations du voyageur vénitien, quoiqu'il ne l'ait pas nommé ; mais il reste encore un doute, c'est de savoir si ces lettres sont tombées entre les mains de Müller, et dans tous les cas il n'aurait pas dit que c'était Colomb, mais bien Toscanelli qui avait profité des relations de Marc-Paul.

Les lettres de Toscanelli, adressées à Colomb et à Martinez, viennent jeter un tel jour sur cette expédition, que j'ai cru à propos de les insérer dans cet ouvrage.

Roscoë, écrivain que son exactitude et son impartialité rendent très recommandable, fait, dans la vie de Léon X, une honorable mention de Paul Toscanelli et du gnomon que ce physicien a construit dans l'église de Sainte-Marie-Nouvelle de Florence, vers l'année 1468; et il cite les commentaires de Christophe Landin sur Virgile, pour prouver les connaissances étendues que ce physicien avait acquises dans la cosmographie. Il rappelle ensuite les renseignemens qu'il voulut bien donner à Martinez et à Colomb, et il n'oublie pas la carte qu'il envoya à ce dernier, « carte, ajoute-t-il, qui vient ré-

« clamer, en faveur de Toscanelli, une part ho-
« norable dans la réussite de ce voyage. » *Vie et Pontificat de Léon X*, tome IX, page 123. J'ai déjà eu occasion de parler des études géographiques que faisaient alors les Italiens, dans une note de ma traduction de l'ouvrage de ce célèbre Anglais.

N° XII.

SUR LA SITUATION DES GÉNOIS EN 1475.

En 1475 *Caffa* était tombée au pouvoir des Turcs; les armes de ces infidèles menaçaient à chaque instant les établissemens génois, dans l'Archipel, d'une destruction générale. Peu de temps après, une guerre éclata entre les Génois et les Florentins, dont le sujet était la possession de *Sarzana*. Il est probable que Colomb passa à Gènes peu de temps après l'année 1480.

N° XIII.

Sur deux génois qui périrent en voulant tenter une découverte dans les mers d'occident.

Casoni rapporte dans ses annales de Gènes, que Tedisio Doria et Agostino Vivaldi s'étant embarqués sur l'Océan, on n'en eut plus de nouvelles. Cette circonstance arriva environ 200 ans avant la proposition faite par Colomb à cette république; nous pouvons présumer que ces navigateurs trop audacieux, manquaient des connaissances dont Colomb avait fait une ample provision. Le 13e siècle n'était ni le siècle des lumières, ni celui des découvertes; encore est-il douteux que ces marins eussent eu en vue un projet semblable à celui de Colomb.

N° XIV.

Sur l'offre faite aux Vénitiens par Colomb.

Quoiqu'il n'existe point de monumens que l'on puisse produire à l'appui de ce fait, cepen-

dant il en reste une tradition constante à Venise. Un magistrat distingué de cette république m'assura que, lorsqu'elle florissait encore, il avait vu dans les archives publiques, qu'il était fait mention de cette offre de Colomb et du refus des Vénitiens alors engagés dans des circonstances non moins critiques que les Génois.

N° XV.

Sur l'examen du projet de Colomb qui eut lieu en Espagne.

Ferdinand Talavera, prieur de Prado, fut chargé de l'examen de ce projet; il rassembla les meilleurs géographes du royaume; mais quels géographes! voici leur principale objection: ils prétendaient qu'un vaisseau en s'avançant trop vers le couchant, comme le dessein de Colomb l'exigeait, se trouvant trop bas à cause de la rotondité du globe, ne pourrait plus remonter vers l'Espagne. Nous pouvons supposer aussi que Colomb ne voulait pas exprimer trop clairement ses idées dans la crainte de trouver la

même perfidie en Espagne qu'il avait rencontrée en Portugal.

Ce fut un certain Calzadilla qui conseilla au roi de Portugal d'expédier secrètement une caravelle vers le couchant, pour s'assurer de la possibilité du projet de Colomb. Covigliano et Paiva furent les pilotes envoyés dans ce dessein.

N° XVI.

SUR LE VOYAGE QUE BARTHÉLEMY, FRÈRE DE COLOMB, FIT EN ANGLETERRE, ET SUR LES OFFRES QUE CE DERNIER FIT DE SON PLAN A DIFFÉRENTES PUISSANCES DE L'EUROPE.

Dépouillé par des corsaires, il se vit réduit à vivre misérablement en Angleterre, avec le produit des cartes marines qu'il dessinait. Il présenta à Henri VII la Mappemonde dont nous avons parlé en son lieu; l'inscription qu'on y lit ferait croire qu'il était fort content de son ouvrage, cependant on ne voit pas qu'il en ait tiré un grand profit ni qu'il ait réussi à faire goûter les projets de son frère à cette cour.

Quelques historiens racontent encore que la mappemonde de Barthélemy étant tombée sous les yeux du roi, il fut à cette circonstance informé des projets de Christophe. Ce prince ordonna qu'on le fît venir aussitôt à sa cour, s'engageant à lui fournir largement tout ce qui lui serait nécessaire à l'exécution de cette entreprise; mais plusieurs écrivains regardent ce fait comme controuvé.

La découverte de l'Amérique changea toute la scène politique de l'Europe : mais que ce changement eût eu des suites plus étonnantes, et que l'aspect qu'eût présenté la politique de l'Amérique et de l'Europe eût été différent, si cette découverte avait été achevée par les Anglais!

A peine daigna-t-on en France, dit Tiraboschi, honorer les idées de Colomb d'un court examen. Cet écrivain donne à l'ecclésiastique qui réconcilia Colomb avec la cour d'Espagne le nom de *T. Jean Perez de Marchena*, franciscain.

Un certain Robert, moine, fit imprimer à Basle, en 1533, la relation du premier voyage, écrite par Colomb à Lisbonne, et traduite en latin dans un ouvrage intitulé : *Bellum Christianorum principum, anni* 1688, mais cette relation est imparfaite et toute dénaturée.

N° XVII.

Sur le départ de Colomb pour son premier voyage.—Erreur de quelques écrivains a cet égard.—Forme des caravelles, navires portugais.

Lorsque Colomb s'embarqua, il fut accompagné d'une foule de spectateurs qui applaudirent à son courage et lui annoncèrent un heureux succès; ce départ forma le sujet d'une belle gravure, qui est la 8e de la IVe partie de l'*Histoire d'Amérique*, par Théodore de Bry. Celle qui est placée sous le n° 6 représente Colomb armé et debout sur le pont de son navire, tenant d'une main une carte marine et de l'autre l'étendard de la croix. Une Diane guide son vaisseau, auquel succède immédiatement un autre; autour de lui folâtrent les naïades, les syrènes, les tritons et tous les monstres marins : plus loin on voit Neptune, et enfin, à une distance plus éloignée, le clair de la lune laisse apercevoir plusieurs îles. La composition de ce tableau est d'un bel effet. Dans l'inscription qui l'accompagne on

lit que ce qui fit soupçonner à Colomb l'existence d'un nouvel hémisphère au-delà de la mer Atlantique fut un vent qui, à de certaines époques, soufflait constamment du couchant, et qu'il avait déjà remarqué dans ses premiers voyages sur les côtes de l'Océan.

J'ai lu dans les dictionnaires historiques publiés récemment en France, un rapport appuyé sur je ne sais quelle autorité, qui avance que Colomb à son départ fut poursuivi par la populace qui l'outrageait par des marques non équivoques de mépris. Ces mêmes écrivains ajoutent qu'avant d'entreprendre son voyage, il avait l'aspect d'un homme pensif et toujours occupé des méditations les plus profondes, et que tout le monde le regardait déjà comme un homme qui avait perdu la tête; en publiant ces faits ils s'appuient sur une ancienne tradition conservée en Espagne; quant à moi, j'ai basé les circonstances que j'ai rapportées sur des documens authentiques, plutôt que d'aller chercher de vaines et d'incertaines traditions. Les auteurs qui ont suivi servilement ces traditions orales n'ont parlé que de trois voyages de Colomb faits en Amérique, et ils le font mourir immédiatement après son troisième voyage. *Dict. hist.*, *par MM. Chaudon et Delandine*. Lyon, 1814, tom. III, article *Colomb*.

Moreri, pour comble d'inexactitude, ne compte que deux voyages faits par Christophe dans le Nouveau-Monde.

Pour revenir à son premier voyage, quelques historiens prétendent que Colomb, partant des îles Canaries, ne mit que trente-trois jours pour arriver à la première île qu'il a découverte, nommée par lui-même Saint-Sauveur. D'autres rapportent que dans ce trajet les marins révoltés avaient fait le complot de le jeter à la mer, se flattant, comme il était toujours occupé à contempler les astres, qu'on pourrait facilement supposer qu'il s'était laissé tomber naturellement au milieu de ses observations continuelles. Le Dictionnaire déjà cité raconte la fuite des habitans de l'île de Saint-Salvador, épouvantés à la vue des Européens, la rencontre d'une femme à qui Colomb donna des objets européens, présens qui invitèrent les habitans à retourner sur la plage; il fait mention aussi de l'amitié contractée entre l'amiral et un cachique, et la permission accordée par ce prince aux Espagnols de construire un fort; mais il existe dans ces relations une erreur manifeste, et toutes ces circonstances, vraies en partie et en partie supposées, doivent se rapporter à l'île de S.-Domingue, appelée alors l'*Espagnole*. Il place

la découverte de la Jamaïque dans le second voyage de Colomb, son long séjour dans cette île au milieu des privations et des souffrances que lui causait le manque de vivres, et l'impossibilité de sortir de cette situation ; il place encore dans ce même voyage la circonstance de l'éclipse, quoique ce séjour forcé et les indices de l'éclipse ne puissent trouver place que dans le quatrième voyage de Colomb, que ce Dictionnaire a entièrement omis. Le temps employé dans son troisième voyage, il le lui fait passer dans la prison, et il suppose gratuitement Colomb retenu dans les fers, en Espagne pendant quatre ans, tandis qu'il fut mis en liberté aussitôt son arrivée dans ce pays, et tandis que le roi désapprouva hautement son incarcération.

J'ai rapporté ces petites observations, afin que l'on ne s'étonne pas des contradictions que l'on pourrait rencontrer entre ma narration et celle rapportée dans un livre qui se trouve dans les mains de tout le monde.

Comme dans le paragraphe suivant je dois parler d'armemens, de navires, et spécialement de caravelles, et que dans le cours de cette histoire j'ai souvent fait mention de cette dernière espèce de bâtimens, j'en donnerai ici la définition qui se trouve dans l'excellent vocabulaire

de marine, imprimé à Milan en 1813, en 3 volumes in-4°.

Après avoir dit que le nom de caravelle est connu sur la Méditerranée pour désigner les plus grands bâtimens de guerre des Musulmans, bâtimens qui sont mal construits et trop élevés de ponts, cet ouvrage nous apprend qu'on appelle en Portugal caravelle un petit bâtiment de 120 à 140 tonneaux. Telles devaient être probablement les caravelles de Christophe Colomb.

Cependant celle que le lecteur verra représentée dans la troisième planche de cet ouvrage, qui probablement fut dessinée par Colomb lui-même, et qui devait être le vaisseau de l'amiral, semble se rapprocher beaucoup de la forme des bâtimens turcs que nous venons de décrire, puisqu'on la voit tellement élevée de ponts qu'elle paraîtrait disproportionnée dans cette partie. Peut-être que les Espagnols, ayant dominé long-temps les côtes et entreprenant souvent des expéditions dans la Méditerranée, empruntèrent aux Turcs la forme et le nom de ces caravelles.

Je crois que Ducange se trompe lorsque, dans son glossaire sur la moyenne et la basse latinité, il juge le mot caravelle d'origine italienne. Cette forme de bâtiment nous ayant été

transmise par les Turcs ou par les Arabes, il est probable qu'il nous en ont aussi donné le nom; de manière qu'il est employé en Espagne depuis un temps très reculé, y ayant été introduit par les Arabes (*); delà il passa en France, où il se trouve dans quelques monumens du 14e siècle. On appelle encore caravelle une espèce de barques de pêcheurs dont on fait usage sur les côtes de la Normandie, quoiqu'il soit d'une forme bien différente de la caravelle espagnole.

(*) Notre auteur se trompe; le mot de caravelle est d'origine grecque; dans le grec du moyen âge, Καράβη (*caravi*, selon la prononciation moderne) signifie un vaisseau; nous supposons que ce terme dérive de Κᾶραβος du grec ancien, qui signifie une écrevisse de mer. Peut-être notre assertion paraîtra singulière; mais ceux qui sont habitués à l'étude des langues, savent combien la suite des temps détourne les mots de leur primitive signification; d'ailleurs aucun mot qui puisse ressembler à celui de caravelle, et qui désigne un bâtiment maritime, ne se trouve dans la langue arabe; aussi n'a-t-il pu être transmis aux Espagnols par les Maures. Ce mot a été introduit dans la langue turque, mais comme tant d'autres que les Ottomans ont empruntés aux Grecs et aux Latins; c'est pourquoi nous pensons que caravelle vient de Καραβη, auquel mot on a fait subir la forme diminutive à la manière de nos langues méridionales. (*Note du traducteur.*)

N° XVIII.

Sur la déclinaison de l'aiguille aimantée, et de l'usage de l'astrolabe sur mer.

Quoique la découverte de la déclinaison de l'aiguille aimantée soit attribuée, par quelques auteurs, à Sébastien Cabotto, vénitien, cependant nous n'avons pas de preuves suffisantes pour établir ce fait avec certitude. Il est certain que Cabotto n'entreprit point son voyage avant l'année 1496, et que Colomb observa la déclinaison de l'aiguille dans son premier voyage en 1492. Peut-être que jusqu'alors personne n'avait été à même d'observer ce phénomène si important pour la navigation, qui cependant devait sauter aux yeux du premier qui se serait aventuré dans l'immensité de l'Océan, en suivant une ligne parallèle à l'équateur.

Remarquons en passant que Cabotto est désigné comme vénitien dans quelques lettres-patentes d'Henri VII, roi d'Angleterre, adressées à ce navigateur et à ses fils; ce document se trouve rapporté dans la collection des actes

publics de Rymer. Cependant tous les biographes et tous les dictionnairès historiques se sont obstinés à le considérer comme Anglais et à lui donner Bristol pour patrie, peut-être parce qu'il vécut long-temps en Angleterre.

La découverte de la déclinaison de l'aiguille aimantée a donné lieu à de longues discussions. Plusieurs historiens s'accordent à dire que la gloire en est due à Cabotto, vénitien, et *Livio Sanuto* affirme avoir entendu parler de cette circonstance par Guido Gianetti di Fano, qui se trouvait à la cour du roi d'Angleterre, lorsque Cabotto lui annonça la découverte qu'il venait de faire. Les Français prétendent que Cabotto ne publia cette découverte qu'en 1549, et que Crinnon, pilote de Dieppe, avait parlé de la déclinaison de la boussole en 1534; mais rien ne prouve que Cabotto n'ait parlé de cet objet qu'en 1549, et de l'Isle seul vit le manuscrit du pilote français. Ce qu'il y a de certain, c'est que Cabotto partit pour son premier voyage en 1496; ce qui viendrait prouver que son observation serait antérieure d'environ 40 ans à celle du susdit pilote, et que si Colomb s'aperçut de cette déclinaison en 1492, il a prévenu de 4 ans au moins la découverte dont on voudrait attribuer la gloire à Cabotto.

Plusieurs écrivains ont attesté l'habileté de Colomb dans l'astronomie et dans l'art nautique, et lui ont fait l'honneur d'avoir le premier employé l'astrolabe sur mer. Oviédo, son contemporain, s'exprime ainsi dans son Histoire des Indes, livre II : « C'est l'opinion de beaucoup « d'écrivains, et la raison nous invite à le croire, « que Christophe Colomb fut le premier qui « s'avisa de naviguer sur l'étendue de l'Océan en « observant les degrés de longitude, et en faisant « servir cette observation à ses manœuvres; car « avant lui, quoique l'on enseignât cet art dans les « écoles, il n'y avait qu'un petit nombre de marins, « pour ne pas dire aucun, qui s'aventurât à le mettre « à l'épreuve sur mer, parce que c'est une théorie « qui ne peut guère trouver d'application que dans « des mers très vastes et éloignées des côtes. Les « marins jusqu'à ce temps s'abandonnaient dans « leur navigation à leur propre jugement, et pre- « naient rarement pour guide l'art et les moyens « dont on use aujourd'hui sur ces mers; loin de « là, ils ne connaissaient pas d'autre manière « que celle dont on fait usage dans la mer Médi- « terranée, sur les côtes d'Espagne, de Flandre, « d'Afrique et dans tous les lieux où la terre n'est « pas à une grande distance. » Tels sont les termes de Casoni dans ses Annales de Gènes, en parlant

de Christophe Colomb. « Il avait étudié l'astro-
« nomie, et, étant bien familiarisé avec l'usage
« des instrumens d'observation, il conçut l'in-
« génieuse pensée de transporter de la terre sur
« mer l'usage de l'astrolabe et du quart de cercle,
« et de le prendre pour guide en pleine mer pen-
« dant le jour pour la déclinaison du soleil,
« et pendant la nuit pour les étoiles fixes,
« invention profonde et qui prouve encore
« plus de sagacité que d'avoir trouvé le Nou-
« veau-Monde; car elle ne profita pas seule-
« ment à l'Espagne, puisqu'elle fit naître ces
« nombreuses découvertes qui se succédèrent si
« rapidement, puisqu'elle permit aux navigateurs
« de sillonner l'Océan, dans toute son étendue et
« aux Portugais de franchir le cap de Bonne-
« Espérance. »

L'astrolabe, instrument dont l'origine est si ancienne et dont l'usage remonte au second ou au troisième siècle de l'ère vulgaire, comme semble le prouver un ancien astrolabe dont on fait mention dans les Mémoires sur les antiquités et les beaux-arts de Rome du mois de septembre 1817, et dans le dernier volume de la Bibliothèque italienne de la même année; l'astrolabe, dis-je, dès le 13e siècle, avait reçu une forme qui rendait son usage plus général.

On conserve dans la bibliothèque de Saint-Laurent un traité manuscrit sur l'emploi de l'astrolabe par un certain Accorso de Parme; et Andelone del Néro, Génois, que j'ai déjà cité, avait écrit un livre (*) sur le même sujet, qui fut publié à Ferrare en 1477, dont on trouve encore le manuscrit à la bibliothèque de Riccardi. Les sciences, à l'époque du voyage de Colomb, se trouvaient encore dans l'enfance, mais cependant elles n'étaient pas aussi imparfaites que semble l'insinuer l'auteur de l'Éloge historique de Colomb.

N° XIX.

Sur l'arrivée de Colomb a Saint-Domingue.

L'arrivée de Colomb à Saint-Domingue fait le sujet d'une des planches qui représentent l'expédition de l'Amérique, publiée par Théodore de Bry. On voit dans le lointain les trois caravelles qui formaient l'équipage de Colomb; les Espagnols descendent sur le rivage; trois soldats plantent la croix sur un promontoire, tandis

(*) De compositione astrolabii.

qu'un groupe de sauvages fuit épouvanté. Le cachique, prince de cette île, vient à la rencontre de Colomb, suivi d'un grand nombre d'Indiens qui portent des présens. Christophe, suivi de deux Espagnols seulement, accueille le cachique avec des démonstrations d'amitié, et reçoit les dons que les Indiens lui offrent de toutes parts. Dans l'explication qui se trouve au bas de cette planche, cette île, connue plus tard sous le nom d'Espagnole, est appelée Hoyt, au lieu d'Haïti; le cachique, ou roi, y est nommé Guacanarillo, nom qui semble plutôt d'origine espagnole que d'origine indienne; et on y rapporte que Colomb donna aux Indiens, en retour des présens qu'il en reçut, des chemises, des bonnets, des couteaux, des miroirs et d'autres semblables bagatelles.

N° XX.

SUR LES HONNEURS RENDUS A COLOMB.—TRAIT DE COLOMB.—LETTRE QU'IL ÉCRIVIT AU TRÉSORIER DE LA COUR D'ESPAGNE SUR SON PREMIER VOYAGE.

Parmi les avantages accordés à Colomb, il faut compter le privilége de porter avec les armes de

sa famille celles de Castille et de Léon, et ce qui doit paraître encore plus honorable, on lui permit d'ajouter dans ses armoiries des marques qui rappelaient la découverte du Nouveau-Monde. Les fils et les frères de Christophe participèrent à ces honneurs et à plusieurs autres, et toute sa famille reçut des titres de noblesse : aucune illustration n'eut jamais de plus belle origine.

Parmi les fêtes données à Colomb par les grands de la cour, on compte le banquet offert par le cardinal Mendoza, où celui qui avait découvert l'Amérique eut la place d'honneur. On rapporte que, pendant le repas, un des grands de la cour prétendit que si Colomb n'avait pas découvert l'Amérique, l'Espagne n'aurait certainement pas manqué d'hommes de génie qui eussent effectué cette entreprise. Christophe ayant pris un œuf, demanda si quelqu'un de ceux qui se trouvaient présens sauraient le faire tenir debout sans appui. Personne n'ayant réussi, Colomb écrasa une des extrémités, et le fit tenir debout sur la table. Cette circonstance est représentée exactement à la 7e planche de l'ouvrage de Théodore de Bry, déjà cité. La table est couverte de mets; les domestiques s'empressent au service. Colomb occupe la place d'honneur, et on le voit faisant tranquillement remarquer à l'assemblée étonnée

l'œuf qu'il a su faire tenir en équilibre. Un gentilhomme, avec une figure renfrognée, se lève pour voir de plus près, et le dépit semble se joindre à son étonnement. C'est sans doute le fâcheux personnage qui avait voulu jeter de la défaveur sur le véritable prix de cette découverte. On raconte que l'architecte Brunelleschi employa le même expédient pour confondre l'impertinence d'un individu qui ne trouvait rien d'admirable dans la construction de la fameuse coupole de Sainte-Marie-des-Fleurs à Florence. Les grands hommes ont donc toujours un point de ressemblance même dans les plus petits détails de leur vie.

L'arrivée de Colomb à Lisbonne peut être considérée comme le terme de son premier voyage, le plus important de tous, puisqu'il ouvrit le Nouveau-Monde à tous les âges et à toutes les nations.

Ces faits ne trouvent pas de meilleur appui que dans les paroles mêmes de l'illustre Génois. Il existe heureusement une lettre de Christophe Colomb adressée au trésorier du roi d'Espagne, Raphaël Sanxis ou Sancio, qui fut publiée à Lisbonne l'an 1493; elle est relative aux premières découvertes d'Amérique qui venaient d'avoir lieu; elle fut traduite à Rome de l'es-

pagnol en latin, et imprimée deux fois dans la même année, comme le suppose le chevalier Morelli. Plusieurs biographes de Colomb font mention de cette lettre et l'ont même insérée dans leurs ouvrages. Parmi eux se trouve son fils et *Antonio Gallo*, Génois, dont il existe dans le recueil de Muratori, un petit ouvrage intitulé: *De navigatione Columbi per inaccessum antèa Oceanum;* mais ce précieux document, qui pendant long-temps a été considéré comme l'unique écrit de Colomb, qui fut publié lorsqu'il vivait encore et dont l'original espagnol, d'après le sentiment de Murr, fut imprimé dans le 15e siècle, a été plusieurs fois donné au public tout dénaturé, mal traduit, tellement qu'on ne pourrait se flatter de posséder dans ces ouvrages la lettre authentique de Colomb; mais heureusement il en existe dans la bibliothèque de Brera un exemplaire imprimé en 1493, que jamais ni moi ni d'autres n'ont rencontré autre part, car les bibliographes eux-mêmes n'en font pas mention. Fossi parle aussi d'une autre édition de cette lettre qui date du 15e siècle, et que certainement peu de personnes ont vue; mais celle-ci, à moins qu'elle ne soit incomplète, n'a rien de commun avec celle dont il est question, puisqu'elle est composée de quatre pages et qu'elle

ne présente aucune figure, tandis que celle-là renferme neuf feuillets et est ornée de cinq gravures dont une est double.

Ces réflexions m'ont engagé à reproduire dans l'appendice sous le n° 2 cette lettre précieuse, dont on ne pourrait donner d'autorités plus certaines. Nous avons jugé à propos de l'offrir au public telle que nous l'avons trouvée dans la susdite bibliothèque, et nous avons poussé la fidélité jusqu'à conserver son orthographe; nous la ferons précéder de la description de ce précieux document; après le texte nous ajouterons quelques notes abrégées, et pour ne rien laisser à desirer nous donnerons litographiées les estampes qui dans l'édition originale sont grossièrement gravées sur bois.

N° XXI.

Sur la découverte des iles de l'Amérique. — De quelle utilité fut pour l'humanité la découverte du Nouveau-Monde?

Ces îles sont Monserrat, Sainte-Marie-Rotonde, Sainte-Marie d'Antigoa, Saint-Martin, Sainte-

Ursule et ses adjacentes, Saint-Jean-Baptiste, aujourd'hui Porto-Ricco.

Il n'est pas inutile d'entrer ici dans quelques détails sur cette question si souvent agitée, si la découverte de l'Amérique fut avantageuse à l'Europe ou plutôt à l'ancien continent. Roscoë, que nous avons déjà cité, effleure légèrement ce point dans le chapitre xx, § 4, tom. ix, pag. 132, de son Histoire de la vie et du pontificat de Léon X, et il semble douter que cet événement important puisse être considéré dans l'histoire du monde comme un bonheur. « Deux « parties, dit-il, se trouvent intéressées dans la « solution de cette question, et les habitans primitifs des régions nouvellement découvertes, « et les Européens leurs conquérans. Pour les « premiers, l'invasion d'un fléau mortel eût été « moins terrible que l'arrivée des Espagnols; et « les restes malheureux de ces peuples paisibles « étaient destinés à une destruction lente, mais « certaine, après avoir passé par une longue suite « de peines et de souffrances. L'histoire de la « découverte de l'Amérique n'est autre chose « que celle du massacre de sa population et de « l'usurpation de son territoire entreprise par « une puissance étrangère. D'un autre côté, que « l'on montre les avantages que l'Europe a retirés

« jusqu'aujourd'hui du commerce qu'elle a établi « avec ces régions. Avaient-elles, ces nations « lointaines, quelques nouvelles instructions dans « les sciences, dans la morale, dans les arts, dont « nous eussions pu profiter? La communication « des deux hémisphères pouvait-elle faire naître « ces circonstances qui réveillent les inclinations « généreuses et les qualités héroïques, sur les- « quelles seules se fondent la dignité et la félicité « du genre humain? Ah! loin de là : n'avons- « nous pas été donner dans le Nouveau-Monde « une nouvelle représentation de la difformité « de notre nature, si horrible, que l'expérience « seule peut nous persuader de sa réalité? Les « nations de l'Europe, loin de jouir tranquille- « ment de leur nouvelle propriété, et d'augmen- « ter leur prospérité par les trésors nouvellement « importés, tombèrent bientôt dans une lâche « indolence, furent exposées aux feux des dissen- « tions auxquelles les découvertes venaient de « fournir de nouveaux alimens, malheurs qui « seuls peuvent venger les ombres irritées des « infortunés Indiens! Mais si nous cherchons « quelques objets de consolation, tournons nos « yeux vers un nouveau peuple qui semble sortir « des ruines, où déjà nous pouvons apercevoir « l'origine d'un sage gouvernement qui doit offrir

« à la liberté son dernier asile, et le plus haut « degré de perfection aux sciences et aux arts « qu'il a reçus de l'Europe ».

Je vais emprunter à ma traduction les courtes notes dont j'ai fait suivre les observations superficielles de Roscoë, qui ne prouvent rien, si ce n'est son louable amour pour l'humanité. Je me flatte qu'elles ne seront point inutiles ici, parce qu'en même temps qu'elles jetteront quelque jour sur les idées trop concises et trop abstraites de cet auteur, elles montreront jusqu'à quel point on pouvait juger des avantages de la découverte de l'Amérique, lorsque Colomb avait à peine achevé sa grande entreprise.

Avant d'examiner quels avantages on a obtenu de ce grand événement, ne serait-il pas mieux de chercher ceux qu'on aurait pu en retirer? Quoiqu'en nous bornant à cette dernière demande, nous trouverons encore nécessaire d'en distinguer les résultats par rapport à l'Amérique, et par rapport à l'Europe et aux autres parties du monde. Ce furent certainement des barbares ces hommes qui les premiers abordèrent en Amérique, qui s'y établirent et qui bientôt la couvrirent de sang. Quelle est la personne douée de sentimens humains et que guide encore la raison, qui pourrait ne pas dé-

plorer le sort de ces peuples innocens, que la dévastation, la ruine et les plus horribles tourmens vinrent assaillir, et qu'on ne regardait plus comme des hommes parce qu'ils refusaient de croire ce qui était nouveau pour des esprits qu'on n'avait point préparés, et qui le plus souvent ne comprenaient pas les dogmes qu'on leur offrait ? L'Afrique perdit encore par la découverte de l'Amérique. Incapable de profiter du commerce actif qui florissait dans ses régions, non-seulement elle fut privée tout-à-coup du débouché de ses marchandises par la concurrence de la nouvelle rivale, mais encore elle vit la cupidité des Européens venir sur ses côtes arracher des millions de ses habitans qu'ils achetaient de leurs maîtres farouches pour leur faire labourer cette terre dont ils avaient détruit les pacifiques enfans. Cet événement fit aussi du tort au commerce de l'Asie, parce que de nombreuses marchandises, qui antérieurement ne se trouvaient que dans les Indes orientales, nous vinrent dans la suite, avec moins de peine et moins de frais, de l'Occident; mais l'Europe, malgré la conduite impolitique et inhumaine des premiers colons, malgré l'indolence et la stupidité des gouverneurs qui exercèrent les premiers une autorité absolue sur le Nouveau-Monde,

malgré les dissentions et les guerres produites par la découverte elle-même, l'Europe enfin, pour peu qu'on y réfléchisse, en retira d'immenses avantages, soit par l'extension prodigieuse de son commerce, soit par l'acquisition de nouvelles productions importantes pour la santé et les jouissances de la vie, pour les arts utiles et pour les arts de luxe, soit par l'accroissement des métaux précieux et la circulation plus étendue de la monnaie, soit enfin par cette consolante persuasion que nous avons acquise de l'existence d'un Nouveau-Monde qui pourrait nous offrir secours, asile, assistance, si des désastres, des besoins, des calamités nous forçaient de quitter notre antique patrie. Est-ce ici le lieu de demander, comme le fait Roscoë, si nous avons reçu dans ces terres quelques leçons sur les arts, la morale ou la politique? Les premiers navigateurs n'allaient point chercher ces connaissances abstraites, et nous n'avions pas besoin de cette instruction; mais cependant la sphère des sciences, et surtout des sciences naturelles, de la géographie et de l'astronomie, n'en a-t-elle point reçu un grand accroissement? Les arts n'ont-ils pas obtenu une nouvelle vigueur et une précieuse augmentation par l'introduction de nouvelles matières? La face

de la politique en fut changée et a pris un essor tout nouveau; quant à la morale, elle aurait pu venir épurer ses maximes devant le touchant spectacle des mœurs simples et tranquilles de ces peuples innocens; mais avaient-ils des sentimens de morale, ceux qui les premiers se sont emparés de cette terre encore vierge? Roscoë demande encore si les relations établies entre les deux continens ont produit ces généreuses inclinations et ces vertus héroïques, seul fondement de la dignité et de la félicité humaines. Non certainement, sommes-nous obligés de répondre; nous avouerons même que notre nature n'a jamais montré une difformité si horrible que dans ce grand événement; mais doit-on attribuer ce fait à l'événement lui-même, ou le regarder comme sa conséquence immédiate? N'est-il pas plutôt l'effet de cette malheureuse circonstance, que le nouveau continent fut conquis pour la première fois par des hommes qui étaient privés d'humanité, de modération, de tolérance, de saine politique, de lumières et de bon sens? On peut raisonnablement présumer que l'humanité n'aurait pas eu à gémir sur tant de cruautés, que la conduite des premiers colons eût été toute différente, et qu'un nouvel ordre de choses se serait établi, si on

n'avait pas envoyé, avec une si imprudente précipitation, des missionnaires à ces peuples qui ne s'étaient point encore familiarisés, ni avec les Européens, ni avec leur langue, ni avec leurs mœurs, et qui n'étaient point encore mûrs pour recevoir avec fruit la semence des saintes doctrines. Si dès le commencement on n'eût point introduit les idées religieuses, au moins les Espagnols auraient-ils manqué d'un prétexte pour persécuter ces peuples malheureux. L'histoire de la découverte de l'Amérique ne serait point souillée par ces carnages que le fanatisme religieux ne servit qu'à rendre plus sanglans et plus nombreux. Cet événement eût été pour l'Europe, pour le monde, pour l'Amérique elle-même la circonstance la plus heureuse, si d'autres que ceux qui s'y établirent y avaient abordé.

S'ils eussent été des hommes doux, éclairés, honnêtes et vertueux, non pas gonflés d'orgueil, mais guidés par la bienfaisance; que l'intérêt personnel ne remplissait pas d'avidité, mais que l'amour du bien public eût animés; qui n'eussent point méprisé toutes les nations, mais tous pénétrés de la dignité de l'homme, non des fanatiques religieux, mais des hommes sages et prudens; si une nation grande, loyale et généreuse,

si un gouvernement modéré et judicieux eussent les premiers exercé leur autorité dans ces régions lointaines, que serait-il résulté de ces heureuses circonstances? L'Europe eût porté à l'Amérique sa science, ses arts, ses lumières; elle l'aurait admise aux bienfaits de ses lois les plus sages, elle lui aurait donné un gouvernement approprié au pays et à l'esprit de ses habitans, la forme d'administration la plus avantageuse, et avec le temps, elle eût introduit une religion sainte et douce. Elle eût réveillé parmi ces peuples le goût de l'agriculture, elle leur eût appris le partage des terres, l'usage de l'irrigation des eaux; elle leur eût fait connaître l'utilité du commerce, l'importance de ses productions, les moyens de les augmenter, de les améliorer et de les négocier; elle eût étendu dans ce pays l'industrie, les moyens de subsistance, la population; elle eût porté au plus haut degré la civilisation, la morale, la prospérité publique; on aurait vu disparaître les vastes déserts, les immenses marais, les provinces incultes de cette partie du monde; les montagnes eussent ouvert leurs entrailles aux recherches industrieuses des mineurs; les fleuves et les mers eussent dévoilé leurs trésors; la végétation eût présenté la plus abondante fécondité; les animaux utiles se se-

raient multipliés et eussent peuplé ces plaines immenses ; plusieurs espèces précieuses et maintenant éteintes se seraient conservées, et l'Amérique heureuse, riche, florissante, industrieuse et éclairée, eût, dans sa reconnaissance, répandu sur l'Europe ses productions, ses raretés, ses trésors que n'eussent point souillés l'infamie et le crime, ni les pleurs de l'esclavage. C'est là le jour sous lequel on doit envisager les conséquences de la découverte du Nouveau-Monde. Les désordres, les oppressions, la cruauté, les erreurs, la destruction de l'Amérique, les faibles avantages et les maux innombrables que procura à l'Europe cette découverte, sont l'ouvrage de l'homme, sont les suites d'une fatale combinaison, mais non pas du fait lui-même de ce mémorable événement.

Ajoutons ici que si les compagnons de Colomb et ceux qui passèrent après lui en Amérique, eussent éprouvé les sentimens qui l'animaient, l'Amérique et l'Europe eussent recueilli des fruits innombrables de cette découverte. Il était humain envers les Indiens, il s'opposa à un commerce funeste pour ces fils de la nature, comme le prouve une lettre que nous publions dans l'appendice, sous le n° 1, il combla ces nations de bienfaits, il leur donna des exemples

de justice et de continence, comme on peut le voir dans sa lettre sous le nº 3; il témoigna toujours le desir de gagner leur amitié et leur bienveillance, celle de leurs princes et de leurs chefs, ne songeant jamais à employer la force des armes que lorsqu'il y était contraint par la révolte. Mais ce n'est point ici le lieu d'exposer le sanglant spectacle des exploits de ses successeurs, que guidaient des vues si différentes des siennes, et l'histoire devrait jeter un voile épais sur leur inhumanité et leur barbarie. Ce n'était point assez que De Bry se soit plu de réunir dans sa collection les monumens détestables de leur fureur, il a fallu encore que dans son funeste empressement il représentât trop fidèlement à nos regards des scènes sur lesquelles on ne peut jeter les yeux sans frémir d'horreur.

Il faut conclure de ces observations que, vît-on même les philosophes d'aujourd'hui réussir à prouver les préjudices que la découverte de l'Amérique a causés à l'Europe et à la montrer nuisible plutôt qu'avantageuse au monde entier, ces opinions ne pourraient pas diminuer le mérite, et flétrir la gloire du navigateur génois.

Le départ de Colomb pour son second voyage eut lieu le vingt-cinq septembre 1493; dans la même année, il découvrit la Dominique et

d'autres îles ; en 1494, il prit possession de la Jamaïque.

N° XXII.

Sur l'insurrection des soldats de Colomb a Saint-Domingue.

Parmi les gravures publiées par De Bry, on en remarque une qui mérite une attention toute particulière, et dont le sujet doit se rapporter à cette époque. On voit dans le lointain une troupe de soldats qui entourent et arrêtent des hommes armés ; ces derniers sont les Espagnols laissés par Colomb sous le commandement de Marguarita, afin qu'en parcourant l'île ils protégeassent la colonie ; mais loin de là, ils s'étaient livrés à toutes sortes de violences et de rapines. D'un côté sont présentés des arbres où sont pendus des malfaiteurs et où d'autres vont être pendus ; sur le premier plan est un moine qu'on dit être bénédictin dans l'explication, qui dans sa position semble assaillir Christophe par les invectives les plus cruelles, mais celui-ci de sang-froid l'écoute entouré de ses fidèles

compagnons, et pour toute réponse lui montre du doigt les ravages dont ces perfides ont affligé l'île. L'explication rapporte que la juste sévérité de Colomb, quoiqu'elle l'ait réconcilié avec les cachiques, objet de la plus haute importance pour la prospérité de la colonie, lui suscita la haine la plus implacable de la part de ses soldats. Elle ajoute que le moine bénédictin attisa le feu de cette dissention et alla jusqu'à exclure des cérémonies religieuses l'amiral, qui, de son côté, ordonna que l'on ne fournît plus de vivres au moine, origine des atroces calomnies qu'on répandit en Espagne contre les deux frères de Colomb. Quant au prêtre, c'est le même probablement que ce vicaire apostolique dont parle l'histoire, qui, étant retourné en Espagne avec Marguarita, se réunit à ce digne collègue pour noircir la réputation de l'illustre navigateur.

N° XXIII.

SUR LES HONNEURS ET LES PRIVILÈGES ACCORDÉS A COLOMB.

Outre les privilèges qui lui avaient déjà été accordés, l'Espagne lui en donna de nouveaux à

cette occasion. Le gouvernement dispensa Colomb de contribuer dans la huitième partie des frais, et il lui accorda de participer, dans la même proportion, aux bénéfices; il fut revêtu des mêmes droits et honneurs que les amiraux de Castille, et la permission qui avait été donnée généralement à qui voulait chercher de nouvelles terres dans les Indes fut révoquée, afin qu'il ne se trouvât pas lésé dans ses prérogatives. On voulut le faire duc ou marquis, et affecter à ce titre beaucoup de terres en fiefs dans l'île de Saint-Domingue; mais, soit qu'il eût craint de transporter en Amérique le hideux système de la féodalité qui fut si fatal à l'Europe, soit qu'il ne voulût point réveiller la jalousie menaçante des grands de ce pays, il refusa modestement cette offre bien séduisante pour tout autre que Colomb.

N° XXIV.

Sur l'opinion de ceux qui refusent a Colomb d'avoir découvert le premier le continent de l'Amérique. — Améric Vespuce.

Animé d'un zèle généreux, l'auteur de l'éloge de Colomb cherche à prouver que ce fut ce

grand homme qui le premier découvrit la terre ferme de l'Amérique; il s'appuie en particulier sur Tiraboschi, et, outre les histoires de Ferdinand, il cite encore Pierre-Martin d'Anghiera, et la relation imprimée à Milan en 1508. Il aurait pu citer beaucoup d'autres ouvrages, mais il a surtout en vue d'assurer à Colomb la gloire de cette découverte, réclamée en faveur d'Améric Vespuce. Il semble être contredit par les auteurs espagnols, qui placent le voyage du navigateur toscan dans les Indes occidentales, non pas dans l'année 1497, ce qui serait une année avant le troisième voyage de Colomb, mais bien en 1499. On pourrait croire que, soit par une erreur de date, soit pour s'attribuer l'honneur de la découverte, Vespuce aurait anticipé dans ses lettres sur cette époque de deux ans, car aucun témoignage ne vient déposer en sa faveur; bien plus, dans l'année 1496, Colomb se dirigea vers l'Espagne; il ne la quitta qu'en 1498, ce qui prouve qu'il se trouvait à la cour en 1497; à cette époque, on avait donné sans ménagement à son préjudice de nombreuses permissions pour découvrir de nouvelles terres; il en fit de justes plaintes, et la cour, qui avait alors intérêt à le ménager, révoqua ses permissions. Il faudrait donc supposer que, dans cet intervalle, Vespuce serait parti avec Ojeda,

ennemi acharné de Colomb, qui jouissait alors des faveurs et des bonnes grâces de la cour; et Colomb ne se serait pas amèrement plaint de ces injustices? et les historiens n'en feraient pas mention? Ojeda partit avec Vespuce une année après le troisième voyage de Colomb, lorsque celui-ci commençait à éprouver la défaveur de la cour, ou au moins lorsque l'esprit du roi, continuellement influencé par les discours des envieux, commençait à se refroidir à son égard et à douter de sa fidélité. En effet, Ojeda n'arriva à Saint-Domingue qu'en 1499, long-temps après l'arrivée de Colomb, qui déjà avait parcouru les côtes du nouveau continent. Qu'auraient fait pendant ces deux ans Ojeda et Vespuce, qui, d'après la relation de ce dernier, n'abordèrent même pas sur ces rivages qu'ils prétendirent d'ailleurs avoir vus les premiers. Comment Colomb lui-même n'en aurait-il pas parlé, lui qui remarque tout dans ses lettres, et qui ne sait point étouffer ses plaintes lorsqu'elles lui paraissent fondées? Comment expliquerait-on le silence des historiens contemporains à cet égard? « Et cependant Améric Vespuce, s'écrie « avec douleur l'auteur de l'éloge de Colomb, « eut la gloire imméritée de donner son nom à « cette partie du monde, et l'indifférente posté-

« rité sanctionna un arrêt que l'injustice a pro-
« noncé contre Christophe, et que la succession
« des temps a désormais rendue irréparable! »

Mais ni Tiraboschi, ni l'auteur de l'éloge ne s'occupèrent de réfuter ces écrivains qui, pour assurer la gloire du voyageur florentin, prétendent que Christophe ne s'est jamais éloigné de Saint-Domingue, de la Jamaïque, de Cuba et des autres îles de l'Archipel mexicain. Cependant, sans faire attention ici aux rapports de plusieurs historiens qui ont fait mention de ce voyage de Colomb le long des côtes de la Terre-Ferme, il nous semble que la lettre même du navigateur génois, publiée pour la première fois par Morelli, confirme ce fait jusqu'à l'évidence. Cette lettre est écrite avec une telle simplicité et un tel abandon qu'elle ne permet pas de soupçonner qu'il ait voulu nous en imposer; la confusion des époques, que l'on retrouve même dans le style, laisse entrevoir l'impression qu'avaient produite sur l'esprit de ce grand homme les malheurs et les dégoûts qui ne cessaient de l'assaillir; mais les faits, exposés avec ingénuité, n'en méritent que plus notre confiance. Colomb raconte dans cette lettre qu'étant malade il fut transporté par les vents et les tempêtes sur les côtes d'une terre appelée *Cariai*. Ne serait-ce pas encore là une

des nombreuses erreurs du traducteur, du copiste ou de l'imprimeur, que l'on ne rencontre que trop souvent dans cette lettre? et ne devrait-on pas lire Pariai ou Paria au lieu de Cariai? La province de *Ciguare*, dont il parle ensuite, riche de mines d'or, et située à neuf journées de chemin par terre vers le couchant, faisait sans doute partie de la terre ferme. Si la position respective de ces terres, relativement au pays de Beragua, était la même que la position respective de Pise et de Venise, comme il le dit lui-même, il faut nécessairement qu'elles fussent situées sur le continent. Les ports nombreux qu'il nomme ensuite devaient être placés le long des côtes. La province de Mago, qu'il décrit dans cette même lettre, et qu'il considère comme limitrophe du *Catajo*, devait également appartenir à la Terre-Ferme. En effet, il ajoute quelques lignes plus bas qu'ayant suivi la côte de la Terre-Ferme, on la mesura avec précision en employant le compas, mais qu'il était impossible de fixer sa position relativement au ciel. Il parle aussi du continent, en faisant mention des « draps tissus « d'or que l'on voyait chez les habitans de la « terre ferme vers le *Catajo*. » Observons ici que le nom même de Catajo signifie par son étymologie Terre-Ferme, et qu'Hornius, dans ses ori-

gines américaines, cherche à prouver non-seulement l'émigration des Chinois en Amérique, mais encore *le passage* du nom de Kitaï ou Cataï dans cette région. Du reste, si l'on ne se contentait pas du témoignage de Colomb dans cette circonstance, on pourrait encore citer un auteur contemporain, ce même Pierre Coppo d'Istrie, dont nous avons fait mention dans la note 1. Cet écrivain, après avoir fait l'énumération de toutes les îles que Colomb avait découvertes dans ses différens voyages, s'exprime en ces termes : « Le « susdit Christophe trouva encore la province « Paria, c'est-à-dire le Nouveau-Monde; » opinion qui nous porte à croire que le nom de Nouveau-Monde ne fut donné à l'Amérique qu'après la découverte du continent, attribuée également à Colomb par cet écrivain contemporain. Ceux qui ont avancé que le navigateur génois ne quitta jamais le golfe du Mexique se sont donc étrangement trompés, erreur qu'auraient dû signaler d'abord les écrivains qui ont cherché à rendre à Colomb la gloire de la découverte du continent d'Amérique.

Améric Vespuce, fils d'Anastase, naquit le 9 mars 1451; son père l'envoya en Espagne en 1490, pour y apprendre le commerce. Plusieurs écrivains rapportent qu'Améric, avant d'entrepren-

dre son voyage pour le Nouveau-Monde, visita l'Angleterre et l'Irlande. Ils ajoutent qu'en quittant ces contrées, il s'avança jusqu'à un point de la mer du Nord où les glaces l'obligèrent de rebrousser chemin; mais tous ces récits ne sont fondés que sur la narration de Jérôme Bartolommei, qui, dans le 16e siècle, composa un poème intitulé *l'Amérique*, où, par une fiction poétique, il conduit Vespuce à la cour du roi d'Éthiopie, et lui fait raconter ses prétendus voyages dans les mers du nord. Il est certain que le navigateur florentin vit la terre ferme de l'Amérique, mais il n'est pas avéré qu'il soit parti d'Espagne pour cet hémisphère en 1497, et qu'il ait visité cette année même le continent, c'est-à-dire un an avant que Colomb ne se rendît au pays de Paria. Il paraît plus vraisemblable que Vespuce ne reçut sa commission pour les Indes occidentales qu'en 1599; car il n'est pas probable, comme nous l'avons déjà fait observer, qu'il ait été envoyé pour tenter de nouvelles découvertes, pendant que Colomb était en Espagne, et qu'il jouissait d'une grande faveur près de la cour de Madrid. Les partisans de Vespuce nient même que Colomb se soit jamais éloigné des îles qu'il a découvertes pour s'approcher de la terre ferme, mais ils ne produisent d'autres preuves à l'appui

de leurs dénégations que le témoignage de François Giuntini, qui vivait environ un siècle plus tard, tandis qu'en faveur de Colomb on invoque les témoignages des auteurs contemporains, de Pierre-Martire d'Anghiera, qui indique le pays de Paria comme le continent de l'Amérique, et de l'auteur de la relation des voyages, imprimée dès le commencement du 16e siècle à Vienne et à Milan. Vespuce fut-il le chef de la flotte envoyée en Amérique, ou ne s'embarqua-t-il que comme simple passager? voici encore des doutes qui ne sont pas entièrement éclaircis. Tous les écrivains espagnols qui rapportent l'expédition où Vespuce figura, affirment qu'elle n'eut lieu qu'en 1499, et que l'archevêque de Badajoz, ennemi de Colomb, envoya des ordres que lui seul avait signés à Alphonse de Ojeda, par lesquels on engageait cet Espagnol à s'avancer vers le nouveau continent, et à tenter d'autres découvertes, dans l'espérance que ces découvertes obscurciraient la gloire de Colomb, qui se trouvait alors à Saint-Domingue, et qui devait ignorer les complots que l'on tramait contre lui en Espagne. Ojeda eut pour pilote Jean de la Cosa, biscayen; et, selon ces mêmes écrivains, Améric Vespuce ne s'embarqua que comme simple passager, n'ayant en sa qualité de

marchand qu'un intérêt pécuniaire dans cet armement. En effet, dans ses relations il se sert toujours du pluriel, et s'énonce ainsi : « Nous « allâmes, nous débarquâmes, etc.; » et il ne dit être parti avec une commission du roi d'Espagne que dans une seule de ses lettres, adressée à Lorent de Médicis. Ce sont là probablement les motifs qui engagèrent Pierre Martire d'Anghiera, tout en faisant son éloge comme bon géographe et bon astronome, à ne jamais le classer parmi ceux qui ont découvert le Nouveau-Monde. Ses talens en géographie et astronomie lui valurent en 1507 l'emploi de premier pilote, et il fut chargé de professer à Séville la navigation. Ce fut alors qu'il désigna par le nom d'Amérique le nouveau continent sur toutes les cartes qu'il était obligé de dessiner et de revoir; et ce nom, d'abord employé par les seuls navigateurs, comme l'observe très bien Tiraboschi, devint bientôt d'un usage général. Les Espagnols ne tardèrent pas à s'en plaindre ouvertement; mais leurs plaintes, dit l'abbé Prévot, n'empêchèrent point que ce nom ne fût adopté pour le Nouveau-Monde. Dans la relation de son second voyage, si toutefois on peut supposer qu'il en ait fait un premier, Vespuce laisse percer quelque sentiment de jalousie contre celui qui avait visité le premier le nouvel

hémisphère, les voyages que ce Florentin fit postérieurement furent entrepris par ordre de la cour de Portugal; et ce fut alors qu'il s'attribua l'honneur d'avoir découvert le Brésil, honneur que les Espagnols lui contestent, et que les Portugais attribuent à un de leurs compatriotes, Pierre Alvarez de Cabral, en 1500. Jean Lopez de Thinto place la mort de Vespuce dans l'année 1506; cet écrivain ajoute qu'il fut enterré dans l'ile Terzera.

Les Américains, plus justes que les Européens, quoique moins favorisés du sort par la découverte du nouveau continent, donnèrent le nom de Colombia à plusieurs terres, à un grand fleuve, à une vaste province, et à une ville populeuse.

N° XXV.

Sur la pêche des perles.

Il paraît que pour répondre à ces calomnies, Colomb ne se contenta pas de se justifier; il envoya à Madrid de l'or et des perles, fruit de ses dernières découvertes, et qui prouvaient les

succès de ses entreprises. Théodore de Bry a consacré la 12e planche de son recueil à la représentation de la pêche des perles; et, dans l'inscription placée au bas de la gravure, il rapporte que les Espagnols étant entrés dans le golfe de Paria, près d'une île appelée Cubagua, aperçurent les Indiens occupés à pêcher des huîtres; ayant cru d'abord qu'elles pouvaient servir à leur nourriture, ils s'en procurèrent une grande quantité; mais ayant reconnu ensuite que ces coquillages étaient remplis de perles, ils appelèrent cette terre l'île des Perles. On ajoute qu'étant descendus de leurs navires ils trouvèrent sur le rivage toutes les femmes du pays chargées de ces ornemens, et qu'elles les échangèrent facilement contre des objets d'un vil prix. Il est certain que Colomb en réunit une quantité considérable dans son troisième voyage, et l'envoya à la cour de Madrid.

N° XXVI.

Sur l'emprisonnement de Colomb.

De Bry a réuni dans une seule planche la double scène de l'emprisonnement de Christophe et de

son frère Barthélemy, et de leur embarquement pour l'Espagne. Dans l'inscription mise au bas, le juge pervers qui accueillit les accusations intentées contre Colomb est appelé *Rolando Ximenea* ou plutôt *Ximenes*, et non pas Roldano, comme plusieurs écrivains l'appellent. On y rapporte en outre que Bovadilla ou Bombadilla, à son arrivée à Saint-Domingue, fut reçu par Christophe et Barthélemy avec des marques de distinction ; et que Bovadilla, au contraire, pour toute réponse à leur bon accueil, les fit emprisonner. Il n'est pas fait mention de Diègue. — (*De Bry*, Tab. XIII).

N° XXVII.

SUR LA DURÉE DE SA DÉTENTION, ET SUR L'ERREUR DE QUELQUES ÉCRIVAINS FRANÇAIS A CE SUJET.

Les historiens Herrera et Oviedo rapportent que ce fut contre l'intention du roi que l'on emprisonna Colomb. Il paraît que Bovadilla ne se porta à cet acte arbitraire que pour complaire à l'évêque Fonseca, ennemi de Christophe. Dans une lettre datée du 14 mars 1502, que les princes

adressent à Colomb, ils témoignent leurs regrets des mauvais traitemens qu'il a soufferts.

A l'appui de ces autorités, on prouve facilement l'erreur de ceux qui prétendent que Colomb fut retenu en prison pendant quatre ans qu'il aurait passés en Espagne ; erreur grave que j'ai déjà relevée dans la note 17 ; et je ne saurais dire sur quoi se sont fondés les auteurs qui ont avancé une pareille supposition, qui renverserait entièrement la chronologie de la vie de Colomb, et ne laisserait pas même le temps nécessaire à ses expéditions, à ses voyages, à ses découvertes et à l'établissement de ses colonies. En effet, les écrivains qui ont prolongé de quatre ans la captivité de Colomb, n'ont fait mention que de trois expéditions en Amérique, confondant les événemens d'un voyage avec les événemens de l'autre. Il est singulier que ce soient des auteurs français qui aient perpétué dans leurs écrits la fable du long emprisonnement de Christophe, et qu'ils se soient arrêtés avec complaisance sur ce sujet affligeant. Dans une histoire de la découverte de l'Amérique, imprimée à Paris dans le dernier siècle, extraite en grande partie de l'ouvrage d'Herrera, on a fait une espèce de roman en plusieurs chapitres de cette longue captivité de Colomb, roman qu'on a orné de quelques gra-

vures dont l'une représente les deux frères dans un cachot, circonstance qui est tout-à-fait controuvée, puisqu'ils ne furent point emprisonnés ensemble, et que leur détention n'eut pas lieu en Espagne. L'emprisonnement de Diègue est même encore douteux, d'après ce que nous avons remarqué dans la note précédente. Quant aux sujets des gravures qui accompagnent l'histoire que nous venons de citer, il paraît que l'idée en est due aux planches de *l'Amérique,* par Théodore de Bry, dont nous avons parlé dans la note 26.

N°. XXVIII.

Sur la lettre de Colomb publiée par Morelli.

Ce fut probablement à Mandez que Colomb confia la lettre qu'il adressait aux souverains d'Espagne, lettre traduite par *Constanzo Baynera* de Brescia, imprimée à Venise en 1505, et devenue ensuite très rare, mais que Morelli a récemment donnée au public. Herrera, à la vérité, en avait donné quelques extraits qui ont été cités par l'auteur de l'éloge de Colomb; mais la lettre en entier ne passa sous les yeux

que d'un très petit nombre de personnes avant que Morelli en donnât une nouvelle édition. On trouve dans cette lettre des plaintes de Colomb dans un stile très naïf; l'amertume de son cœur s'exhale à chaque ligne; il finit par prier le ciel et la terre de pleurer sur ses malheurs, et il implore la miséricorde et la justice de tous les humains. Cette lettre est datée de la Jamaïque, qu'il appelle toujours *Janaica*.

Cette pièce que l'on peut regarder comme un des plus précieux monumens de l'histoire de Colomb, et qui répand un grand jour sur les persécutions dont il fut la victime, sur ses dernières entreprises et sur la position de ce grand homme au déclin de sa vie, cette pièce, dis-je, m'a paru offrir un trop grand intérêt pour ne pas la reproduire en entier dans cet ouvrage; outre ce dernier motif plusieurs autres sont encore venus m'engager à faire cette insertion; les fréquentes citations dont j'ai appuyé plusieurs passages de cette histoire et des notes qui la suivent, l'exigeaient impérieusement; d'ailleurs on ne trouve dans l'histoire de Ferdinand que des fragmens de mémoires de son père, qui ne semblent pas toujours mériter une entière confiance, et la belle édition que le Chev. Morelli, bibliothécaire à Venise, a donné de cette lettre,

n'est pas assez répandue pour que je ne puisse la publier encore.

Morelli prouve d'abord dans sa préface qu'on ne doit pas confondre cette lettre avec celle qu'a produite Herrera; il fait observer ensuite l'utilité qu'on peut en retirer ; « en effet, dit-il, « elle fait paraître au grand jour plusieurs cir- « constances de la vie de Colomb jusqu'alors in- « connues, et les vicissitudes qui les accom- « pagnèrent ; elle nous apprend à mieux en- « tendre ses théories cosmographiques ; elle dé- « couvre la marche qu'il suivait dans la naviga- « tion, enfin elle nous dévoile ses opinions en « matière religieuse et celles qu'il portait sur dif- « férens autres sujets ; mais c'est sur les cicons- « tances de son dernier voyage, fait dans les « années 1502 et 1503, qu'elle vient répandre « plus de clarté, lumières précieuses, et ren- « seignemens dignes de l'attention des savans « qui doivent nous engager à rechercher des do- « cumens nouveaux et certains, desquels naîtra « enfin une histoire digne de cet illustre naviga- « teur que les hommes, jusqu'aujourd'hui, se « contentaient d'admirer sur la foi de récits « incertains. »

Morelli a fait suivre cette lettre de plusieurs notes pleines d'érudition ; elles ne l'accom-

pagneront pas dans notre ouvrage, car nous en avons fait un fréquent usage tant dans la vie que dans les éclaircissemens; cependant, nous en ajouterons quelques-unes qui nous semblent indispensables pour l'intelligence du texte:

N° XXIX.

SUR LE COMBAT QUI EUT LIEU ENTRE COLOMB ET LE TRAITRE PORRAZ.

Tableau XIV de Bry a représenté un combat qu'il suppose avoir eu lieu entre Colomb et Porraz ou Pores. Il raconte que celui-ci, ayant pris la fuite avec plusieurs bateaux, fut rejeté sur les côtes de la Jamaïque par la tempête. Colomb vint alors à sa rencontre avec ses frères et ses amis dans l'intention de le combattre; dans cette escarmouche il y eut plusieurs hommes de tués, plusieurs autres de blessés, et Porraz avec son frère fut fait prisonnier. En effet, Colomb voulut le conduire, dans les fers, en Espagne, comme nous l'avons dit en son lieu.

N° XXX.

Sur les sentimens religieux de Colomb.

Dans la lettre qu'il écrivit de la Jamaïque, en 1602, qui se trouve plusieurs fois citée dans mon ouvrage, il fait éclater les sentimens les plus religieux ; on y voit sa soumission à la volonté de Dieu et sa confiance en son secours divin. C'est toujours à Dieu qu'il fait hommage de ses découvertes ; c'est toujours l'Eternel qui le conduit heureusement dans le port ; c'est sous l'auspice de la Sainte-Trinité qu'il entreprend ses voyages ; il observe le calendrier écclésiastique, mentionnant la veille de Saint-Simon et de Saint-Jude, et les fêtes de Noël et de l'Épiphanie ; il cite la Bible, Saint-Jérôme, et semble ajouter quelque foi aux prophéties de l'abbé Joachin ; il parle du paradis terrestre et de l'Ophir de Salomon, qu'il espérait trouver dans les Indes ; il finit en se plaignant de se trouver loin des sacremens de l'Eglise dont il redoute l'oubli, si son âme venait à se séparer de son corps. Tous ces actes religieux,

quoique mêlés d'un peu de superstition, bien pardonnable dans le temps où il vivait, ne purent fléchir, ni le vicaire apostolique, ni l'évêque Fonseca, ni le clergé, auquel il déplut généralement, sort qui semble attaché à la vie des grands hommes.

Après sa mort, selon les historiens espagnols, son corps fut transporté à la Chartreuse de Séville, où il fut enterré comme il l'avait recommandé dans ses derniers momens.

Oviédo, cité par Tiraboschi, rapporte un fait qui prouve une grande instruction et beaucoup de goût pour la littérature de la part de Christophe. Il dit qu'il avait formé dans les dernières années de sa vie une belle bibliothèque; chose extraordinaire si l'on fait attention à l'ignorance du temps.

N° XXXI.

Sur la modération de Colomb.

Voici un passage de la lettre de Christophe, que sa naïveté rend digne d'attention. « A peine « étais-je arrivé, que l'on m'envoya deux jeunes

« filles ornées de riches vêtemens; la plus âgée « ne paraissait avoir pas plus de onze ans, l'autre « n'en avait que sept. Elles se livraient à des actes « et des danses tellement lascives, et elles sem- « blaient montrer une telle expérience, que nos « courtisanes vieillies dans le métier n'auraient « pas paru plus exercées....... Mais j'ordonnai « qu'on leur donnât des vêtemens européens et « qu'on les reconduisît aussitôt à terre. »

Ne serait-ce point ici le lieu de réfuter l'imputation mensongère d'un écrivain mal avisé qui prétend que Colomb avait permis à ses compagnons de faire dévorer les pacifiques Indiens par des chiens affamés dressés à suivre ces malheureux à la piste, comme à la chasse des bêtes féroces. Ce fait est extrait de l'histoire de *Gerolamo Benzone*, Milanais, et de Bry n'a pas manqué de le représenter dans ses gravures. Mais qu'elle est grossière l'erreur de ceux qui n'hésitent pas d'attribuer une pareille atrocité à Christophe Colomb!

L'histoire de Benzone ni celle de de Bry ne parlent de Colomb dans cette circonstance; mais on rapporte seulement qu'un certain Valboa, commandant envoyé en Amérique quelque temps après la mort de Christophe, à qui l'on attribue la découverte de la mer Australe, et qui se trouva

avec Pizarre, ayant vu dans la province d'Esquaraga, et spécialement dans la cour d'un petit prince de ce pays, plusieurs Indiens, hommes efféminés, adonnés à un vice qui outrage la nature, plein d'indignation contre leur infamie, il les fit déchirer par ses chiens. Un écrivain français voulant décharger la mémoire de Colomb des soupçons de cette cruauté, dit que ce n'est pas Christophe qu'il faut en accuser, mais bien les aventuriers espagnols qui vinrent à sa suite, et ces troupes innombrables, aurait-il dû ajouter, qui vinrent de toutes parts inonder l'Amérique après la mort de l'illustre Génois. Toute la vie de Colomb respire une douceur et une humanité envers les peuples conquis, toujours accompagnées d'une justice qui ne se démentit jamais.

L'histoire de Benzone, bien qu'elle ne soit pas toujours véridique, surtout lorsqu'elle a rapport aux événemens qui nous occupent, mérite cependant notre attention pour les circonstances qui se rattachent à la vie politique et aux expéditions de Colomb. Elles m'ont semblé tellement importantes que j'ai jugé à propos d'en donner un extrait, quant à ce qui regarde les actions de cet homme célèbre.

N° XXXII.

Sur la pauvreté de Colomb.

Écoutons Colomb lui-même déplorer sa pauvreté dans la lettre dont nous avons déjà fait mention : « Vingt ans de service ne m'ont rapporté aucun profit; vingt ans de peines, de périls et de travaux, ne m'ont pas procuré en Espagne un toît pour reposer ma vieillesse; lorsque je veux dormir ou prendre quelque repas frugal, je n'ai que l'auberge pour tout refuge, encore n'ai-je point souvent de quoi payer mon écot. » Dans le cours de cette lettre, il recommande au roi son fils Diègue, qu'il dit avoir laissé en Espagne privé d'honneurs et de tout moyen d'existence; il espère trouver dans son prince la justice, mais il compte n'y pas rencontrer l'ingratitude, et c'est ainsi qu'il écrivait pendant son quatrième voyage.

N° XXXIII.

Sur les divers portraits de Colomb.

Un autre portrait de Colomb avait été gravé par de Bry, à côté de celui d'Améric Vespuce, dans une médaille insérée dans la gravure qui a pour titre : *Americæ retectio*, mise à la suite de la préface de la IVe partie de l'Amérique. Mais l'on ne doit pas regarder ce portrait fait d'après nature, peut-être même que l'auteur, en le gravant, n'a suivi que son caprice. C'est pourquoi de Bry, qui ne put se procurer l'autre portrait qu'après la publication de la IVe partie de son ouvrage, l'inséra dans la Ve, quoique ce ne fût pas là sa place.

Nous avons fait graver le portrait de Colomb, que l'on peut regarder comme le seul authentique, en tête de cet ouvrage, et nous avons placé au frontispice les deux médailles.

Je crois encore que le graveur a suivi les caprices de son imagination, lorsqu'il a représenté Colomb, debout sur son vaisseau, avec l'astro-

labe à la main, dans la gravure placée en tête de la préface de la IVe partie de l'ouvrage de de Bry. Cependant cette estampe ne laisse pas de mériter quelque attention : on y voit toute la proue du vaisseau parfaitement dessinée; Colomb, l'astrolabe à la main, observe le ciel, et tourne surtout ses regards vers le soleil, qui semble se lever dans le fond du tableau; près de lui on voit son armure surmontée de son casque; d'un côté du vaisseau sort un vieux triton qui tient une jambe coupée; une naïade avec des pattes d'écrevisse a la tête ornée de plumes de paon; d'un autre côté, Thétis, ou plutôt Minerve, présente un bouquet de plantes et de fleurs, ce qui fait probablement allusion aux productions de l'Amérique; d'autres naïades ou syrènes la suivent; les perroquets voltigent çà et là; une tortue sort sa tête de l'eau, et, sur une autre, traînée par quatre lions, apparaît Neptune, qui parcourt la mer impétueusement; des terres étendues se voient dans le lointain. Dans cette espèce d'allégorie, qui porte le titre *Americæ retectio*, on aperçoit le globe, sous lequel est couché le Temps, ou plutôt l'Océan; autour de lui les vents soufflent avec violence. Deux déités, dont l'une semble être Janus aux deux visages, et l'autre la déesse des fleurs, soulèvent les coins d'un immense rideau et dé-

couvrent cette partie du globe où se trouve située l'Amérique. D'un côté on voit Neptune assis dans un char traîné par quatre chevaux; de l'autre on voit Mars; et ces dieux portent les armes d'Espagne. Dans la partie inférieure de l'estampe, est figurée une longue suite de côtes avec des montagnes, des villes, des tours, des colonnes, etc. Sans doute l'artiste a voulu représenter le Mexique. En haut, sont les médailles de Colomb et de Vespuce, et à côté d'elles l'astrolabe et le compas.

Dans la planche II, page I de cet ouvrage, nous avons fait représenter la partie principale de la première des deux gravures, dont nous venons de donner la description. De Bry, dans sa préface, fait en peu de mots un éloge de Colomb, dont nous reconnaissons toute la vérité, et que nous répétons avec lui : *Fecit ille vir probus, comis, magnanimus ac moribus honestis, pacis justiciæque amantissimus.*

APPENDICE

CONTENANT LES DOCUMENS LES PLUS IMPORTANS QUI ÉCLAIRCISSENT QUELQUES CIRCONSTANCES

DE LA VIE

DE CHRISTOPHE COLOMB.

N° I.

LETTRES *de Paul Toscanelli, physicien florentin, à Christophe Colomb et au Chanoine portugais Martinez.*

A CHRISTOPHE COLOMB,

PAUL le physicien (1), Salut.

J'entrevois le grand et le noble desir que vous avez de passer dans les régions où croissent les épices (2); c'est pourquoi, en réponse à votre lettre, je vous envoie la copie d'une autre que depuis quelque temps j'ai écrite à un de mes amis qui se trouvait au service du roi de Portugal, avant la guerre de Castille. Je la lui avais envoyée en réponse d'une lettre qu'il m'avait

écrite sur cet article, en ayant été chargé par son altesse. J'y joins une carte marine semblable à celle que je lui ai envoyée ; elle répondra à toutes vos demandes. Voici la copie de la lettre en question.

A Fernand Martinez, chanoine de Lisbonne,

Paul le physicien, Salut.

J'ai appris avec plaisir la faveur dont vous jouissez auprès de votre illustre roi. Vous m'annoncez que malgré nos fréquens entretiens au sujet du chemin qui doit exister entre l'Europe et les Indes, où croissent les épices, chemin que je crois beaucoup plus court que celui que les Portugais suivent ordinairement en cotoyant la Guinée, vous m'annoncez, dis-je, que sa Majesté desirerait encore quelques éclaircissemens sur cette nouvelle route, afin que ses vaisseaux pussent la tenter (3). Quoique je ne doute pas que l'étude de la sphère ne vienne à l'appui de mon opinion sur la structure du globe, néanmoins, pour me rendre plus clair et pour que mes observations deviennent plus faciles à saisir, j'ai jugé à propos d'y joindre une carte semblable

à celles dont on fait usage sur mer, carte qui a pour limites à l'Occident les côtes comprises depuis l'Irlande jusqu'à la Guinée inclusivement, sur laquelle sont tracées toutes les îles qui se trouvent le long de la route qui de l'Occident doit mener aux Indes, et qui représente encore l'extrémité orientale du continent de l'Asie, avec les ports et les îles où l'on peut mouiller. Vous pouvez soumettre à sa Majesté cette carte que j'ai tracée de ma main, en lui communiquant mes remarques. J'observerai d'abord que l'on peut s'éloigner du pôle arctique le long de la ligne équinoxiale, jusqu'à ce que l'on parvienne à ces régions où se trouvent en abondance des épices, des pierres précieuses et des productions rares de toute espèce. Ne vous étonnez point si je désigne sous le nom de couchant les contrées où croissent les aromates, que l'on appelle vulgairement l'Orient, puisqu'en faisant voile vers le couchant on finit par trouver ces régions que l'on prétend ne pas s'étendre au-delà du Levant. Les lignes droites tracées dans la longueur de cette carte indiquent les distances entre l'Ouest et l'Est; les lignes perpendiculaires marquent les distances du Nord au Midi (4). J'ai eu soin de dessiner encore sur cette carte plusieurs endroits de l'Inde, où l'on pourrait s'abriter dans le cas

de vents contraires, de tempêtes, ou de quelqu'autre accident imprévu (5). Mais pour vous donner une idée exacte de ces contrées que vous desirez connaître, j'ajouterai qu'elles ne sont fréquentées que par des marchands qui ont un nombre considérable de navires et de matelots, et que les marchandises y affluent comme dans les autres pays commerçans, surtout à Zaiton, port très considérable où tous les ans l'on charge au moins cent navires de poivre, sans compter les autres cargaisons (6). Ce pays est très peuplé; il comprend plusieurs provinces, plusieurs royaumes, et un nombre considérable de villes qui sont toutes sous la domination d'un prince qui porte le titre de grand Can, nom qui signifie roi des rois, dont la résidence est pour la plupart du temps dans la province du Cataï (7). Les prédécesseurs de ce prince recherchèrent l'amitié des chrétiens, et envoyèrent il y a deux cents ans des ambassadeurs au pape, pour l'engager à leur donner des savans et des ecclésiastiques qui les instruisissent dans notre religion; mais des obstacles qu'ils rencontrèrent dans leur marche les obligèrent à rebrousser chemin. Le pape Eugène IV reçut aussi de la part de ces peuples un ambassadeur, qui lui rappela les liaisons qu'ils avaient avec les chrétiens; je me suis moi-même

entretenu long-temps avec lui de la beauté des édifices publics de son pays, de la grandeur des fleuves, etc. Il raconta des choses étonnantes touchant les villes et les bourgades qui bordent les rivières; il assura même qu'un de ces fleuves immenses voyait s'élever dans son cours deux cents villes magnifiques, et coulait sous de larges ponts construits en marbre et ornés de superbes colonnes. Ce pays, en un mot, est un des plus beaux que l'on ait vu : non-seulement il offre de grandes ressources par l'étendue de son commerce, mais encore par la richesse de ses productions, telles qu'or, argent, pierres précieuses, et surtout par la grande quantité d'épices rares dont on n'a point encore fait d'importation dans nos climats. Il est aussi certain que cette vaste contrée est gouvernée par des philosophes et des hommes savans dans les arts et dans les sciences, et que c'est à ces hommes de talent que le commandement des armées est confié. Depuis la ville de Lisbonne, dans la direction du couchant, il y sur cette carte 26 espaces, chacun desquels est de 250 milles, jusqu'à la surperbe ville de Quisai, et dont le circuit est de 100 milles, c'est-à-dire, 35 lieues, ornée de 12 ponts de marbre; son nom signifie la ville céleste; c'est de cette ville qu'on raconte des merveilles sur les hommes de

génie auxquels elle a donné le jour, sur ses richesses et ses édifices (8). Elle est située dans la province de Mango, près du Cataï; et est la résidence ordinaire des rois (9). Depuis l'île d'*Antilia,* que vous appelez des *Sept-villes*, et dont vous avez connaissance, jusqu'à l'île de Cipango (10), on compte 10 espaces, ou 2050 milles, c'est-à-dire, 225 lieues; cette île produit une quantité considérable de perles et de pierres précieuses; c'est avec des plaques d'or fin qu'on couvre les temples et les demeures des souverains; mais comme la route pour atteindre cette île est inconnue, on n'a que des notions confuses et incertaines; cependant on peut s'y rendre en toute sûreté. J'aurais encore beaucoup d'autres choses à vous dire; mais comme vous êtes sage et intelligent, et que d'ailleurs nous nous sommes déjà entretenus de vive voix sur ce sujet intéressant (11), je suis persuadé que rien ne vous embarrasse plus; aussi ne serai-je pas plus long. Ce sont là les solutions à vos demandes, telles que la briéveté du temps et mes occupations m'ont permis de les faire. Assurez sa Majesté que je serai plein de zèle pour tout ce dont elle daignera me charger.

Florence, 25 juin 1474.

A CHRISTOPHE COLOMB,

PAUL le physicien, Salut.

J'ai reçu, avec le plus grand plaisir, vos lettres avec ce qui les accompagne, et je regarde comme grand et noble le dessein que vous avez de naviguer vers le couchant, selon la route qu'indique la carte que je vous ai envoyée, mais qui se comprendrait plus facilement, si elle avait la forme d'une sphère. Ce qui me plaît beaucoup c'est que vous l'ayez bien entendu, et je desire non-seulement que ce voyage soit possible, mais encore que son issue soit heureuse, honorable, et vienne apporter à toute la chrétienté des avantages inestimables et qu'il obtienne auprès d'elle des suffrages unanimes. Vous ne pouvez comprendre toutes les suites heureuses de cette expédition sans l'expérience que j'ai été à même d'acquérir, soit dans la conversation d'hommes de talens et de grand savoir qui viennent de tous ces lieux à la cour (*) de Rome (12), soit en m'entretenant avec des marchands qui méritent la plus grande confiance, et qui ont long-temps fait le commerce dans ces contrées;

(*) Il y a dans l'italien: *à cette cour de Rome.*

celui qui entreprendra ce voyage parviendra dans des royaumes puissans, dans des villes et des provinces aussi belles que florissantes, où se trouvent en abondance toutes sortes de marchandises qui nous sont très nécessaires. Il sera reçu avec plaisir par les rois et les princes de ces pays, qui éprouvent le plus grand desir de créer des relations amicales entre eux et les chrétiens européens, soit qu'ils suivent eux-mêmes le christianisme, soit qu'ils recherchent les occasions d'avoir des rapports et des entretiens avec les hommes savans et recommandables de nos pays, tant dans la religion que dans toutes les sciences, desir que leur a inspiré la grande réputation de nos empires et de nos gouvernemens (13). Aussi, en observant ces divers motifs et beaucoup d'autres que je pourrais rapporter ici, je ne m'étonne pas que vous, dont je connais le cœur généreux, ainsi que toute la nation portugaise, qui toujours a fourni des hommes fameux et zélés pour les grandes entreprises, soyez enflammés du desir d'accomplir ce voyage.

N° II.

Lettre *écrite par Christophe Colomb à dom Raphaël Xansis, trésorier du roi d'Espagne, le 9 mars 1493, extraite d'une édition fort rare qui existe dans la bibliothèque publique de Milan.*

Ce volume très précieux, malgré sa petitesse, et qu'on trouverait difficilement dans une autre bibliothèque, puisqu'on ne le voit pas inscrit dans les catalogues des collections les plus riches en raretés bibliographiques, ce volume, dis-je, est composé de neuf feuillets in-8° ou in-4° très petit, puisqu'ils n'ont pas plus d'un décimètre 4 millimètres de hauteur sur un seul décimètre de largeur.

Dans le frontispice, on voit représentées les armes du royaume d'Espagne, ou celles de Castille et de Léon, gravées sur bois; l'inscription qui les accompagne est celle-ci : *Regnum Hyspaniæ;* sur le revers se trouve une gravure également sur bois, qui remplit toute l'étendue de la page, et qui représente une caravelle à la

voile, près de laquelle est un bateau que conduit un pilote; ce marin est coiffé d'un chapeau en forme de cône, et il tient une rame entre ses mains. Le bâtiment est bien dessiné; la poupe surtout paraît habilement travaillée; au-dessus on lit : *Oceana classis;* mais la forme des lettres me fait soupçonner qu'elles ne sont pas gravées sur bois, mais bien qu'elles sont imprimées avec des caractères mobiles, dans le vide qui se trouve dans la partie supérieure de la gravure; et, ce qui vient encore confirmer mon opinion, c'est que les caractères dépassent le carré de la gravure, et que par cette raison ils interrompent en cet endroit la ligne du contour.

Ce titre : *De Insulis inventis*, qui se voit sur la première page du second feuillet, est imprimé avec les mêmes caractères que la gravure précédente. Après, on trouve imprimé en caractères plus petits, et qui servirent pour tout le volume, l'autre titre: *Epistola Christopheri Colombi,* etc., tel que nous l'avons rapporté dans la réimpression de cette lettre. Dans le revers de ce feuillet, on a voulu décrire l'île de Saint-Domingue, connue d'abord sous le nom de l'Espagnole. Cette île est entourée de rochers, parmi lesquels on distingue quelques plantes grossièrement dessinées. Près de l'île on voit une caravelle mise à

flot par les rames; elle porte plusieurs animaux qu'il serait très difficile de désigner; un bateau que montent deux Espagnols, dont l'un pourrait être Colomb, parce que sa coiffure semble être plus ornée que celle de l'autre, s'approche de la terre dans une anse; d'une part, une troupe d'Indiens témoigne la douleur et l'effroi; plusieurs d'entre eux semblent vouloir prendre la fuite, tandis qu'une autre troupe semble sortir d'une gorge de la montagne, et l'Indien qui se trouve le plus près de la mer présente avec ses mains un fruit qui pourrait être une noix de coco, à la personne qui nous paraît être Colomb, qui, à son tour, présente au sauvage un vase ou une coupe, probablement rempli de quelque liqueur. On aperçoit dans le lointain des rochers et des montagnes. Dans la partie supérieure, on lit également imprimée en caractères mobiles l'inscription *Insula Hyspana.*

Le texte de la lettre continue dans le troisième feuillet; mais sur le revers est une autre gravure qui représente les îles Saint-Salvator, Saint-Domingue, Isabelle, Ferdinand, et la Conception. Sur le premier plan est dessinée assez grossièrement une caravelle à la voile, sur laquelle on voit un homme qui est probablement Colomb, l'épée au côté, et dans la posture d'une personne

qui médite. On voit Colomb représenté dans le même état, mais avec beaucoup plus de soin, sur une des gravures de Théodore de Bry. Celle dont nous parlons offre à droite une île ou portion d'île avec l'inscription *Salvatoris*. Un peu plus haut, et du même côté, est une portion d'île avec le nom *Hyspana*. Une autre île au milieu, appelée *Ysabella*. A gauche, et au-dessus on aperçoit une autre portion d'île, avec le nom *Fernanda*, et au-dessous on remarque une autre portion d'île avec ces paroles: *Conceptio Mariæ*. Devant cette dernière se trouve une espèce de ville avec une porte, une tour et des murailles crénelées. Il semble qu'on ait voulu dessiner dans toutes ces îles des marques de végétation et de construction. Les caractères avec lesquels sont imprimés les noms des différentes îles de cette gravure n'ont aucune ressemblance avec ceux du texte, et sont gravés sur bois comme la planche elle-même.

Le texte remplit tout le quatrième feuillet; mais à la première page du cinquième on voit répétée la gravure qui se trouve sur le recto du premier feuillet, avec le titre *Oceanica classis*. Sur le revers du même feuillet continue le texte, qui remplit tout le sixième ainsi que la première page du septième.

Le revers du septième feuillet représente en

une gravure la construction d'une ville; divers édifices, plusieurs murailles crénelées avec une porte; quelques ouvriers soulèvent un seau ou une caisse de matériaux par le moyen d'une poulie; on voit au pied des murailles différentes pièces de forme cubique, représentant probablement des pierres pour les constructions. La mer baigne les murs de cette ville nouvellement bâtie. Dans le lointain on remarque deux soldats armés de hallebardes; dans la partie supérieure on lit en caractères mobiles *Insula hyspana,* inscription interrompue par un grand arbre qui s'élève du milieu de la planche, et qui semble appartenir à l'espèce nommée par les naturalistes français *choux palmiste.*

Les huitième et neuvième feuillets ne contiennent que le texte, qui finit au revers du neuvième avec la date *pridie ydus marcii,* et la signature *Christophorus Colombus, Oceanæ classis prefectus,* sous laquelle se trouve l'épigramme latine de l'évêque de Corbaria, que nous rapporterons après la lettre.

Chaque page de ce volume a vingt-sept lignes; elles ne sont point numérotées; mais au bas des premier, deuxième et troisième feuillets se trouvent les chiffres I, II, III; le caractère est gothique, mais assez net; la lettre initiale est peinte; les

lignes du titre suivent des traces marquées en rouge.

Le professeur Gianorini, autrefois bibliothécaire à l'université de Pavie, a décrit, avec son exactitude ordinaire, ce précieux volume, en se contentant de dire qu'il le croyait imprimé dans le 15e siècle. Mais le chevalier Morelli, bibliothécaire, homme savant, et qui semble ne rien ignorer de ce qui concerne l'histoire littéraire et les monumens typographiques de ce siècle, dans la préface qu'il a jointe à la lettre de Colomb, écrite des Indes en 1502, nous avertit qu'il y eut deux éditions de la traduction latine de cette lettre, qu'il croit datée de l'année 1492. « toutes les deux ayant un titre différent, sans « date, mais que l'on présume imprimées également à Rome, probablement l'année après « que la traduction fut faite. » (page IV.) Cette lettre appartient donc à une de ces éditions de Rome de l'année 1493, devenues d'une grande rareté : chose du reste facile à concevoir, puisque les livres d'une très petite dimension sont exposés à être plus facilement égarés que les ouvrages plus volumineux, quoique souvent bien moins importans. Aussi Gianorini a dit à propos de la lettre dont nous nous occupons : *nullibi descriptam invenimus ;* et Jossi, qui dans ses an-

ciennes éditions n'en a indiqué qu'une seule de cette lettre, édition d'ailleurs qui diffère entièrement de celle que nous avons sous les yeux, puisqu'elle n'est composée que de quatre feuillets, et n'est point accompagnée de gravures; Fossi, dis-je, ne vit probablement que l'autre édition de Rome, dont Morelli a fait mention. Quant à la nôtre, je puis assurer que jamais je n'en ai vu de pareille dans aucune bibliothèque, ni ne l'ai trouvée indiquée dans aucun catalogue.

Il est probable que cette édition ainsi que l'autre ont été faites l'année même que la lettre a été écrite. Je regrette d'être obligé à ce propos de relever une erreur dans laquelle est tombé le savant Morelli. Dans sa préface, que nous avons citée, il prétend que cette lettre fut écrite en 1492 (pages 3 et 4). Il est évident que si Colomb partit la première fois le 3 août 1592, comme l'assurent unanimement tous les historiens, si, comme il le dit lui-même, il a employé environ huit mois dans ce premier voyage; si, après ce temps, il retourna en Espagne pour annoncer ses découvertes; si enfin la lettre est datée des Ides de mars sans indication d'année, et écrite de Lisbonne, où il ne dut arriver qu'en 1593, il est évident, dis-je, que la lettre doit se rapporter à cette an-

née, et non à l'année précédente, puisque, au commencement de mars de cette même année, Colomb devait se trouver encore en Espagne, et peut-être même devait-il être encore incertain sur son départ.

Cette lettre fut le document authentique qui répandit en Europe le bruit des découvertes de Colomb. Si l'on considère qu'elle fut le premier rapport officiel donné par cet amiral à un ministre du roi, on concevra facilement qu'on en ait envoyé copie aux différentes cours de l'Europe, et surtout à celle de Rome, qui selon son usage, demandait l'investiture des domaines de l'Inde. Plusieurs auteurs rapportent que cet événement fit à Rome une vive sensation, attendu qu'en reculant les bornes du monde connu, il étendait en même temps les limites de la chrétienté. La publication de cette pièce importante venait donc satisfaire l'intérêt que cette découverte inspirait à tout le monde, et rien n'empêche de croire que cette lettre, écrite à Lisbonne le 9 mars, n'ait été traduite à Rome le 4 de mai de la même année, date placée en tête de la traduction d'Aliandre de Cosco. Pour donner une plus grande publicité à cet événement extraordinaire, et satisfaire à la curiosité publique, excitée par des relations vagues et fabuleuses, on

l'aurait imprimée dans cette même année. La lettre que nous avons sous les yeux aura été probablement la première édition originale de là traduction latine; il est à croire que pour l'usage du vulgaire, et pour répondre aux fréquentes demandes qu'on en faisait, on aura songé à en faire une édition abrégée et sans figures.

Remarquons ici que les figures qui l'accompagnent ont probablement été dessinées par Colomb lui-même dans l'original espagnol, quoique je ne puisse rien dire touchant cette pièce importante, dont fait mention M. de Murr, mais que personne n'a peut-être jamais vue : la figure 3, qui représente le groupe d'îles, m'engage à adopter ce sentiment; car, malgré la négligence du dessin, on remarque de l'exactitude dans la position des lieux; Saint-Domingue, par exemple, est parfaitement placée relativement aux îles qui l'entourent, et surtout à l'île de Cuba, ce que personne n'aurait été en état d'exécuter à Rome, et que Colomb, ou du moins quelques géographes qui l'auraient accompagné dans son expédition , auraient été seuls capables de faire. Cette conjecture est d'ailleurs fondée sur la certitude que l'on a des talens de ce grand homme dans l'art de tracer des cartes géographiques et marines. Nous pouvons ajouter à ces remar-

ques que ces dessins ayant été exécutés à Rome à la fin du 15e siècle, ils auraient été mieux dessinés et mieux gravés si on n'avait pas eu l'intention de rendre les dessins originaux tels qu'ils avaient été envoyés d'Espagne, puisqu'à Rome, à cette époque, on exécutait avec bien plus de goût et d'art les gravures sur bois et sur cuivre, comme l'on peut s'en convaincre par quelques ouvrages ornés de figures imprimées.



EPISTOLA

CRISTOFERI COLOM *(cui etas nostra multum debet: de insulis in mari Indico nup. inventis. Ad quas perquirendas octavo antea mense : auspicijs et ere invictissimi* FERNANDI *Hispaniarum régis missus fuerat) ad magnificum dom.* RAPHAELEM SANXIS : *eiusdem serenissimi regis thesaurarium missa. quam nobilis ac litteratus vir* ALIANDER DE COSCO : *ab Hispano ydeomate in latinum convertit : tercio Kls. maij M. CCCC. XCiij. pontificatus Alexandri Sexti anno primo.*

« Quoniam suscepte provintie rem perfectam


Oceanica Classis

« me consecutum fuisse : gratum tibi fore scio :
« has constitui exarare : que te uniuscujusque
« rei in hoc nostro itinere geste inventeque
« admoneant. Tricesimotertio die postquam Ga-
« dibus discessi (14) : in mare Indicum perueni :
« ubi plurimas insulas innumeris habitatas ho-
« minibus repperi : quarum omnium pro feli-
« cissimo rege nostro : preconio celebrato et
« vexillis extensis : contradicente nemine pos-
« sessionem accepi. primeque earum : diui Sal-
« vatoris nomen imposui (cuius fretus auxilio)
« tam ad hanc quam ad ceteras alias pervenimus.
« Eam vero Indi Guanahanyn vocant. Aliarum
« etiam unam quanque novo nomine nun-
« cupavi. Quippe aliam insulam Sancte Marie
« Conceptionis, aliam Fernandinam, aliam Hysa-
« bellam, aliam Johanam, et sic de reliquis
« appellari jussi. Quamprimum in eam insulam
« quam dudum Johanam vocari dixi appulimus :
« iuxta ejus littus occidentem versus aliquan-
« tulum processi : tamquam eam magnam nullo
« reperto fine inveni : ut non insulam : sed conti-
« nentem Chatay provinciam esse crediderim (15).
« Nulla tamen videns oppida municipiave in ma-
« ritimis sita confinibus : preter aliquos vicos
« et predia rustica (16) : cum quorum incolis lo-
« qui nequibam : quare simul ac nos videbant

« surripiebant fugam. Progrediebar ultra : exis-
« timans aliquam me urbem villasve inventurum.
« Denique videns quod longe admodum pro-
« gressis : nihil novi emergebat : et hujusmodi
« via nos ad septentrionem deferebat : quod ipse
« fugere exoptabam : terris etenim regnabat bru-
« ma : ad austrumque erat in voto contendere :
« nec minus venti flagitantibus succedebam,
« constitui alios non operiri successus : et sic
« retrocedens ad portum quendam quem signa-
« veram sum reversus : unde duos homines ex
« nostris in terram misi. qui investigarent : esset
« ne rex in ea provincia urbesve alique. Hy per
« tres dies ambularunt : inveneruntque innume-
« ros populos et habitationes : parvas tamen et
« absque ullo regimine : quapropter redierunt.
« Interea ego iam intellexeram a quibusdam Indis :
« quos ibidem susceperam : quod hujusmodi pro-
« vincia : insula quidem erat. et sic perrexi orien-
« tem versus : ejus semper stringens littora usque
« ad miliaria CCCXXij. ubi ipsius insule sunt
« extrema, hinc aliam insulam ad orientem pro-
« spexi . distantem ab hac Iohana miliaribus.
« Liiij. quam protinus Hispanam dixi : in eamque
« concessi : et direxi iter quasi per septentrionem
« quemadmodum in Johana ad orientem. miliaria.
« DLXiiij. que dicta Johana et alie ibidem insule


Insula hyspana

« quam fertilissime existunt. Hec (17) multis atque
« tutissimis et latis : nec aliis quos unque viderim
« comparandis portibus : est circumdata : multi
« maximi et salubres hanc interfluunt fluvij.
« multi quoque et eminentissimi in ea sunt mon-
« tes. Omnes he insule sunt pulcerrime et varijs
« distincte figuris : pervie : et maxima arborum
« varietate sidera lambentium plene (18) : quos
« numquam folijs privari credo : quippe vidi eas
« ita virentes atque decoras : ceu mense maio in
« hispania solet esse : quarum alie florentes : alie
« fructuose : alie in alio statu : secundum unius
« cuiusque qualitatem vigebant : garriebat philo-
« mena : et alij passeres (19) varij ac inumeri :
« mense novembris quo ipse per eas deambula-
« bam. Sunt preterea in dicta insula Johana sep-
« tem vel octo palmarum genera : que proceri-
« tate et pulcritudine (quemadmodum cetere
« omnes arbores, herbe, fructusque) nostras
« facile exuperant : sunt et mirabiles pinus, agri,
« et prata vastissima, varie aues, varia mella,
« variaque metalla : ferro excepto. In ea autem
« quam Hispanam supra diximus nuncupari :
« maximi sunt montes ac pulcri : vasta rura, ne-
« mora, campi feracissimi, seri, pacisque et
« condendis edificiis aptissimi (20). Portuum in hac
« insula commoditas : et prestantium fluminum

« copia salubritate admixta hominum (21) : quod
« nisi quis viderit : credulitatem superat. Hujus
« arbores pascua et fructus multum ab illis Johane
« differunt. Hec preterea Hispana diverso aro-
« matis genere, metallisque abundat. cujus qui-
« dem et omnium aliarum quas ego uidi : et qua-
« rum cognitionem habeo : incole utriusque
« sexus nudi semper incedunt : quemadmodum
« eduntur in lucem. preter aliquas feminas. que
« folio frondeve aliqua aut bombicino velo pu-
« denda operiunt : quod ipse sibi ad id negocij
« parant. Carent hi omnes (ut supra dixi) quo-
« cunque genere ferri. carent et armis : ut pote
« sibi ignotis nec ad ea sunt apti. non propter
« corporis deformitatem (cum sint bene formati)
« sed quod sunt timidi ac pleni formidine. ges-
« tant tamen pro armis arundines sole perustas :
« in quarum radicibus hastile quoddam ligneum
« siccum et in mucrone attenuatum figunt : neque
« his audent jugiter uti : nam sepe euenit cum
« miserim duos vel tris homines ex meis ad ali-
« quas villas : ut cum earum loquerentur incolis :
« exijsse agmen glomeratum ex Indis : et ubi
« nostros appropinquare uidebant : fugam cele-
« riter arripuisse : despretis a patre liberis et e
« contra. et hoc non quod cuipiam eorum dam-
« num aliquod vel iniuria illata fuerit : immo ad

Pl. IV. pag. 217.



« quoscumque appuli et quibus cum verbum
« facere potui. quicquid habebam sum elargitus :
« pannum aliaque per multa : nulla mihi facta
« versura : sed sunt natura pauidi ac timidi. ce-
« terum ubi se cernunt tutos : omni metu re-
« pulso. sunt admodum simplices ac bone fidei.
« et in omnibus que habent liberalissimi : ro-
« ganti quod possidet inficiatur nemo : quin ipsi
« nos ad id poscendum inuitant. Maximum erga
« omnes amorem preseferunt : dant queque
« magna pro paruis. minima tantum re nihilove
« contenti : ego attamen prohibui ne tam minima
« et nullius precii hisce darent : ut sunt lancis.
« parapsidum, vitrique fragmenta, item claui,
« ligule quanquam si hoc poterant adipisci, vi-
« debatur eis pulcerrima mundi possidere ioca-
« lia. Accidit enim quendam nauitam : tantum
« auri pondus habuisse pro una ligula : quanti
« sunt tres aurei solidi : et sic alios pro alijs mi-
« noris precii : presertim pro blanquis nouis (22) :
« et quibusdam numis aureis : pro quibus ha-
« bendis dabant quocquod petebat venditor : puta
« unciam cum dimidia et duas auri : vel triginta
« et quadraginta bombici pondo : quam ipsi iam
« noverant ; item arcuum, amphore, hydrie, do-
« lijque fragmenta : bombice et auro tamque
« bestie comparabant, quod quia iniquum sane

« erat : vetui : dedique eis multa pulcra et grata
« que mecum tuleram nullo interveniente pre-
« mio : ut eos mihi facilius conciliarem : fierent-
« que xpicole : et ut sint proni in amorem erga
« regem reginam principesque nostros et uni-
« versas gentes Hispanie : ac studeant perquirere
« et coaceruare : eaque nobis tradere quibus ipsi
« affluunt et nos magnopere indigemus : nullam
« hij norunt ydolatriam : imo firmissime credunt
« omnem vim : omnem potentiam : omnia deni-
« que bona esse in celo : meque inde cum his
« navibus et nautis descendisse : atque hoc animo
« ibi fui susceptus postquam metum repulerant.
« Nec sunt segnes aut rudes. quin summi ac per-
« spicacis ingenij : et homines qui transfretant
« mare illud : non sine admiratione uniuscuius-
« que rei rationem reddunt : sed nunquam vide-
« runt gentes uestitas : neque naues hujusmodi.
« Ego statim atque ad mare illud perueni : e prima
« insula quosdam Indos violenter arripui : quod
« ediscerent a nobis (23) : et nos pariter doce-
« rent ea : quarum ipsi in hisce partibus cogni-
« tionem habebant. et ex voto successit : nam
« breui nos ipsos : et hij nos : tum gestu ac signis :
« tum verbis intellexerunt. magnoque nobis fuere
« emolumento. ueniunt modo mecum tamen qui
« semper putant me desiluisse e celo quamvis

« diu nobiscum versati fuerint hodieque versen-
« tur. et hi erant primi qui id quocumque ap-
« pellabamus nunciabant : alij deinceps alijs elata
« voce dicentes. Venite venite et videbitis gentes
« ethereas. Quamobrem tam femine quam viri :
« tam impuberes quam adulti : tam iuvenes quam
« senes : deposita formidine paulo ante concepta :
« nos certatim visebant magna iter stipante ca-
« terua alijs cibum, alijs potum afferentibus :
« maximo cum amore ac beniuolentia incredibili.
« Habet unaqueque insula multas scaphas solidi
« ligni : etsi angustas : lungitudine tamen ac
« forma nostris biremibus similes : cursu autem
« sunt velociores. Reguntur remis tantumodo.
« Harum quedam sunt magne : quedam parve :
« quedam in medio consistunt. Plures tamen
« biremi qua remigent duodeuiginti transtris
« maiores : cum quibus in omnes illas insulas :
« que innumere sunt : trajiciunt. cumque his sua
« mercatura exercent : et inter eos comertia
« fiunt. Aliquas ego harum biremium seu sca-
« pharum : vidi que vehebant septuaginta et
« octuaginta remiges. In omnibus his insulis
« nulla est diversitas inter gentis effigies. nulla
« in moribus atque loquela : quin omnes se
« intelligunt ad invicem : que res perutilis est
« ad id quod serenissimum regem nostrum exo-

« ptare precipue reor : scilicet eorum ad san-
« ctam xpi fidem conversionem. cui quidem
« quantum intelligere potui facilimi sunt et
« proni. Dixi quemadmodum sum progressus
« antea insulam Johanam per rectum tramitem
« ocasus in orientem miliaria. CCCXXij. per
« quam viam et intervallum itineris possum di-
« cere hanc Johanam esse maiorem Anglia et Sco-
« tia simul. namque ultra dicta CCCXXij passu-
« um milia : in ea parte que ad occidentem per-
« spectat : due : quas non petij : super sunt pro-
« vincie : quam alteram Indi Anan vocant : cuius
« accole caudati nascuntur (24). Tenduntur in
« longitudinem ad miliaria CLXXX ut ab his
« quos veho mecum Indis percepi : qui omnes
« has callent insulas. Hispane uero ambitus ma-
« jor est tota Hispania a Cologna usque ad fon-
« tem rabidum. Hincque facile arguitur quod
« quartum eius latus quod ipse per rectam line-
« am occidentis in orientem traieci, miliaria con-
« tinet. DXL. Hec insula est affectanda et affec-
« tata non spernenda in qua etsi aliarum omni-
« um ut dixi pro inuictissimo rege nostro solen-
« niter possessionem accepi : earumque imperi-
« um dicto regi penitus committitur : in oportu-
« niori tamen loco. atque omni lucro et comer-
« tio condecenti . cuiusdam magne ville : cui


Insula hyspa na

« Nativitatis Domini nomen dedimus : possessio-
« nem peculiariter accepi. ibique arcem quan-
« dam erigere extemplo jussi : que modo iam
« debet esse peracta : in qua homines qui neces-
« sarij sunt visi : cum omni armorum genere :
« et ultra annum victum opportuno reliqui.
« Item quandam caravellam. et pro alijs constru-
« endis tam in hac arte quam in ceteris peritos :
« ac eiusdem insule regis erga nos benivolentiam
« et familiaritatem incredibilem (25). Sunt etenim
« gentes ille amabiles admodum et benigne : eo
« quod rex predictus me fratrem suum dici
« gloriabatur. Et si animum revocarent. et his
« qui in arce manserunt nocere velint : ne que-
« unt : quia armis carent : nudi incedunt : et
« nimium timidi : ideo dictam arcem tenentes,
« dumtaxat poterunt totam eam insulam nullo
« sibi imminente discrimine (dummodo leges
« quas dedimus ac regimen non excedant) faci-
« le detinere. In omnibus his insulis ut intellexi:
« quisque uni tantum coniugi aquiescit : preter
« principes aut reges : quibus viginti habere lici-
« tum. femine magis quam viri laborare viden-
« tur : nec bene potui intelligere an habeant bo-
« na propria. vidi etenim quod unus habebat
« alijs impartiri : presertim dapes, obsonia, et
« hujusmodi. Nullum apud eos monstrum repe-

« ri : ut plerique existimabant, (26) sed homi-
« nes magne reverentie atque benignos. Nec sunt
« nigri velut ethiopes. habent crines planos ac
« demissos : non degunt ubi radiorum solaris
« emicat calor. per magna namque hic est solis
« vehementia : propterea quod ab equinoctiali li-
« nea distat. uti videtur, gradus sex, et viginti.
« Et montium cacuminibus maximum quoque
« viget frigus. sed id quidem moderant Indi :
« tum loci consuetudine : tum rerum calidissi-
« marum quibus frequenter et luxuriose vescun-
« tur (27) presidio. Itaque monstra aliqua non
« vidi : neque eorum alicubi habui cognitionem.
« excepta quadam insula Charis nuncupata : que
« secunda ex Hispana in Indiam transfretantibus
« existit. quam gens quedam a finitimis habita
« ferocior incolit. hi carne humana vescuntur(28).
« Habent predicti biremium genera plurima :
« quibus in omnes Indicas insulas traijciunt de-
« predant, surripiuntque quecumque possunt.
« Nihil ab aliis differunt nisi quod gerunt more
« femineo longos crines; utuntur arcubus, et
« spiculis arundineis : fixis (ut diximus) in gros-
« siori parte attenuatis hastilibus. ideoque ha-
« bentur feroces quam ceteri : Indi inexhausto
« metu plectuntur : sed hos ego nihili facio plus
« quam alios. Hi sunt qui coeunt cum quibus-

« dam feminis : que sole insulam Mateunin pri-
« mam ex Hispana in Indiam traijcientibus habi-
« tant. He autem femine nullum sui sexus opus
« exercent : utuntur enim arcubus, et spiculis
« sicuti de earum coniugibus dixi. Muniunt sese
« laminis eneis quarum maxima apud eas copia
« existit. Aliam mihi insulam affirmant supra-
« dicta Hispana maiorem : ejus incole carent
« pilis. Auroque inter alias potissimum ex-
« uberat. Huius insule et aliarum quas vidi ho-
« mines mecum porto : quia horum que dixi
« testimonium perhibent. Denique ut nostri
« discessus et celeris reuersionis compendium :
« ac emolumentum breuibus astringam, hoc pol-
« liceor, me nostris regibus invictissimis parvo
« eorum fultum auxilio. tantum aurum daturum
« quantum eis fuerit opus. tum vero aroma-
« tum (29). bombicis (30). masticis (qui apud
« Chium dumataxat invenitur (31)) tantumque
« ligni aloes tantum servorum hydrophilato-
« rum (32) : quantum eorum maiestas voluerit
« exigere. item reubarbarum (33) et alia aroma-
« tum genera : que hi quos in dicta arce reliqui
« iam invenisse : atque inuenturos existimo.
« quandoquidem ego nullibi magis sum moratus
« nisi quantum me coegerunt venti : preterquam
« in villa nativitatis : dum arcem condere et tuta

« omnia esse prouidi. Que et si maxima, et inau-
« dita sunt: multa tamen maiora forent si naues
« mihi ut ratio exigit subuenissent. Verum mul-
« tum ac mirabile hoc : nec nostris meritis cor-
« respondens; sed sancte christiane fidei : nos-
« trorumque regum pietati ac religioni : quia
« quod humanus consequi non poterat intellec-
« tus. id humanis concessit diuinus: solet enim
« Deus pueros suos : quique sua precepta dili-
« gunt : etiam in impossibilitate exaudire: ut no-
« bis presentia contigit : quia in ea consecuti su-
« mus : quod hactenus mortalium vires minime
« attigerant (34). nam si harum insularum quis-
« piam aliquid scripserit aut locuti sunt : omnes
« ambages et coniecturas nemo se eas vidisse
« asserit (35): verum prope videbatur fabula(36).
« Igitur rex, et regina principes ac eorum regna
« felicissima : cuncteque alie christianorum pro-
« vincie Salvatori domino nostro Jesu xpo aga-
« mus gratias : quod tanta nos victoria munere-
« que donauit : celebrentur processiones pera-
« gantur solennia sacra. festaque fronde velentur
« delubra. Exultet Christus in terris, quemad-
« modum in celis exultat. cum tot populorum
« perditas antehac animas salvatum iri preui-
« det (37). Letemur et nos : tum propter exalta-
« tionem nostre fidei. tum propter rerum tem-

« poralium incrementa : quorum non solum
« Hispania sed universa christianitas est futura
« particeps. Hec ut gesta sunt sic breuiter enar-
« rata. Uale.

« Ulisbone pridie ydius Marcij.

« Cristoforus Colom.

« *Oceane classi prefectus.* »

Epigramma R. L. de Corbaria Episcopi Montispalusii ad invictissimum regem Hispaniarum.

« Jam nulla Hispanis tellus addenda triumphis;
« Atque parum tantis viribus orbis erat.
« Hunc longe Eois regiis deprensa sub undis,
« Auctura est titulos, Betice magne, tuos.
« Unde repertori merito referenda Columbo
« Cratia : seu summo est major habenda Deo :
« Qui vincenda parat noua regna tibique, sibique,
« Teque simul fortem prestat et esse pium. » (*)

(*) J'ai cru devoir suivre l'exemple de l'auteur en ne traduisant point cette pièce de vers. (*Note du traducteur*).

SUR LA DÉCOUVERTE DES ÎLES.

Lettre *de Christophe Colomb (à qui notre siècle doit beaucoup), touchant la récente découverte des îles de la mer des Indes, à la recherche desquelles il avait été envoyé huit mois auparavant, sous les auspices et aux frais de l'invincible roi d'Espagne Ferdinand, adressée à Raphaël Sanxis, trésorier de sa majesté; lettre que le savant et illustre* Aliander de Cosco *a traduite de l'espagnol en latin : le troisième jour des calendes de mai 1493, et la première année du pontificat d'Alexandre VI.*

Comme je ne doute pas que vous n'ayez appris avec plaisir les heureux résultats que j'ai obtenus dans mon entreprise, j'ai résolu de vous en donner quelques détails, afin que vous soyez informé, dans toutes leurs circonstances, des succès de nos voyages, de nos travaux et de nos découvertes. Trente-trois jours après mon départ de Cadix (38), j'entrai dans la mer des Indes, où je trouvai plusieurs îles remplies d'innombrables habitans; après les proclamations d'usage, et après avoir déployé nos étendards, j'en pris possession, sans que personne osât s'y opposer, au nom de notre auguste roi. J'ai donné à la pre-

mière d'entre elles le nom de Saint-Sauveur, dont le secours m'avait accompagné, tant dans la découverte de cette île que dans celle des autres. Les Indiens l'appellent *Guanahanyn;* j'ai donné également un nouveau nom à chacune des autres; en effet, une reçut le nom de Sainte-Marie-de-la-Conception, une autre celui de Ferdinand, une troisième celui d'Isabelle, et une quatrième celui de Johanna, et j'ai ordonné qu'on en usât de même à l'égard des autres (*). A peine avions-nous abordé à cette île appelée *Johanna*, que je me suis un peu avancé le long de ses côtes vers l'Occident; je l'ai trouvée tellement grande que je ne lui ai reconnu aucune limite, de sorte que j'ai cru que ce n'était pas une île, mais bien la province continentale du Cataï (39). Cependant je ne vis aucune ville ni aucun bourg situé sur les frontières maritimes, si ce n'est quelque hameau ou quelque cabane sauvage (40), dont les habitans, s'enfuyant aussitôt qu'ils nous voyaient, m'ôtaient toute possibilité de parler avec eux. J'avançai toujours dans l'espérance de trouver quelques villes; enfin, après avoir inutilement prolongé notre marche, voyant que

(*) Nous conservons aussi fidèlement que possible l'orthographe des noms propres d'après l'original latin. (*Note du traducteur.*)

rien ne paraissait à nos regards, et réfléchissant qu'une route dans cette direction nous rapprochait du Nord que je voulais éviter, parce que les brouillards épais y couvrent la terre, observant d'un autre côté que les vents n'étaient pas favorables à notre course dirigée vers le Midi; dans cet état, je résolus de suspendre toutes nos recherches, et ayant rebroussé chemin, je retournai vers un port que déjà j'avais remarqué. M'y étant arrêté, j'envoyai deux de mes hommes afin qu'ils s'informassent s'il existait dans cette province quelque roi et quelque ville. Ils parcoururent le pays pendant trois jours, et ils trouvèrent des peuples innombrables et des habitations; mais elles étaient petites, et ils ne virent rien qui pût leur faire soupçonner l'existence du moindre gouvernement, aussi revinrent-ils. Pendant leur absence, je rencontrai plusieurs Indiens, et j'appris d'eux que cette région était une île; aussi je me dirigeai vers l'Orient, et, en côtoyant toujours ces rivages, j'arrivai à la distance de 322 milles, où cette île se termine. A son côté oriental j'en aperçus une autre, distante de *Johanna* de 54 milles, et que j'appelai aussitôt *Hyspana*. Je m'y rendis, et je cinglai au Nord de la même manière que j'avais cinglé à l'Orient, le long des côtes de Johanna, pendant

564 milles. Toutes ces îles sont d'une fertilité incroyable, et surtout Johanna; cette dernière est entourée de ports sûrs et vastes, tels que je n'en vis jamais qu'on puisse leur comparer. Elle est arrosée par des fleuves nombreux, grands et salubres; on y remarque beaucoup de montagnes très hautes; en général, ces îles sont très belles et présentent chacune un aspect différent; commodes aux voyageurs, elles sont remplies d'une nombreuse variété d'arbres dont les dernières branches semblent se perdre dans les nuages; jamais je ne les crois dépouillés de leurs feuilles, car je les ai toujours vus aussi beaux et aussi verts qu'on les voit au mois de mai en Espagne. Les uns portent des fleurs, les autres sont chargés de fruits, et tous, quelle que soit leur nature, jouissent de tous les avantages de leur espèce; on entend le ramage du rossignol et d'autres oiseaux aussi nombreux que variés (41); tel était le charmant spectacle que présentaient ces îles au mois de novembre, pendant lequel je les visitai. J'ai encore observé à Johanna sept à huit espèces de palmiers dont la hauteur et la beauté, ainsi que tous les autres arbres, plantes et fruits, l'emportent facilement sur les nôtres. On y trouve des pins d'une élévation surprenante, des prés, des champs de la plus grande étendue, des oiseaux,

des fruits, des métaux, le fer excepté, de toute espèce. Dans l'île que j'ai nommée *Hispana* on voit des montagnes fort belles et très hautes, des champs, des bois vastes, des prairies d'une heureuse et continuelle fertilité, aussi propres à fournir à la nourriture des troupeaux qu'à recevoir les fondemens des plus grands édifices (*). Les ports de cette île se recommandent surtout par leur commodité, et la grande quantité de fleuves superbes répand une salubrité qu'on ne saurait croire, à moins qu'on n'ait été à même de l'éprouver. Sa végétation diffère beaucoup de celle de l'île *Johana* ; outre ses productions, on y trouve en quantité des aromates de toutes espèces, de l'or et des métaux. Les habitans des deux sexes, et ceux des autres îles que j'ai visitées, ou dont j'ai eu quelques renseignemens, marchent toujours nus, ainsi que leur mère les a mis au monde, à l'exception de quelques femmes qui couvrent leur nudité avec des feuilles ou des voiles de coton qu'elles fabriquent elles-mêmes à cet effet. Ils manquent tous, comme je l'ai

(*) L'auteur trouve le passage latin, *seri pacis que, et condendis edificiis aptissimi* inintelligible et corrompu. Je crois qu'en plaçant une virgule après *seri* et en substituant le mot *pascuis* au mot *pacis* de manière à le construire avec *aptissimi*, on peut lui donner le sens que j'ai adopté dans ma traduction. (*Note du traducteur.*)

déjà dit, de fer de quelque espèce qu'il soit; ils manquent aussi d'armes dont l'usage leur est presque inconnu, et auquel ils ne sont point propres, non pas par la faiblesse de leur corps, car ils sont généralement bien faits, mais parce qu'ils sont timides et toujours agités par la crainte. Cependant des roseaux brûlés au soleil leur tiennent lieu d'armes, en adaptant à leur extrémité un bois sec et dont le bout se termine en pointe, encore n'osent-ils pas s'en servir pour leur défense, car il arrive souvent que, lorsque j'envoie plusieurs des miens vers quelques habitations, afin de s'entretenir avec les Indiens, ils aperçoivent sortir une foule pressée de Sauvages qui, à leur approche, prennent rapidement la fuite, les pères laissant leurs enfans et les enfans abandonnant leurs pères; il ne faudrait pas attribuer cette crainte à quelque injure ou à quelque tort qu'on leur aurait fait: loin de là, chaque fois que je me rencontrais avec l'un deux et que je conversais avec lui, tout ce que j'avais sur moi, je le lui donnais, tels qu'habits, vêtemens et beaucoup d'autres objets pour lesquels je ne recevais jamais rien; mais ils sont d'un caractère facile à s'effrayer; cependant, dès qu'ils peuvent se croire en sûreté ils repoussent toute crainte et deviennent d'un commerce que

rendent trèsagréable leur simplicité et leur bonne foi. Jamais ils ne cachent ce qu'ils possèdent ; loin de là, je les ai vus souvent nous engager à le leur demander. En s'abandonnant à la bienveillance qu'ils ont pour tout le monde, ils semblent s'oublier eux-mêmes, se faisant un plaisir de donner beaucoup pour peu, et dans les échanges qu'ils font avec nous, ils se contentent de la plus petite bagatelle, et ne se fâchent pas quand ils ne reçoivent rien. Mais j'ai défendu que désormais on les trompât en ne leur donnant que des objets de si peu de valeur, comme sont des fragmens de plats, d'assiettes et de verres : cependant, lorsqu'ils pouvaient obtenir quelques clous, quelques lanières, ils se regardaient comme possesseurs des plus belles choses du monde. Il arriva même qu'un de mes matelots reçut, pour une seule lanière, autant d'or qu'il en faut pour faire trois sous de ce métal précieux, ce qui réussit également à d'autres en échangeant des choses d'un moindre prix, surtout des *blancas* nouvellement frappées (42), et quelques écus d'or pour lesquels les Indiens donnaient tout ce que pouvait exiger le troqueur, demandât-il une ou deux onces d'or pour une demie d'or monnoyé, ou trente à quarante livres de coton dont ils connaissaient

déjà l'usage. Enfin, pour gagner quelques morceaux d'arc, de bouteille, de carafe, on les voyait se charger de coton et d'or comme des bêtes de somme. Certes, ce trafic était contraire aux lois de l'équité, aussi j'y ai mis fin, et leur ai-je donné beaucoup d'objets précieux que j'avais apportés avec moi, sans exiger aucun retour, afin de me les attacher plus facilement, dans l'espérance qu'ils deviendraient chrétiens, et dans la vue de leur inspirer de l'amitié envers nos princes, envers tous les Espagnols, et de les engager à rassembler et à nous donner les choses dont nous manquons totalement et qu'ils possèdent en abondance. Ces peuples ne connaissent point l'idolâtrie, mais ils croient que toute puissance, toute force, en un mot, tout ce qui est bon se trouve dans le ciel; enfin, ils s'imaginent que je suis descendu, moi, mes vaisseaux et mes matelots, des régions éthérées, et c'est à ce titre divin que j'ai été reçu au milieu d'eux, lorsqu'ils eurent renoncé à leurs craintes. Ils ne sont ni paresseux ni stupides; loin de là, ils sont doués de la plus grande intelligence, et les habitans qui, parmi eux, parcourent les mers, font de leurs voyages un récit où règne toujours l'impression de leur étonnement, mais jamais ils n'ont vu de nations qui se servissent de vête-

mens, ni qui possédassent des navires comme les nôtres. Dès que j'arrivai à la première île, je me vis contraint d'emmener de force quelques Indiens, afin de réunir les connaissances que nous avions de ces contrées avec celles qu'ils pourraient nous donner, ce qui nous réussit selon nos vœux, car bientôt, chose qui devint pour nous de la plus grande utilité, nous nous comprîmes mutuellement à l'aide des gestes, des signes et des paroles. Je suis toujours suivi d'une troupe d'insulaires qui, quoique se trouvant avec nous depuis long-temps, nous croient descendus du ciel, et qui proclament notre céleste origine partout où nous abordons, en criant à haute voix aux autres habitans : accourez, accourez, venez voir des hommes, habitans du ciel. Aussi les femmes et les hommes, les jeunes gens et les vieillards, après avoir étouffé la crainte que nous leur avions d'abord inspirée, s'empressaient à l'envi sur notre chemin, dans l'espérance de nous voir, portant, les uns des boissons, les autres des vivres de toutes espèces, et témoignant pour nous une amitié et une bienveillance incroyables. Chacune de ces îles possède une grande quantité de bateaux qui, quoique plus étroits, ressemblent volontiers par leur longueur à nos birèmes, mais ils surpassent

ces dernières par la vitesse de leur course qui n'est dirigée que par les rames. Ils en ont de petits, de grands et d'autres qui se trouvent au milieu de ces deux espèces, il en est qui ont plus de dix-huit rameurs, et c'est surtout avec ces petits bâtimens qu'ils parcourent les îles innombrables de ces mers dans lesquelles ils vendent leurs marchandises, ayant établi entre eux une espèce de commerce. Cependant j'ai vu des bateaux, qui leur appartenaient, conduits par soixante-dix ou quatre-vingts rameurs. On ne remarque parmi les habitans de ces îles aucune différence dans la physionomie, aucune dans les mœurs, aucune dans le langage, car ils se comprennent mutuellement, circonstance qui viendra, selon moi, seconder le dessein que je crois être le plus important aux yeux de S. M., qui est de les ramener à la religion chrétienne, pour laquelle je leur soupçonne la plus heureuse disposition. J'ai déjà raconté comment à l'aide d'un chemin dirigé du couchant vers l'Orient, j'étais parvenu à l'île de Johana, en parcourant l'espace de trois cent vingt-deux milles; ce trajet et sa longueur m'autorisent à assurer que cette île est plus grande que l'Angleterre et l'Écosse réunies, car au-delà de la distance susdite, on trouve dans la partie qui

s'étend au couchant, deux provinces que je n'ai point visitées, dont l'une, appelée par les Indiens Anan, est habitée par des hommes qui ont une queue (43). J'en puis conclure, d'après les rapports des Indiens qui m'accompagnent, et qui connaissent parfaitement ces contrées, que ces deux provinces ont une étendue de cent quatre-vingts milles environ. Le circuit de l'Espagnole (Saint-Domingue) comprend un espace plus vaste que celui de toute l'Espagne, entre Cologne et Fontarabie. Ce que l'on comprendra facilement lorsque l'on saura qu'un de ses quatre côtés que j'ai parcouru en ligne droite, d'Occident en Orient, contient cinq cent quarante milles. Quoique je me sois emparé de la totalité des îles au nom du roi et que leur gouvernement doive s'exécuter dorénavant en son nom, cependant j'ai cru devoir prendre possession plus particulièrement d'une ville à laquelle j'ai donné le nom de Nativité, qui est bâtie dans un lieu avantageux pour le commerce, faisant partie de cette île qui n'est point à dédaigner. J'ai donné aussitôt l'ordre d'y bâtir une citadelle qui doit être maintenant achevée, et dans laquelle j'ai mis un nombre d'hommes suffisant, des armes de toute espèce, et des vivres pour plus d'une année. En les quittant, je leur ai

laissé une caravelle, et, pour en faire de nouvelles, des hommes habiles dans la construction navale et propres à d'autres travaux, et surtout, l'amitié et la bienveillance du roi de cette île. Cette nation, en effet, est douée des mœurs les plus douces et les plus aimables, tellement que le prince dont nous venons de parler se faisait gloire de me nommer son frère. Mais en supposant qu'ils changeassent de sentimens à notre égard, qu'ils voulussent nuire à ceux qui sont renfermés dans la citadelle, ils ne le pourraient pas, car ils manquent d'armes, marchent toujours nus, et sont de la plus grande timidité, de sorte que mes soldats pourraient facilement retenir cette île sous leur pouvoir, sans rencontrer aucun obstable (pourvu cependant qu'ils n'allassent pas transgresser les lois et le mode de gouvernement que j'ai établis). D'après ce que j'ai pu voir, chaque habitant se contente d'une seule femme, à l'exception de leur prince à qui il est permis d'en avoir vingt. Les femmes semblent plus adonnées au travail que les hommes, mais malgré mes observations, je n'ai pu m'apercevoir qu'il existât parmi eux quelque idée de propriété, car tout ce qu'ils possèdent paraît être en commun, surtout les vivres et les objets de ce genre. Je n'ai point trouvé dans ce pays

d'hommes cruels, mais une nation remplie d'égards et de bonté(44). Ils ne sont point noirs comme les Éthiopiens, leurs cheveux sont plats et tombans, ils n'établissent pas leur demeure sur les lieux où frappent les rayons du soleil, qui répand une chaleur insupportable; car ce pays n'est éloigné de l'équateur que de vingt-six degrés, comme je crois m'en être aperçu. Sur le sommet des montagnes règne un froid très piquant dont ils savent supporter la vivacité, soit par l'habitude, soit en mangeant en abondance et avec sensualité des nourritures très échauffantes (45). Je n'ai point observé de monstres parmi ces insulaires, et selon les rapports des habitans il n'en existe pas, si ce n'est dans l'île appelée Cariaï qui s'offre la seconde aux regards de ceux qui arrivent de Saint-Domingue(46). Là on y trouve des hommes barbares qui se nourrissent de chaire humaine. Ils ont plusieurs espèces de bateaux avec lesquels ils abordent dans les îles voisines, où ils dévastent et pillent tout ce qu'ils peuvent rencontrer. Ils ne diffèrent des autres insulaires que par leurs cheveux qu'ils laissent croître à la manière des femmes, ils se servent d'arcs et de javelots faits avec des roseaux auxquels, comme nous l'avons déjà dit, ils adaptent, à la partie la plus grosse,

un dard aigu ; aussi sont-ils regardés comme les plus cruels des Indiens, et inspirent-ils la plus grande terreur aux peuplades voisines. Quant à moi, je ne les crois pas plus redoutables que les autres. Ce sont eux qui vont visiter les femmes qui habitent seules l'île de Mateunin, la première que l'on rencontre en partant de Saint-Domingue pour se diriger vers les Indes. Ces femmes ne se livrent à aucun soin de leur sexe, elles se servent d'arcs et de javelines, les mêmes que ceux que nous venons de décrire, et d'armes de cuivre, métal dont elles possèdent une grande quantité. On m'a assuré qu'il existe une autre île plus grande encore que Saint-Domingue dont les habitans n'ont pas de poils. Cette île renferme beaucoup plus d'or que les autres. J'emmène avec moi des hommes de toutes ces différentes contrées, afin qu'ils soient, en quelque sorte, un témoignage évident de ce que je viens d'avancer. Enfin, pour exposer en peu de mots les résultats et les avantages de notre expédition, je m'engage à fournir à S. M., aidé de ses secours les plus faibles, autant d'or qu'elle pourra en avoir besoin, autant d'aromates (47), de cotons (48), de gommes (49) (qu'on ne récolte qu'en Chine), autant d'aloës et d'esclaves propres au service de la marine (50), qu'elle pourra l'exiger,

de la rubarbe (51) et d'autres productions précieuses que les soldats laissés dans l'île ont trouvées ou pourront trouver par la suite. Car après avoir vu achever la citadelle dans la ville de la Nativité, et après avoir disposé toutes choses, je ne suis resté dans cette île que retenu par les vents contraires. Quoique ce récit doive vous paraître inouï et incroyable, cependant il serait encore plus merveilleux si nous eussions eu le nombre de vaisseaux que les circonstances exigeaient. Je l'avoue, cet événement est étonnant et ses résultats ne sont pas en proportion avec mon faible mérite, mais ils étaient dus à mon zèle pour la religion chrétienne, et à mon dévoûment et à ma fidélité pour mon roi, car Dieu accorde souvent à des hommes ce que l'esprit humain seul ne pourrait obtenir, et il exauce ses serviteurs qui chérissent ses préceptes dans des vœux dont le but semble être impossible à atteindre; c'est là la grâce qu'il vient de nous accorder: nous avons exécuté ce qui jusqu'aujourd'hui avait de beaucoup dépassé les efforts des mortels (52). Si quelques voyageurs ont parlé ou écrit sur ces îles, ils n'ont émis que des doutes ou des conjectures, personne n'a affirmé les avoir vues (53), et leurs discours étaient généralement regardés comme des fables (54). Aussi,

que notre monarque, son auguste épouse, leurs heureux sujets, enfin la chrétienté toute entière offrent des actions de grâces à J.-C. qui a bien voulu nous accorder une telle victoire et un tel bienfait, que de saintes processions parcourent les champs, que des fêtes solennelles étalent leurs pieuses cérémonies, que les temples se parent de fleurs et de guirlandes, que J.-C. tressaille de joie sur la terre, qu'il y goûte la même allégresse qu'il éprouve dans les cieux, puisque tant d'âmes, dévouées auparavant à la perdition, vont être réunies à ses nombrenx protégés (55). Et nous aussi, réjouissons-nous, soit à la vue du triomphe de notre foi, soit à l'aspect de nos succès dans les choses temporelles, dont, non-seulement l'Espagne, mais tous les états chrétiens sont appelés à profiter. Tels sont les événemens qu'un récit abrégé vient de vous exposer. Adieu.

Lisbonne, le 1er des ides de mars.

CHRISTOPHE COLOMB,

Amiral de la flotte de l'Océan.

N° III.

Copia della lettera che scrisse D. Cristoforo Colombo, *vice re di Spagna, e almirante delle isole Indie alli cristianissimi e potenti re e regina di Spagna nostri signori, nella quale gli manifesta quantò gli sia accaduto nel suo viaggio, e le terre, province, città, fiumi e altre cose degne di ammirazione, e ancora le terre dove si trovano le miniere d'oro in grande quantità, e altre cose di grande valore e ricchezza.*

SERENISSIMI E MOLTO POTENTI PRINCIPI RE E REGINA NOSTRI SIGNORI,

Da Calese (*) passai nelle isole dette Canarie in quattro giorni, e da li passai alle isole chiamate Indie in giorni sedici; dove scrissi a vostre

(*) C'est-à-dire *Cadix.* Ferdinand, fils de Christophe, dans ses histoires écrit *Caliz;* Améric Vespuce *Calis;* dans les temps du Bas-Empire on disait *Cades.*

maestà che mia intenzione era di darmi pressa nel mio cammino, per rispetto che io aveva li navigli novi ben forniti di vittualie e di gente, e che mia volontà era tendere nella isola chiamata Ianaica (*). Nella isola chiamata Domenica scrissi questo fin donde sempre avei il tempo a domandare a bocca. Questa medesima notte che quivi intrai fu con grande fortuna e tormento, che sempre da poi mi perseguitò. Quando arrivai sopra la isola Spagnola così nominata, mandai un mazzo di lettere a vostre maestà, nelle quali gli domandava di grazia un naviglio con miei danari: perchè un altro, che io ne aveva, era già fatto innavicabile, e già non soffria le vele: le quali lettere vostre maestà saperanno se le hanno ricevute. La risposta che vostre maestà me mandarono fu questa, che io non volessi andare, nè stare in terra: per la qual cosa cascò lo animo alle gente che con mi erano, per paura che io li voleva menar di lungi, dicendo che se alcun caso o pericolo gli accadesse, che non sariano remediati: anzi saria di loro fatto poca estima, e a cui parve disseno che le terre che io guadagnassi, vostre maestà le farian provedere di altra persona, che di me. La fortuna era grande, e in

(*) *Ianaica* pour *Jamaica*.

quella notte mi smembrò li navigli, e ognuno meno in sua parte senza alcuna speranza altra che di morte: ognuno teneva per certo che li altri fusseno persi. Chi nascette, senza quietare (*) Iob, che non fusse morto disperato; che in tal tempo, per mia salvazione e di un mio piccolo figliolo e fratello e amici, mi fusse difesa terra e li porti, quali per divina volontà guadagnati aveva a Spagna, sudando sangue?

Torno alli navigli, che la fortuna grande levati mi aveva; quali quando a Dio piacque me li restituitte. Il naviglio innavicabile avevalo posto in mare, per scampare fin alla isola Galliega chiamata; il qual perse la barca è ancora gran parte delle vittualie. Quello nel quale io andava era travagliato a gran maraviglia : Iddio, per sua pietà, che non avei alcun danno lo fece salvo. In quello sospettoso era mio fratello, il quale, dopo di Dio, fu suo rimedio. Con questa fortuna così in gattone mi andai appresso Ianaica, e quivi si mutò di alto mare in calma e gran corrente, e mi menò fino al Giardin della Regina, senza mai vedere terra: e di qui quando puotti navicai alla terra ferma, dove mi si incontrò corrente terribile e vento all' opposito, con quali combattetti

(*) De *Quitar*, mot espagnol qui signifie *laisser de côté*, *omettre*.

con loro giorni 60: in fine non puotti guadagnarli altro, che leghe 70; che sono miglia 350; perchè una lega per acqua è miglia cinque, per terra è quattro; dunque ogni fiata, lettore, che trovarai leghe, cavarai per discrezione quanti miglia saranno.

In tutto questo tempo non puotti intrare in porto, nè mai mi lassò fortuna del mare, nè acqua dal cielo, e troni, e folgori continuamente, che pareva essere il fine del mondo. Andai al fine, e ringraziai Iddio, il quale di qui mi dette prospero vento, e corrente: questo fu a' 12 di settembre. Erano passati ottantaotto di, che non mi avea la terribile fortuna mai abbandonato, talmente che nè sole, nè stelle, nè altro pianeta in tutto quello tempo conobbero gli occhi miei: li navigli mi aveva aperti, le vele rotte, e perse ancore e sarte, e barche, e ogni fornimento; la gente molto inferma, e tutta contrita, e molti con voti di santa religione, e non nissuno senza altro voto, o peregrinaggio: molte fiate l'uno e l'altro si erano confessati, dubitando e di ora in ora aspettando la morte. Molte altre fortune si hanno viste, ma non durare tanto, nè con tanto tormento; molti di nostri, quali avevamo per più forti marinari, si perdevano di animo. E quello che più mi dava passione, era il dolore del fi-

glio(*), che io aveva con meco: e tanto più, quanto era per essere di età di anni 13; e vederlo durare tanta fatica, e passare tanta passione, e durare ancora più che nissuno di noi altri: Dio, non altri, gli dette tal fortezza di animo; lui alli altri faceva core e animo nelle opere sue: era tale, come se avesse navicato ottanta anni, mirabile cosa da credere; onde io mi rallegrava alquanto. Io era stato infermo, e molte fiate al segno di morte era aggionto: da una camera piccola, che feci fare in cima coperta della nave, comandava il viaggio. E, come ho ditto, mio fratello era nel più tristo naviglio e più pericoloso: grande dolore era il mio, e molto maggiore, per averlo menato contra sua volontà; perchè per mia disventura poco mi ha giovato vinti anni di servizio, quali io ho servito con tanta fatica e pericolo, che oggidì non abbia in Castillia una tezza, e se voglio disnare o cenare o dormire, non ho, salvo la ostaria, ultimo refugio; e il più delle volte mi manca per pagare il scotto. Altra cosa ancora mi dava grande dolore, che era don Diego mio figlio, che io lassai in Spagna

(*) Morelli croit qu'il veut parler ici de Ferdinand, auteur des histoires, qui dit lui-même avoir accompagné son père dans ce voyage.

tanto orfano e privo di onore e facoltà; benchè teneva per certo che vostre maestà, come giusti e non ingrati principi, gli restituisse con accrescimento.

Arrivai ad una terra Cariai nominata, dove qua mi restai a remediare le navi, e ogni preparamento necessario, e dare riposo alla affannata gènte, qual per la lunga fatica era già venuta manco: e io insieme con loro si riposammo quivi. In questa terra intesi nove delle minere di oro della provincia di Cambia così ditta, la qual io andava cercando: Quivi tolsi due uomini della loro nazione, quali mi menarono ad un altra terra, chiamata Carambarù; dove le genti vanno nude, e portano al collo un specchio di oro, il quale per nissun modo vogliono vendere, nè barattare. E in questo luogo mi nominarono in loro lingua molti altri luoghi alla costa del mare, dove mi diceano essere grande oro e miniere: lo ultimo luogo era Beragna ditto, lungi da lì 25 leghe. Per la qual cosa mi partitti di quì con animo di cercarli tutti; e quasi che era aggionto al mezzo, intesi come a due giornate di cammino vi era miniere di oro, e deliberai mandarle a vedere. Il vespero di Santi Simon e Giuda, che avevamo da partire, in questa notte si levò tanto mare e vento, che fu

necessario di correre dove lui volse: e quelli due uomini sempre venneno con me per mostrarmi le minere.

In tutti questi luoghi, dove io era stato trovai essere verità tutto quello aveva inteso: e questo mi certificò che fusse la verità della provincia di Ciguare ditta, quale secondo loro è distrutta, ed è nove giornate di cammino per terra verso ponente. Li affermano che sia infinito oro, e mi dicono che portano corone di oro in testa, anelli alli bracci e alli piedi ben grossi di oro; e che di oro le careghe, casse, tavole forniscono e fodrano, come noi altri facciamo di ferro. Ancora mi disseno che le femmine di lì portavano collari appiccati dalla testa, fino alle spalle pendenti di oro. In questo luogo, che io dico, tutta la gente di questi luoghi concordano essere così la verità, e dicono esservi tanta ricchezza, che io ne saria contento della decima parte. Quivi portavamo con noi pevero: tutta questa gente lo conobbero. In Ciguare fanno mercanzie e fiere, come noi: tutti costoro così me lo hanno affermato, e mi insegnavano il modo e la forma che teneno nel loro vendere e barattare. Ancora dicono che navicano come noi, e che le navi loro portano bombarde, archi, frezze, spade, corazze; e vanno vestiti come noi, e

hanno cavalli, e usano guereggiare, portano ricche vestiture, e hanno bone case. Dicono ancora che il mare bolle nella ditta provincia di Ciguare, e che di lì a giorni dieci vi è il fiume Ganges appellato. Pare che queste terre stiano con Beragna come sta Tortosa con Fonterabia, o Pisa con Venezia. Quando io mi partii da Carambarù, e aggionsi a questi luoghi che ho ditto, trovai la gente a quello medesimo uso, salvo che gli specchi di oro, che avevano, gli davano per tre sonagli di sparviero per uno, ancora che pesassino dieci o quindici ducati l'uno. In tutti suoi usi sono come quelli della Spagnola isola. Lo oro ricoglieno con altra arte, benchè e luna e l'altra non abbia a fare con la arte nostra. Questo che io ditto è quello che ho udito da queste gente dire. Quello che io ho visto e so, adesso vi contarò.

Lo anno de nonanta quattro navicai in 24 gradi verso ponente in termino di nove ore; che non gli fu fallo, perchè in quella ora fu eclissi, il sole era in libra e la luna in ariete. Tutto questo che io per parole intesi da queste gente gia lo aveva io saputo longamente per scritto. Tolomeo credette lui avere ben satisfatto a Marino, e adesso si trova sua scrittura ben propinqua al vero. Tolomeo mette Catigara a 12

linee lungi dal suo occidente, qual affermo essere sopra Capo Santo Vincenzo in Portogallo due gradi e un terzo. Marino in 15 linee constituitte la terra. Questo medesimo Marino in Etiopia scrive sopra la linea equinoziale più di 24 gradi; e adesso che li Portogallesi lì navicano, lo trovano essere vero. Tolomeo disse che la terra più australe è il primo termino, e che non abbassa più di 15 gradi e un terzo. Il mondo è poco: quello che è sutto, cioè la terra, è sei parti: la settima solamente è coperta di acqua: la esperienza gia è stata vista, e a vostre maestà la scrissi per altre mie, con adornamento della Sacra Scrittura, ancora con il sito del Paradiso terrestre, quale Chiesa Santa prova. Dico che il mondo non è tanto grande, come il volgo dice, e che un grado della linea equinoziale è miglia 56 e due terzi: presto si toccherà con mano. Di questo non è mio proposito in tal materia parlarne, salvo di darvi conto del mio duro e affatticoso viaggio, ancora che sia il più nobile e utilissimo.

Dico che il vespero di Santi Simon e Giuda scorsi dove il vento mi levava, senza poterli fare resistenza in un porto, nel quale schivai dieci giorni di gran fortuna di mare e dal cielo. Quivi deliberai di non ritornare a dietro alle

minere, e lassaile stare come cosa guadagnata: partii per seguire mio viaggio piovendo. Come Dio volse, arrivai ad un porto dimandato Bastimentos, dove intrai non di buona volontà. La fortuna e gran corrente mi serrò in ditto porto per spazio di giorni quattordici: da poi, ancora che non con bon tempo, di quivi mi partitti. Quando mi trovai aver fatto circa 15 leghe, sforzatamente mi ritornò in dietro il vento e corrente furioso. Ritornando io al porto di dove era salito, trovai in cammino un altro porto nominato Retrete, dove mi ritrassi con assai pericolo e disturbo, e ben faticato io la gente e li navigli. In questo porto mi stetti molti dì, che così volse il crudel tempo; e quando mi credetti avere finito, allora mi trovai cominciare. Ivi mutai proposito di voler ritornare alle minere, e far alcuna cosa, fin che venisse tempo per ritornare al mio viaggio, dove che appresso il porto à quattro leghe ritornò grandissima fortuna, e mi faticò tanto e tanto, che io medesimo non sapeva di me. Quivi si mi rinfrescò del male la piaga: nove giorni andai perso senza alcuna speranza di vita: occhi mai vedettero mare tanto alto, nè così brutto, come allora era, buttava spuma assai: il vento non era per andare innanzi, ne ancora mi dava luogo per andare verso

alcuna parte salvo che mi deteneva in questo mare fatto come sangue: bolleva come caldera per gran fuoco. Il cielo giammai fu visto così spaventoso: un di e una notte ardette come forno, e buttava nè piu nè manco la fiamma con li folgori, che ogni fiata stava guatando sè mi avesse arso li mastelli con le vele: venivano questi folgori con tanta furia e spaventevoli, che tutti si esistimavano dovessino affondare li navigli: in tutto questo mai cessò acqua dal cielo, non per dire che piovesse, se non che rassomigliava un altro diluvio: la gente gia era tanto faticata e penosa, che ognuno per se desioso era di morte, per uscire di tanto martiro: li navigli due fiate già avevano perso le barche, le ancore, le corde, senza vele, erano ancora aperti.

Quando piacque a Dio, ritornai ad un porto dimandato porto Grosso, dove meglio che puotti mi preparai di ogni cosa mi era necessario, e tornai un altra fiata verso di Beragna per il mio cammino: ancora che io era in ordine per navicare, tuttavolta mi erano il vento e corrente contrarii. Aggionsi quasi dove prima era aggionto, e un' altra fiata mi venne vento e corrente all' incontro, e tornai un' altra fiata al porto; che non avei ardimento aspettare la oposizion di Saturno con Marte, tanto disbarattato in costa

brava, perchè lo più delle volte mena tempesta, o forte tempo. Questo fu il dì di Natività a ora di messa. Tornai un' altra volta dove che era uscito con molta fatica : e passato l'anno novo tornai a tentare e perfidiare per andare a mio cammino; che ancora mi fusse fatto bon tempo, già aveva li navigli innavicabili e la gente inferma e morta. Il dì dell' Epifania senza alcuna forza aggionsi a Beragna : qui Iddio mi preparò un fiume sicuro porto : benchè nella intrata non avesse più che dieci palmi di fondo, con fatica intrai nel ditto fiume. Il dì seguente un altra volta ritornò la fortuna, qual se mi avesse trovato fuora, non avria possuto intrarvi. Piovette senza mai cessare fino a 14 di febbraro, che mai avei loco di intrare in la terra, nè pigliare remedio in alcuna cosa. Essendo già sicuro a 24 di gennaro venne il fiume all'improvviso molto grande et forte, ruppemi le gomene e prese, e poco mancò che non levasse li navigli; e certo io li vedetti in più pericolo, che mai. Iddio mi remediò, come sempre fece. Non so sel sia stato alcuno con più martiro, nè più pena della mia. A sei di febbraro, sempre piovendo, mandai settanta uomini addentro della terra cinque leghe, e trovarono molte minere di oro. Li Indii, cioè quelli due uomini che andavano con loro, gli

menarono ad un monte molto alto, e di quivi gli mostrarono in tutte le parti quanto gli occhi potevano vedere, dicendo che in ogni parte vi era oro assai, e che fino al ponente aggiongevano le minere vinti giornate; e nominavano le terre ville e luoghi, dove più e manco si trovava oro. Da poi intesi io che il Quibian (che così dimandano il signore della terra) il qual mi aveva dati questi due Indii, gli aveva comandato che mi mostrassero le minere che erano più lontane, e di un altro signore suo contrario; e che di dentro del suo popolo ricoglievano ogni dì quando lui voleva oro; e che un uomo solo in giorni dieci ricoglieva una mazzata di oro. Gli Indii suoi famigli testimonii di questo menai con mi dentro di questo popolo, dove le barche aggiongono. Tornò mio fratello con questa gente, e tutti con oro, che avevano ricolto in spazio di ore quattro; che non tardarono più. La quantità è grande, avuto rispetto che nissuno di costoro mai aveva viste minere, et il più di loro per avventura mai vedette oro, perchè la più parte di loro era gente di mare, e quasi tutti grimetti. Io aveva grande apparecchio e ordine per edificare, e molte vittualie : feci mio assento, e con mia gente, e edificai certe case di legnami, e presentai di molte cose il Quibian, cioè il si-

gnore. Io ben vedeva e giudicava che non era nostra concordia per durar molto : loro erano molto rustici, nostra gente molto importuna, e ancora mi me appossessionava in suo termino. Da poi che vedette le case fatte e il traffico così abbondante e generale, deliberò di abbruciarle tutte e ammazzarne noi altri quanti fussemo. Molto in contrario li venne suo proposito; perchè come piacque a Dio, restò preso lui, moglie, figlioli e famiglia; benchè la disgrazia volse che restasse poco tempo preso. Il quibian si fugitte ad un certo uomo degno, al qual lui se gli aveva offerto con guardia di uomini. Gli figlioli si rifuggirono ad un maestro di naviglio, il quale li menò a luogo sicuro.

Nel mese di gennaro si era serrata la bocca di questo fiume. Nel mese di aprile li navigli erano tutti mangiati da pruina e bruma, e non poteva sostenerli sopra l' acqua. In questo tempo il detto fiume fece un canale, per il quale cavai tre di loro con grande pena svoti : le barche tornarono dentro per sale e acqua e altre cose : il mare venne molto grande e brutto, e non le lassò cavarle fuora. Li Indii erano molti, e gionti insieme combatterono le ditte barche : in fine furono tutti morti. Mio fratello e l' altra gente tutta era in una nave che era restata nel fiume;

e io solo di fuora in tanto brava costa, con forte febbre, et tanta fatica, che la speranza di scampare era già morta. Pur come meglio puotti, montai suso lo più alto della nave, chiamando con voce timorosa, e piangendo molto a pressa, li maestri della guerra di vostre maestà; e ancora chiamando tutti quattro li venti per soccorso: ma mai mi risposeno. Stracco mi addormentai. Gemendo, una voce molto pietosa sentii, che diceva queste parole: O stolto e tardo a credere e a servire il tuo Iddio e Iddio di tutti! Che fece egli più per Moisè e per David suo servo? Da poi che nascesti, lui avè di te sempre gran cura: quando ti vedette in età della qual fu contento, maravigliosamente fece sonare tuo nome nella terra. Le Indie, che sono parte del mondo così ricca, te le ha date per tue: tu le hai ripartite dove ti è piaciuto, e ti dette potenzia per farlo. Delli ligamenti del mare oceano, che erano serrati con catene così forte, ti donò le chiave; e fusti ubbedito in tante terre, e dalli cristiani ricuperasti così buona fama e onorevole. Qual cosa fece più al popolo di Israele, quando lo cavò di Egitto? nè ancora per David, che di pastore lo fece re di Giudea? Torna a lui e cognosci lo error tuo; che sua misericordia è infinita. Tua vecchiezza non impedirà a tutte

cose grande : molte eredità grandissime sono a suo potere. Abraam passava anni cento, quando ingenerò Isaac, nè anche Sara era giovene. Tu chiami per soccorso incerto. Respondemi, chi ti ha afflitto tanto e tante volte, Dio, o il mondo? Li privilegii e promissioni che Dio dà, non gli rompe mai ad alcuno, nè mai dice dopo di aver ricevuto il servizio, che sua intenzione non era questa, e che si intenda di altra forma, nè da martiro per dare colore alla forza. Lui va in capo del testo : tutto ciò che promette attende con accrescimento : questa è sua uzanza. Io ti ho detto quanto il Creatore abbia fatto per te, e fa con tutti. Adesso mi mostrò il guidardone e pagamento de' tuoi affanni e pericoli, che hai passati ad altri servendo. E io così mezzo morto sentiva ogni cosa; ma mai non puotti riavere resposta, per respondere a parole così certe, salvo piangere per li miei errori. Costui fornitte di parlare, chi voglia che si fusse, dicendo : Confidati e non temere, che tribulazioni stanno scritte in pietra di marmore, non senza cagione.

Levaimi quando puotti, e al fine di nove giorni fece bonaccia, ma non per cavare li navigli del fiume. Feci ricolta della gente che era in terra, e di tutto il resto che mi fu possibile, perchè non erano bastanti per restare; nè per navicare li na-

vigli. Io mi sarei restato a sostenere il popolo con tutta mia gente, se vostre maestà avessino questo saputo. La paura che mai quivi veniriano navigli alcuni mi determinò a dovermi di quì partire : e ancora il conto è questo, che quando si abbia a provedere di soccorso, si provede di tutto quanto fa bisogno. Partimmi in nome della Santa Trinità la notte di Pasqua con li navigli marcii e muffolenti, tutti fatti pieni di buchi. Lassai uno il più tristo lì in Beleem, con assai cose : in Bel Porto feci il simile. Non mi rimaseno salvo che due in stato delli altri, e senza barche, nè provizione alcuna, per avere da passare sette mille miglia di mare e acqua; o morire in cammino io con il povero figlio, e fratello, e tanta gente. Respondano adesso questi tali, che soleno opponere e riprendere dicendo : Perchè non facevi tu così? perchè non colà? perchè non ti governavi costì? Io li averia voluti avere là in questa giornata. Io ben credo che un'altra di altro sapere li aspetti : ovvero nostra fede è nulla.

A' tredici di maggio aggionsi nella provincia di Mago, la qual parte con quella del Cataio; e di quivì mi partii per la Spagnola. Navicai due dì con tempo bono, il qual di subito mi si voltò contrario. Il cammino che io faceva era per disimbrattarmi di tanto numero di isole, e non

imbarazzarmi nelli loro bassi. Il mar bravo mi fece forza, dove mi fu forza ritornare addietro senza vele. Sorgetti in una isola, dove tre ancore in una fiata persi, e alla mezza notte, che pareva che il mondo facesse fine, si ruppeno le gomene all' altro naviglio : e fu maraviglia come non si facessino in pezzi tutti due, perchè l' uno venne addosso all' altro con grande impeto : Dio ne aiutò. Una ancora sola fu quella che mi sostenne, da poi del Divino ausilio. In capo di giorni 6, che era già fatto bonaccia nel mare tornammo al nostro viaggio così con li navigli, tali quali erano, da vermi mangiati, e tutti forracchiati però più, che uno panaro di àve che fanno il mele; e la gente fatta di così poco animo, che quasi erano persi. Passai non molto innanzi di quello avea fatto prima, dove la fortuna mi ritornò a dietro: ritornai nella medesima isola in porto più sicuro, in capo di otto giorni tornai alla via medesima. In fine di giugno aggionsi a Ianaica, sempre con venti traversevoli, e li navigli in peggior stato : con tre bombe tine e caldere, con tutta la gente, non poteva revincere l'acqua che nella nave intrava, nè vi era altra cura o remedio di questo. Messimi nel cammino per venire tutta fiata, approsimando alla Spagnola, che sòno 28 leghe; e non vorria avere cominciato. L'altro naviglio

scorse a trovar porto, quasi annegato. Io volsi contrastare la volta del mare: il naviglio sì mi annegò, che miracolosamente Iddio mi mandò a terra. Chi crederà quello che io scrivo? Dico che delle cento parte non ho una scritta in questa presente lettera; della qual cosa quelli che furono in mia compagnia lo testificaranno. Se a vostre maestà piace di farmi grazia di soccorso un naviglio che passi di LXIIII tonelle, che sono botte con 200 quintali di biscotto, e alcuna altra provisione; basterà per portarmi me e questa povera gente a Spagna. Dalla Spagnola in Ianaica già dissi che non vi sono che 28 leghe. Io non saria però andato alla Spagnola, benchè li navigli fusseno stati boni, perchè già dissi come mi fu comandato da vostre maestà che non andassi in terra: se questo comandamento abbia giovato, Dio il sa. Questa lettera mando per via e mano dei Indii: grande maraviglia sarà, se la aggionge.

Del mio viaggio dico che con me e in mia compagnia veniva cento e cinquanta uomini, fra quali vi erano persone assai sufficienti per piloti e grandi marinari: non però alcuno può dare ragione certa per dove fummo, nè per donde ritornammo. La ragione è presta. Io mi partii disopra il porto del Brasil nominato nella Spagnola: non mi lassò la fortuna andare al

cammino che io voleva, anzi mi fu forza correre dove il vento volse. In questo di cascai io molto infermo. Nessuno aveva navicato verso quella parte. Cessò il vento e il mare di lì a certi giorni, e mutossi la fortuna in calma è grande corrente. Fui a battere in una isola, quale si dice de las Pozzas, e di lì a terra ferma. Nissuno può dare conto vero di questo, perchè non vi è ragione che basti, perchè sempre andammo con correnti, senza mai veder terra, tanto numero di giorni. Seguitai la costa della terra ferma: questa si assentò e misurò con compasso e arte: nissuno vi è che dica di basso qual parte del cielo sia. Quando io mi partii da quivi per venire alla Spagnola, li piloti pensavano venire a mettere capo nella isola di S. Giovanni; e ci trovammo in terra di Mago, che vi sono 400 leghe di più di quello loro giudicavano verso il ponente. Respondano, se sanno dove sia il sito di Beragna? Dico che non ponno dare altra ragione nè conto, salvo che furono a certe terre dove vi era molto oro, e certificaronlo: ma per ritornarvi saria bisogno tornar a discoprirle come di prima; che il cammino è ignoto. Un conto e ragione di astrologia vi è, quale è certissima, e non si può errare. Chi la intende questo gli basti: a visione profetica si rassomi-

glia questo. Le navi delle Indie se non navicano salvo che a poppa, non è per la loro malfatezza, come alcuni vogliono, nè eziandio per essere molto grande. Li correnti terribili, insieme con il vento che ivi occorre, fanno che nissune navichino di altra sorte, perchè in un giorno perderiano quello che avessino guadagnato: nè anco eccettuo caravelle, ancora che siano Latine e Portogallese, che per mali tempi si detengono alcuna volta sei e otto mesi in porto: nè è maraviglia, poichè in Spagna molte volte altrettanto accade.

La gente di che scrive papa Pio secondo (*), il sito e segnali di esse, si è parlato, ma non delli cavalli; pettorali, freni di oro: nè è maraviglia alcuna, perchè ivi le terre della costa del mare non vi richiede cavalli, ma più presto pescatori; nè io vuolsi restarmi a cercare tali cose, perchè andava molto in fretta. In Cariai e in quelle terre di sua giurisdizione sono grandi incantatori e molto spaurosi: averianmi dato quanto avessi saputo addimandare, perchè non vi fussi restato un'ora. Quando aggionsi, incontinente mi mandarono due fanciulle ornate di

(*) Pie II publia un livre qui a pour titre : *Cosmographia seu historia rerum ubique gestarum locorūmque descriptio.*

ricchi vestimenti : la più di tempo non saria di età di anni undici, l'altra di sette; tutte due con tanta prattica, con tanti atti, e tanto vedere, che saria bastato, se fossero state puttane pubbliche vinti anni : portavano con esse loro polvere di incantamenti, e altre cose della loro arte. Come furono aggionte, commandai che fusseno adornate di nostre cose, e le mandai subito alla terra. Ivi vedetti una sepultura dentro nel monte grande come una casa, e lavorata suttilmente con grande artificio, e un corpo vi stava sopra discoperto, quale guardando dentro pareva che stesse : di altre arte mi disseno quivi essere di più eccellenza. Animali grandi e piccoli vi sono assai, e molto diversi dalli nostri : fra li quali io vi vedetti porci di forma spaventevole, che un cane di quelli di Irlanda non ardiva aspettarli. Con una balestra aveva ferito un animale, che proprio si rassomiglia a gattomaimone, salvo che è molto più grande, e ha la faccia come volto di uomo : avevalo passato da parte oltre con una saetta, cominciando dal petto fino la coda; e perchè era ferocissimo, gli tagliai un piè dinanzi, che più presto parevano mani, e uno di dietro. Li porci vendendo questo cominciarono ad increspарsi, e fuggirono tutti con gran paura, vedendo il

sangue di quell' altro animale. Io quando vedetti questo, fecili buttare le vegare, certi animali che così le chiamano, dove ello stava; e approssimandomi a lui così stando alla morte, e la saetta sempre nel corpo, gli butto la coda per li labbri della bocca, e gli amarro molto forte, e con l'altra mano mi era restata lo piglio dietro la coppa, come a nemico. Lo atto così grande e novo, e bella campagna, e monteria (*) mi fece scrivere questo a vostre maestà. Di molte forme di animali vi erano, ma tutti morono di diverse malattie : vedetti animali di più sorte assai, leoni, cervi, e altri animali scorsi quasi rassomiglianti, e così augelli volatili : vedetti galline molto grandi : che le piume loro erano come lana, nè più nè manco. Quando io andava per quello mare in pena e affanno, in alcuni intrò certa fantasia nella testa che fussimo da costoro stati incantati; e oggidì stanno in tal proposito. Trovai ancora altra gente che mangiavano uomini come noi altri mangiamo altri animali; e questo è certo : la deformità delli loro visi e fatteze lo conferma. Ivi dicono che vi sono grande minere di rame e torce di rame e altre cose lavo-

(*) *Monteria* est un mot espagnol qui signifie *un combat de bêtes sauvages.*

rate saldate e gittate avei da loro : e vi è ancora tutto suo apparecchio come di orefici. Ivi vanno vestiti ; e in quella provincia vedetti lenzuoli grandi di bombaso lavorati di suttilissimi lavori; e altri ne vedetti dipinti molto suttilmente con colori e pennelli. Dicono che nella terra a dentro verso il Cataio li lenzuoli loro sono tessuti di oro. Di tutte queste terre e delle cose diverse che in elle vi sono, per mancamento di lingua, non si può sapere così presto. Li popoli benchè siano spessi, tutti hanno differenziata lingua, e tanto dico differenziata, che l' uno l' altro non intende più, chè noi ci intendiamo con quelli di Arabia : e a mio giudicio credo che questo sia nella gente che sta dietro alla costa del mare, che è quasi come silvestre, ma non nella terra a dentro.

Quando discopersi le Indie, dissi a vostre maestà che erano della più ricca signoria che nel mondo fusse : io dissi dell' oro perle pietre preziose spezierie, e di tratti fiere mercanzie e altre cose ; e perchè tutte queste cose così in un tratto non venneno a luce, fui scandalizzato : onde per questo castigo e ammonizione, adesso mi fa che non dica, nè scriva, salvo quello che io uditti dalli naturali della terra. Di una ardisco dovere scrivere, perchè molti mi sono testimonio, che

io vedetti in queste terre di Beragna maggior segnal di oro in due giorni primi, che non abbia visto nella Spagnola in quatro anni : e ancora le terre di sua giurisdizione non poriano essere più belle, nè più lavorate di quello che sono, nè le genti più codarde e di poco animo di quello che sono, nè il porto poria essere megliore di quello che è, e il fiume bellissimo, e più del mondo difensibile. Tutto questo è sicurtà e certezza di signoreggiare a' cristiani, con grande speranza di onore, e accrescimento della sacra religione cristiana. E sappiano vostre maestà che il cammino per andarvi sarà così breve, come andar alla Spagnola, perchè questo ha da essere navicato con vento di altra forma. Tanto vostre maestà sono certi di essere signori e patroni di queste terre, come di Spagna e Granata. Sue navi che vi andaranno, porranno dire che vadino a casa sua; e di lì cavaranno oro assai. Nelle altre terre, per avere oro, è forza fidarsi di uno di quelli salvatichi; o per avere di quelle cose che vi sono, conviene averle per forza, e non senza grandissimo pericolo della vita loro.

Le altre cose che io lasso di dire, già dissi la causa. Non dico così, nè mi affermo con il tridoppio di tutto quello che mai abbia ditto nè scritto; e dico questa è la fonte, dove io sono.

Veneziani, Genovesi è tutte genti, che abbiano perle, pietre preziose e altre cose di valore, tutti li portano fino in capo del mondo per barattarle e venderle, e finalmente convertirle in oro. Lo oro è metallo sopra gli altri eccellentissimo, e dell' oro si fanno li tesori, e chi lo tiene fa e opera quanto vuole nel mondo, e finalmente aggionge a mandare le anime al paradiso. Li signori di quelle terre del territorio di Beragna quando muoiono sotterrano li corpi loro con quanto oro che abbiano; e così è sua usanza. A Salomone portarono in una volta seicento e cinquantasei quintali di oro, senza quello che portarono li marinari e mercatanti, e senza quello che pagarono in Arabia. Un quintale pesa 150 lire. Di questo oro Salomone fece fare 200 lancie e trecento scuti, e fecesi fare un tavolato di oro, che gli aveva da stare in cima loro, tutto di oro, adornato di molte pietre preziose; e ancora fecesi fare di questo oro molte altre cose, vasi grandi molti adornati similmente di pietre preziose, ricchissima cosa. Gioseffo de *Antiquitatibus Iudæorum* lo scrive; e ancora nel *Paralipomenon*, e nel libro dei re si scrive questo. Gioseffo vole che questo oro si avesse nella isola Aurea appellata: la qual cosa se così fosse, dico che quelle minere della Aurea sono le medesime che si con-

tengono con queste di Beragna; perchè, come vi dissi, si allonga al ponente xx giornate, e sono in una distanza lungi dal polo, e anche dalla linea. Salomone comprò tutto quello oro pietre preziose e argento da mercatanti : vostre maestà lo ponno ad ogni sua requisizione far ricogliere, se gli piace, senza alcuno pericolo. David nel suo testamento lassò tre mille quintali di oro delle Indie isole a Salomone, per aiutar ad edificare il Tempio; e, secondo scrive Gioseffo, David era di queste medesime terre, e così si legge. Gerusalemme e il monte Sion, come si scrive, ha da essere reedificato per mano di cristiano. Chi ha da essere questo? Dio per bocca del profeta nel decimo quarto salmo così lo dice. Lo abate Ioachim disse che questa persona aveva da essere di Spagna. Santo Geromino a quella santa donna gli mostrò il cammino per doverlo fare. Lo imperatore del Cataio già molti giorni domandò e fece gran cosa per avere uomini intelligenti, che gli insegnassino nella fede di Cristo. Chi sarà colui che se li offerisca a farceli avere? Se Iddio mi porta con bene a Spagna, io prometto a vostre maestà, e mi obbligo condurceli io, con l' aiuto di Dio, sani e salvi : e così lo metterò in opera, come lo dico.

Questa gente quale è venuta con me, quella

che è ritornata ha passato grandissimi stenti e pericoli della loro vita: domando di grazia a vostre maestà che si facciano pagare incontinente, a causa che sono poveri, e che secondo la loro condizione vostre maestà gli facciano qualche grazia, acciò un altra volta abbiano a servire a vostre maestà di bon core; che a mio giudicio a quanto credo, gli portano le megliori novelle che mai portâsse uomo in Spagna. Lo oro che aveva il signore di Beragna, benchè secondo informazione fusse molto, e ancora delli suoi sudditi e terre circonvicine, non mi parve doverglielo torre per via di latrocinio; nè ancora non era servizio di vostre maestà di pigliarlo per via di robamento. Il buon ordine eviterà scandalo e mala fama di vostre maestà; e con bon modo affatto il cavaremo, e lo faremo ritornare al tesoro di vostre maestà, che non vi mancherà grano, per quanto che 'l sia grande quantità. Con un mese di buon tempo io avria finito tutto il mio viaggio, e per mancamento di navigli non volsi stare ad aspettare per tornarvi: ma per ogni cosa, che in servizio sia di vostre maestà, mi offero, e spero in quello onnipotente Iddio, che mi fece, dandomi sanità, trovare cose e vie ascondite, delle quali vostre maestà con tutta la cristianità se ne allegraranno e farranno festa meritamente.

Io credo che vostre maestrà si debbano arricordare, che io voleva far fare certi navigli di nova forma; ma la brevità del tempo non mi lassò, perchè io già aveva visto quello gli era bisogno per vi dovere navicare, per rispetto che ivi sono altre sorti di mare e venti. Se a Dio piacerà, lo metteremo in opera, come sia aggionto, piacendo a vostre maestà.

Io ho in più estimazione questa facenda di queste terre e minere con questa scala e signoria, che tutto l'altro che ho fatto nelle Indie isole. Non è figlio questo per dar a nutrire a matrigna. Della Spagnola, della Paria, e delle altre terre non me ne arricordo mai, che le lacrime non mi cadano dagli occhi. Credevami io che lo esempio di queste dovesse essere per queste altre. Al contrario loro stanno con la bocca in giuso, benchè non muoiono. La infermità è incurabile, o molto longa. Chi fu causa di questo venga adesso, se può, o se sa, a curarle. A discomporre ognuno è maestro; ma a compoare pochi maestri vi si trova. Le grazie e accrescimenti sempre si sogliono dare a chi ha posto il corpo e la vita al pericolo; nè è ragione che chi è stato tanto contrario in questa negoziazione le godano, nè suoi eredi. Quelli che si fuggirono delle Indie per fuggir fatiche, dicendo male di loro e di me,

tornarono con commissioni; e così adesso si ordinava di Beragna: malo esempio, e senza utile di questa impresa. E per ripetto della giustizia del mondo, questa paura con altri casi assai, mi fece e constrinse domandare di grazia a vostre maestà, che anzi che io venissi a discoprire queste isole et terre ferme, me le volessino a me lassare governare in suo nome reale. Piacqueli, e mi fu concesso con privilegio e assento, e con sigillo e giuramento: e mi intitolarono di vice re almirante e governatore generale del tutto, e mi assegnarono il termino sopra la isola delli Astori cento leghe, e quelle del Capo Verde, che passano di polo a polo per linea: e di questo e di tutto quello che ogni dì si discoprisse: e mi diedeno ancora potere amplo, come la scrittura parla.

Altro negozio famosissimo sta con li bracci aperti chiamando: Forestiero è stato fin adesso. Setti anni stetti io in corte di vostre maestà, che a quanti di questa impresa si parlava, tutti ad una voce diceano che eran ciance e pataraggie (*): al presente fino li sartori e calzolari domandano di grazia a vostre maestà per discoprire terre. È da credere che vanno assaltando: e se

(*) *Pataraggie*, mot qui dérive de l'espagnol *patrañas*, et qui signifie *plaisanterie*, *raillerie*, etc.

vostre maestà gli concedono che, con molto pregiudicio della impresa e del mio onore, recuperino cosa alcuna; buona cosa è dare a Dio il suo, e a Cesare quello gli appartiene : e questa è giusta sentenza, e di giusto principe. Le terre che obbediscono e cognoscono vostre maestà per suoi superiori di queste isole sono più, che tutte le altre de' cristiani, ricchissime, da poi che io per Divina volontà più presto, che per sapere, le ho poste sotto la sua reale e alta signoria; e poste dico in termino per avere vostre maestà di esse grandissime intrate. Alla improvisa aspettando io la nave per me domandata a vostre maestà per venire al suo alto conspetto, con vittorie e grande nove di oro e di diverse ricchezze, molto allegro e sicuro tenendomi essere; fui preso e messò in un naviglio con due fratelli, caricato di ferri, nudo in corpo, con molto male trattamento, senza essere chiamato, nè ancora vinto per giustizia. Chi vorrà credere che un povero forestiero si avesse voluto alzarsi in tal luogo contro vostre maestà, senza causa, e senza braccio alcuno di altro principe? Massimamente essendo io solo in mezzo tutti questi, che con mi erano, suoi vassalli e naturali di regni di vostre maestà : e ancora avuto rispetto che io teneva tutti li figlioli

miei in sua real corte. Io venni a servire vostre maestà di tempo di anni 28, e adesso non ho capello che non sia canuto, il corpo debile e infermo e tutto danato. Quanto io aveva portato con me, da costoro mi fu tolto ogni cosa a me e miei fratelli, fino il saio; senza essere nè udito nè visto, con grande mio disonore. È da credere che questo non si facesse per suo reale mandamento: e se così è, come dico, la restituzione del mio onore e de' miei danni, e castigamento a chi lo ha fatto, faranno vostre maestà sonare per tutto il mondo: e altrettanto di coloro che mi hanno rubato le ricchezze, e mi hanno fatto danno nel mio almirantado. Grandissima fama e virtù con esempio sarà a vostre maestà: se questo fanno, e resterà in Spagna e in ogni altro luogo gloriosa memoria di loro, come aggradevoli e giusti principi. La intenzione bona e sana, quale sempre ebbi al servire di vostre maestà, e il disonore e remerito tanto disequale, non dà luogo all' anima che taccia, benchè io voglia: della qual cosa domando a vostre maestà perdono.

Io sono restato così perso e disfatto. Io ho pianto fin qui per altri, che vostre maestà gli abbiano misericordia. Pianga adesso il cielo, e pianga per me la terra nel temporale, che non

ho solo una quattrina, per far offerta in spirituale. Io sono restato qua nelle Indie isole della forma che ho sopra ditta, isolato, in gran pena e infermo, aspettando ogni dì la morte, e circondato da innumerabili selvaggi pieni di crudeltà e nemici nostri; e così lungi da Sacramenti della Santa Madre Chiesa, che credo si smenticherà questa anima, se del corpo esce fuora. Pianga per me chi ha carità verità o giustizia. Io non venni a questo viaggio a navigare per guadagnare onore nè roba: questo è certo, perchè la speranza era del tutto già persa; ma vi venni per servire a vostre maestà con sana intenzione e bon zelo di carità: e non mento. Supplico a vostre maestà che, se Dio vuole che possa di qua salirmi, che mi vogliano concedere e abbiano per bene che io vada a Roma e altre peregrinazioni. Cui e vite e alto stato la Santa Trinità conservi e accresca. Data nelle Indie nella isola di Ianaica a 7 di iulio del 1503 (56).

N° IV.

Copie *de la lettre de Christophe Colomb, vice-roi d'Espagne et gouverneur des îles des Indes, adressée à S. M. Catholique le puissant roi d'Espagne, et à son épouse, ses augustes maîtres, dans laquelle il les informe de toutes les circonstances de son voyage, et où il raconte combien il a rencontré de pays, de provinces, de fleuves, de villes dignes d'admiration, et de contrées où se trouvent en abondance les mines d'or et autres objets de grande valeur.*

Très augustes et très puissans prince et princesse, nos maîtres :

De Cadix je passai aux îles de Canaries en quatre jours, et de là, après un voyage de seize jours, j'abordai aux îles appelées des Indes, d'où j'écrivis à vos majestés que mon intention était de poursuivre vivement mon voyage, puisque j'avais des navires tout neufs, bien munis de vivres et de matelots, et que j'étais dans le dessein de me

diriger vers l'île nommée Jamaïque. Je vous ai écrit cela de la Dominique, île jusqu'à laquelle j'avais toujours eu un temps favorable. La même nuit que j'y abordai fut accompagnée d'une bourasque et d'une tempête qui depuis me poursuivit toujours. Arrivé à l'île Espagnole, j'envoyai à vos majestés un paquet de lettres, dans lesquelles je vous demandais le secours d'un vaisseau avec des fonds, le bâtiment qui m'avait transporté ici étant endommagé et ne pouvant plus supporter les voiles, lettres que vous seuls pouvez me dire si vous les avez vues. Dans la réponse que je reçus de vos majestés, vous m'ordonnâtes de ne point demeurer dans les terres, disposition qui découragea l'esprit de tous ceux qui m'accompagnaient; ils craignaient que je ne voulusse les conduire trop avant dans les mers, me représentant que si nous rencontrions quelque péril ou quelqu'accident, ils ne pourraient espérer aucun secours, et que d'ailleurs l'on ferait peu de cas des dangers qu'ils auraient essuyés; ils prétendaient même que quant aux terres que je pourrais découvrir, vos majestés les feraient gouverner par d'autres que par moi. La tempête qui m'assaillit cette nuit fut violente; elle fracassa mes navires, et chacun de nous dispersé par les vagues n'entrevoyait que la mort pour

tout espoir. Quel est l'homme, et sans en excepter Job lui-même, qui fût plus malheureux que moi! Ces mêmes ports, que j'avais découverts au péril de ma vie, me refusèrent dans ces tristes circonstances un asile contre la mort qui nous menaçait, moi, mon jeune fils, mon frère et mes amis.

Mais je reviens à mes navires, dont la tempête m'avait séparé; Dieu me les rendit bientôt. J'avais mis en mer le vaisseau endommagé, dans le dessein de le ramener vers l'île Calliega : il perdit sa chaloupe et toutes ses provisions. Le vaisseau que je montais fut étrangement assailli; cependant la bonté divine voulut bien me le conserver sans qu'il éprouvât aucune perte. Mon frère était sur celui qui courut le plus de dangers, et ce fut lui qui, aidé de l'assistance céleste, le sauva du naufrage. Cette bourasque me porta subitement vers l'île Jamaïque, et bientôt un grand calme et un rapide courant succéda à la tempête, et je parvins jusqu'au Jardin de la Reine sans rien apercevoir; je me dirigeai vers la terre ferme, et dans ma course je rencontrai des vents contraires et un courant terrible. Je luttai contre eux pendant soixante jours, durant lesquels je ne pus faire que 70 lieues, qui font 350 milles; car une lieue par eau est composée de cinq milles,

tandis que par terre elle est de quatre, de manière que toutes les fois que j'indiquerai des lieues, vous saurez dorénavant quelle est leur valeur.

Pendant tout ce temps, je ne pouvais entrer dans le port; la tempête, la pluie, le tonnerre et les éclairs, qui semblaient annoncer la fin du monde, ne cessèrent de m'assaillir; cependant, le 12 septembre, je commençai à avancer par le secours de Dieu, à qui j'offris des remercîmens, et qui m'envoya des vents et des courans favorables. Pendant quatre-vingts jours, les flots continuèrent leurs assauts, et mes yeux ne virent ni le soleil, ni les étoiles, ni aucune planète; mes vaisseaux étaient entr'ouverts, mes voiles rompues, les cordages, les chaloupes, les agrès, tout était perdu; mes matelots, malades et consternés, se livraient aux pieux devoirs de la religion, aucun ne manquait de promettre des pélerinages, et tous s'étaient confessés mutuellement, craignant de moment en moment de voir finir leur existence. J'ai vu beaucoup d'autres tempêtes, mais jamais je n'en ai vu de si longues et de si violentes. Beaucoup des miens, qui passaient pour les matelots les plus intrépides, perdaient courage; mais ce qui navrait profondément mon âme, c'était la douleur de mon fils, dont la jeunesse augmentait mon désespoir, et

que je voyais en proie à plus de peines, plus de tourmens qu'aucun de nous. C'était Dieu, sans doute, et non pas un autre qui lui prêtait une telle force; mon fils seul rallumait le courage, réveillait la patience des marins dans leurs durs travaux, enfin on eût cru voir en lui un navigateur qui aurait vieilli au milieu des tempêtes, chose étonnante, difficile à croire, et qui venait mêler quelque joie aux peines qui m'abreuvaient. J'étais malade, et plusieurs fois je vis l'approche de mon dernier moment; j'avais fait construire sur le pont du vaisseau une petite chambre, et c'était de là que je commandais la manœuvre. Mon frère, comme je l'ai déjà dit, se trouvait dans le navire le plus endommagé, et que menaçait le péril le plus pressant; c'était un grand sujet de douleur pour moi, douleur qui s'augmentait encore, lorsque je réfléchissais que c'était contre sa volonté que je l'avais emmené; enfin, pour mettre le comble à mon malheur, vingt années de service, de fatigues et de périls ne m'ont apporté aucun profit; car je me trouve aujourd'hui sans avoir un abri en Espagne pour reposer ma tête, et l'auberge seule me présente un asile lorsque je veux prendre quelque repos, ou les repas les plus simples; encore m'arrive-t-il souvent de me trouver dans l'impuissance de

payer mon écot. Ce n'est pas tout (souvenir qui vient remplir mon cœur de désespoir), j'ai laissé en Espagne mon fils D. Diègue privé de tout moyen d'existence, privé de son père, espérant qu'il trouverait dans vos majestés des princes justes et reconnaissans qui lui rendraient avec usure ce dont votre service le privait.

Je parvins à une terre appelée Cariaï, et j'y demeurai afin de réparer mes vaisseaux et de pourvoir à tout ce qui nous était nécessaire; mes gens, qu'une longue fatigue avait rendus incapables de tout service, et moi, nous prîmes en ce lieu un repos que nous attendions depuis long-temps. Là, j'entendis parler des mines d'or de la province de Ciamba, qui était l'objet de nos recherches; je pris avec moi deux habitans de cette contrée, qui me conduisirent à une autre terre appelée Carambaru, où les indigènes vont toujours nus, et qui portent à leur cou un miroir d'or, qu'ils ne veulent vendre ni troquer pour quoi que ce soit; ils me nommèrent en leur langue plusieurs autres lieux situés sur la mer, où ils m'assuraient qu'il existait beaucoup de mines d'or; le dernier de ces lieux était appelé Beragua, éloigné d'où nous étions de vingt-cinq lieues; aussi je partis et je me mis avec ardeur à leur recherche, et, lorsque je fus arrivé à

moitié chemin, j'appris que je trouverais une mine d'or à deux journées de là; je résolus d'aller les voir, mais le soir du jour de Saint-Simon et Juda, qui était le moment fixé pour notre départ, il s'éleva une tempête si violente, que nous fûmes contraints de nous laisser aller où le vent nous conduisait : cependant les deux hommes m'accompagnaient toujours afin de me montrer les mines.

Mon arrivée dans ces lieux vint me convaincre de la vérité de tout ce que j'en avais entendu dire, et de la réalité de tous les rapports que l'on m'avait faits sur la province de Ciguare, qui selon eux était détruite, et située vers le couchant, à neuf journées de chemin par terre. On m'affirma qu'il s'y trouvait de l'or à l'infini; l'on me raconta que les habitans portaient des couronnes d'or sur la tête, de gros anneaux d'or aux pieds et aux bras, et qu'ils doublaient et ornaient leurs siéges, leurs armoires et leurs tables avec de l'or, s'en servant de la même manière que nous nous servons du fer. Les femmes, selon leur récit, portaient des colliers de même métal qui pendaient sur leurs épaules. Tous les habitans du pays dont je parle s'accordèrent à dire que telle était la vérité, et m'assurèrent qu'il y existait une telle richesse

que je me contenterais de la dixième partie de celle dont ils m'ont fait la description. Nous avions apporté avec nous du poivre, et ils le reconnurent aussitôt. Dans la province de Ciguare on fait le même commerce, on voit les mêmes foires que chez nous ; tous sont venus me l'assurer, et ils m'ont même indiqué les règles et les usages qu'ils suivent dans leurs marchés et dans leurs échanges; ils m'ont encore dit qu'ils naviguaient comme nous, que leurs vaisseaux portaient des bombardes, et qu'ils étaient armés d'arcs, de flèches, d'épées, de cuirasses; ils vont habillés comme nous; ils montent des chevaux, font la guerre et s'habillent avec de riches vêtemens et demeurent dans des maisons commodes, enfin; selon eux, la mer bout autour de la province de Ciguare, et, à l'espace de dix journées de chemin, on rencontre le fleuve du Gange : il paraît que ces pays sont dans le même rapport que celui qui existe entre Tortose et Fontarabie, entre Pise et Venise. Etant parti de Carambaru, j'arrivai à ces lieux susdits, et je trouvai une nation qui avait les mêmes mœurs; cependant ils échangeaïent les miroirs d'or qu'ils avaient pour trois grelots, quoiqu'ils pesassent chacun dix ou quinze ducats. Quant à leurs autres habitudes, ils ressemblent entièrement aux insulaires

de Saint-Domingue; mais ils recueillent l'or d'une manière différente que ces derniers, quoique les procédés des uns et des autres soient différens de ceux que nous employons. C'est là tout ce que j'ai entendu dire touchant ces nations; quant à ce que j'ai vu et à ce que je sais, je vais vous le raconter.

L'année 1494 je parcourus, en neuf heures, vingt-quatre degrés vers le couchant; ce dont il ne faut douter, parce qu'il arriva dans le même moment une éclipse; le soleil était entré dans la balance, et la lune dans le bélier. Tout ce que j'appris de la bouche de ces peuples, je l'avais déjà longuement étudié dans les livres. Ptolémée crut avoir satisfait à Marinus, et maintenant on trouve que son système est conforme à la vérité. Ptolémée place Catigara à 12 lignes loin de son occident, qui est selon moi deux degrés et un tiers au-dessous du cap Saint-Vincent en Portugal. Marinus divise la terre par 15 lignes; ce dernier décrit l'Éthiopie plus de 24 degrés au-dessus de l'équateur, les Portugais qui maintenant naviguent de ce côté, ont reconnu la vérité de tout ceci. Ptolémée dit que la terre la plus australe est le premier terme, et qu'elle ne va pas au-delà de 15 degrés et un tiers. Le monde est petit; tout ce qui est sec, c'est-à-dire la terre,

se divise en six parties; la septième seulement est couverte d'eau, vérité que l'expérience a confirmée, et qui s'appuie sur l'Écriture et sur la position du Paradis terrestre, telle que la sainte Église l'admet. Je dis que le monde n'est point aussi grand que le vulgaire le veut bien dire, et qu'un degré de la ligne équinoxiale est composé de 56 milles et deux tiers. Ceci est palpable, mais mon but n'est point d'entrer dans une pareille matière, et c'est de mon laborieux mais noble et utile voyage que je veux entretenir vos majestés.

J'ai dit que le vent m'avait entraîné sans pouvoir lui résiter dans un port où j'échappai à dix jours de tempête; là je résolus de ne point retourner vers les mines; les regardant comme une conquête assurée, je poursuivis mon voyage au milieu de la pluie; enfin, par la volonté de Dieu, j'arrivai à un port appelé Bastimientos, où j'entrai malgré moi. La tempête et le courant m'emprisonnèrent dans ce port pendant quatorze jours; cependant j'en partis, mais non pas sous les auspices d'un temps favorable. Après avoir parcouru l'espace de quinze lieues, je fus assailli de nouveau par des vents contraires et des courans furieux. Je retournai au port d'où j'étais parti, et je trouvai en chemin un autre port

nommé *Retraite*, où je me retirai au milieu du trouble et du plus grand péril; mes navires et mes gens étant dans le plus fâcheux état, contraint par ce temps déplorable, je restai plusieurs jours dans ce port, et lorsque je me flattais de voir finir mes tourmens, ils ne faisaient que commencer; je résolus de retourner aux mines et de faire quelque chose, jusqu'à ce qu'un temps favorable à mon voyage reparût; mais à peine m'étais-je éloigné du port de quatre lieues, que la tempête, plus furieuse que jamais, vint m'accabler par tant d'assauts que je ne savais plus où j'en étais. Tous les maux que j'avais déjà soufferts se renouvelèrent, et je restai pendant neuf jours sans aucune espérance de salut. Jamais homme ne vit une mer plus violente et plus terrible; elle s'était couverte d'écume; le vent ne me permettait ni d'aller en avant, ni de me diriger vers quelque lieu; il me retenait dans cette mer, dont les flots semblaient être de sang; son onde paraissait bouillir comme échauffée par le feu; jamais je ne vis au ciel un aspect aussi épouvantable; ardent pendant un jour et une nuit comme une fournaise, il lançait sans relâche la foudre et les flammes, et je craignais qu'à chaque moment elles ne vinssent brûler les voiles. Le tonnerre grondait avec un bruit si

horrible, qu'il semblait devoir anéantir nos vaisseaux, pendant tout ce temps la pluie tombait avec une telle violence, que l'on ne pouvait pas dire que c'était de la pluie, mais bien un nouveau déluge. Mes matelots, accablés par tant de peines et de tourmens, appelaient la mort comme un terme à tant de maux; mes navires étaient ouverts de tous côtés, et les barques, les ancres, les cordages, les voiles, tout était encore perdu.

Enfin, Dieu me permit d'aborder à un port appelé *Porto-Grosso*, où je me munis le mieux qu'il me fut possible de toutes choses nécessaires, et je retournai de nouveau à Beragua par le même chemin. Lorsque j'étais en état de naviguer, les vents et les courans me furent encore contraires; je parvins comme j'y étais déjà parvenu d'abord. Les vents et les courans s'étant opposé à mon voyage une seconde fois, une seconde fois je retournai au port, car j'avais été tellement maltraité par cette bourasque, que je n'eus pas le courage d'attendre la fin de l'opposition de Saturne avec Mars, opposition pendant laquelle règnent la tempête et le mauvais temps; ce fut le jour de Noël que je me trouvai dans cette situation. Je retournai de nouveau et avec beaucoup de peine, à l'endroit d'où j'étais sorti. Etant entré dans la nouvelle année, je tentai de poursuivre

mon voyage; mais quand même le temps m'eût été favorable, mes gens étaient morts ou malades, et nos vaisseaux ne pouvaient être mis en mer. Le jour de l'Epiphanie, j'arrivai à Beragua sans forces; là, Dieu m'offrit dans un fleuve une espèce de port; quoiqu'à son embouchure ce fleuve n'eût pas plus que dix palmes de fond, ce ne fut pas sans peine que j'y entrai. Le jour suivant, la tempête recommença, et si je me fusse trouvé au bord du fleuve, je n'aurais pu y entrer; il plut sans relâche jusqu'au 14 de février, et pendant tout ce temps je ne pus aborder ni apporter de remède à aucune chose; et lorsque je me croyais en sûreté, le 24 janvier, soudain le fleuve se gonfle et s'irrite; il rompit mes cables, et peu s'en fallut qu'il n'engloutît mes vaisseaux : je me vis alors dans un péril plus grand que jamais; mais le secours de Dieu ne m'abandonna pas. Je ne crois pas qu'un homme se soit jamais trouvé en butte à tant de dangers et à tant de tourmens. Le 6 de février, malgré la pluie, j'envoyai soixante hommes, qui s'avancèrent cinq lieues dans l'intérieur des terres. Ils trouvèrent beaucoup de mines d'or; les deux Indiens qui m'avaient accompagné, les menèrent sur une montagne très élevée, et, en leur désignant toutes les terres que l'œil pou-

vait apercevoir, ils leur dirent que de tous côtés l'or se trouvait en abondance; que les mines se prolongeaient à vingt journées de là vers l'Occident, et ils leur nommèrent les lieux où l'on en pourrait rencontrer. Par la suite, j'ai su que le Quibian (c'est ainsi qu'ils appellent leur chef) avait recommandé aux deux Indiens qu'il m'avait donnés de ne m'indiquer que les mines qui étaient les plus éloignées, et celles qui appartenaient à un autre chef son ennemi. Je sus encore que ce peuple recueillait autant d'or qu'il pouvait en desirer, au point qu'un homme seul pouvait en amasser un lingot en dix jours (*). J'emmenai avec moi les Indiens ses esclaves, qui furent témoins de tout ceci chez ce peuple où nos barques peuvent atteindre. Mon frère revint avec ses gens, tous chargés de l'or qu'ils avaient recueilli dans l'espace de quatre heures, car ils n'y séjournèrent pas davantage. La quantité est considérable, si l'on fait attention qu'aucun d'eux n'avait jamais vu de mines, et que la plupart n'avait jamais vu d'or, ayant toujours parcouru la mer et étant extrêmement pauvres. J'avais les moyens et les matériaux nécessaires

(*) Il y a dans l'italien *mazzata*, mot dont il serait difficile de déterminer la vraie signification et qui d'ailleurs ne se trouve plus dans aucun Dictionnaire. (*Note du traducteur*).

pour bâtir, et des vivres en abondance. J'établis ma demeure et celle de mes gens; je construisis plusieurs maisons de bois, et je fis présent de plusieurs objets au Quibian. Je prévoyais et je jugeais bien que notre concorde ne devait pas être de longue durée, car ces gens étaient farouches, et nous devions leur être très incommodes, car nous avions usurpé leur terrein. Dès qu'ils eurent vu nos maisons finies, et notre commerce devenu abondant et général, ils résolurent de brûler nos habitations et de nous mettre tous à mort; mais le succès ne répondit pas à leur attente : je fis leur chef prisonnier, lui, sa femme, ses enfans et sa famille. Cependant mon malheur ne voulut pas qu'il restât long-temps en mon pouvoir. Le Quibian se réfugia auprès d'un certain homme auquel il s'était offert, avec une troupe qui lui servait de garde; ses fils trouvèrent un asyle auprès d'un patron de navire, qui les conduisit en lieu sûr.

Dans le mois de janvier, l'embouchure du fleuve était obstruée par la glace. Dans le mois d'avril, les vaisseaux étaient pourris par la gelée et le brouillard; mais à cette époque la glace s'étant rompue, le fleuve forma un canal, à la faveur duquel je retirai, non sans peine, trois de mes navires après les avoir déchargés. Les bar-

ques s'y engagèrent pour aller chercher du sel, de l'eau et autres provisions; mais la mer étant devenue grosse et furieuse, elle ne permit pas qu'elles en sortissent. Les Indiens s'étant rassemblés en grand nombre, les combattirent; mais ils trouvèrent tous la mort dans ce combat. Mon frère et le reste de mes gens étaient sur un vaisseau qui était demeuré dans le fleuve; moi seul, en butte à de si nombreuses tempêtes, tourmenté par la fièvre et accablé par tant de fatigue, j'étais resté dehors, tout espoir de salut s'étant éteint dans mon âme. Cependant je m'armai de tout mon courage, je montai à l'endroit le plus élevé du vaisseau, et j'appelai d'une voix qui témoignait toutes mes craintes et toutes les douleurs que j'éprouvais, les capitaines de guerre de Votre Majesté; enfin j'invoquai à mon secours les quatre vents, mais je ne reçus aucune réponse. Épuisé, je tombai et m'endormis. Dans mon sommeil j'entendis une voix compatissante qui m'adressa ces mots : « O insensé! pourquoi tant de retard « à croire et à servir ton Dieu et le Dieu de l'u« nivers? que fit-il de plus pour Moïse et pour « David son serviteur? Depuis ta naissance, n'a« t-il pas eu pour toi la plus tendre sollicitude; « et lorsqu'il te vit dans un âge où t'attendaient « ses desseins, n'a-t-il pas fait glorieusement re-

« tentir ton nom sur la terre? Les Indes, cette « partie si riche du monde, ne te les a-t-il pas « données? Ne t'a-t-il pas rendu libre d'en faire « l'hommage selon ta volonté? Quel autre que lui « te prêta les moyens d'exécuter tes projets? Des « liens défendaient l'entrée de l'Océan; ils étaient « formés de chaînes qu'on ne pouvait briser. Il « t'en donna les clefs. Ton pouvoir fut reconnu « dans des terres éloignées, et ta gloire fut pro- « clamée par tous les chrétiens (57). Dieu se « montra-t-il plus favorable au peuple d'Israël, « lorsqu'il le retira de l'Égypte; protégea-t-il plus « efficacement David, lorsque de pasteur il le fit « roi de Judée? Tourne-toi vers lui, et reconnais « ton erreur, car sa miséricorde est infinie. Ta « vieillesse ne sera pas un obstacle pour les grandes « choses qui t'attendent. Les royaumes les plus « grands dépendent de sa puissance. Abraham « n'avait-il pas cent ans, et Sara n'avait-elle pas « déjà passé sa première jeunesse, lorsque Isaac « naquit? Tu appelles un secours incertain : ré- « ponds-moi, qui t'a exposé si souvent à tant de « dangers? est-ce Dieu ou le monde? Les avan- « tages, les promesses que Dieu accorde, il ne les « enfreint jamais envers ses serviteurs. Ce n'est « point lui qui, après avoir reçu un service, pré- « tend que l'on n'a point suivi ses intentions, et

« qui donne à ses ordres une nouvelle interpré-
« tation ; ce n'est point lui qui s'épuise pour
« donner une couleur avantageuse à des actes
« arbitraires. Ses discours ne sont pas détournés;
« tout ce qu'il promet, il l'accorde avec usure ;
« telle est son habitude (*). Je t'ai dit tout ce que
« le Créateur a fait pour toi ; en ce moment il me
« montre le prix et la récompense des périls et
« des peines auxquels tu fus en butte pour le
« service des autres. » Et moi, quoiqu'accablé de souffrances, j'entendis tout ce discours; mais je ne pus trouver assez de force pour répondre à des promesses si certaines. Je me contentai de pleurer sur mes erreurs. Cette voix acheva en ces termes : « Espère, et ne crains pas ; tes tra-
« vaux ne seront pas sans raison gravés sur le
« marbre. »

Dès que ma santé fut rétablie, je me levai ; après neuf jours nous eûmes un peu de calme, mais pas assez pour faire sortir les navires du fleuve. Je rassemblai les gens que j'avais à terre, et de tout ce qui me fut possible, car le nombre de mes vaisseaux ne me permettait pas de rester

(*) En faisant parler une voix divine, Colomb fait assez adroitement la leçon à son prince. (*Note du traducteur*).

ni de m'embarquer. Si Vos Majestés en avaient pu être instruites, et me l'eussent permis, je serais resté avec tous les miens pour soutenir le peuple; mais je craignais qu'il n'arrivât des navires étrangers, et cette crainte m'engagea à partir; la raison en est encore que lorsqu'on aurait besoin de secours, il serait facile de se les procurer. Je mis à la voile, au nom de la Sainte-Trinité, la nuit de Pâques, avec des vaisseaux pourris et ouverts de tous côtés. J'en laissai un, le plus endommagé, à Beleem, chargé de beaucoup de choses; j'en laissai un autre à Porto-Bello. Il ne m'en resta plus que deux, sans chaloupes et sans provisions, pour traverser sept mille milles de mer, et m'exposer ainsi à mourir en chemin, moi, mon fils, mon frère, et mon équipage. Qu'ils répondent maintenant ceux qui ont l'habitude de répéter, « que n'as-tu fait ainsi? Pourquoi ne t'es-tu pas conduit autrement? » J'aurais voulu les voir dans cette occasion; mais, si nous pouvons en croire notre religion, une journée d'une autre espèce les attend (*).

Le 13 de mai, j'arrivai dans la province de Mago, qui fait partie de celle de Cataï, et de là

(*) Colomb fait ici allusion au jugement universel. (*Note du traducteur*).

je m'en fus à l'Espagnole. Pendant deux jours j'eus un temps favorable, mais bientôt il se changea. Mon but, en suivant cette route, était de sortir des bas-fonds qui entourent les îles innombrables de ces mers; mais les vents et la grosse mer m'obligèrent de rebrousser chemin, après avoir perdu mes voiles. Je donnai contre une île où je perdis trois ancres, et au milieu de la nuit je crus voir la fin du monde. Les câbles de l'autre vaisseau se rompirent; et je regarde même comme étonnant qu'ils n'aient pas été mis en pièces tous les deux, car ils se heurtèrent avec un choc terrible. Dieu vint à notre secours, et après lui je ne dus mon salut qu'à la seule ancre qui m'était restée (*).

Après six jours, la mer étant un peu calmée, nous reprîmes le chemin que nous avions été obligés d'abandonner avec des vaisseaux rongés par les vers, et troués de manière à offrir l'aspect d'une ruche d'abeilles, n'ayant avec moi que des matelots accablés par les fatigues et à moitié morts. Je n'avais pas été beaucoup plus loin que la première fois, lorsque la tempête vint encore me surprendre; aussi je me rendis dans la même

(*) Les Musulmans disent en proverbe: *Attache d'abord ton âne et recommande-le ensuite à la garde du prophète.*

île, mais dans un port plus sûr, et au bout de huit jours je repris encore ma route. Ce ne fut qu'à la fin de juin que j'arrivai à la Jamaïque, toujours assailli par les vents contraires, et me trouvant sur des navires en très mauvais état; car j'avais eu toute la peine possible, en employant tout l'équipage avec les cuves, les chaudières et trois bombardes qui étaient à bord, pour rejeter l'eau qui pénétrait de tous côtés, seul moyen de sortir de cet état. Je me mis cependant en chemin pour venir directement en Espagne, chemin que je ne voudrais pas avoir commencé, mais approchant de l'Espagnole qui est à vingt-huit lieues de la Jamaïque, l'autre navire fut obligé de chercher port à moitié submergé. Quant à moi, je voulus résister à la fureur des flots; mon navire coula à fond, et ce fut la bonté divine qui m'arracha à la mort; je fus jeté à terre. Qui peut croire ce que je rapporte? et cependant je puis assurer n'avoir écrit dans cette lettre qu'une petite partie de ce qui m'est arrivé, circonstance dont pourront rendre témoignage ceux qui se sont trouvés avec moi. Si Vos Majestés daignent envoyer à mon secours un navire de soixante-quatre tonneaux, avec deux cents quintaux de biscuit, et quelques autres provisions, j'en aurai assez pour me

rendre en Espagne, moi, ma famille et mes pauvres matelots. J'ai déjà dit qu'il n'y a que vingt-huit lieues de l'Espagnole à la Jamaïque; mais je ne me serais pas rendu dans cette île, quand même mes navires auraient été en bon état, car Vos Majestés m'avaient prescrit de ne pas aller à terre; Dieu sait si cet ordre a été favorable à votre service. Je vous envoie cette lettre par l'entremise des Indiens; je souhaite qu'elle vous parvienne.

Mes compagnons étaient au nombre de cent cinquante, parmi lesquels il y en avait qui possédaient des connaissances suffisantes pour être pilotes et devenir bons marins; cependant, aucun ne pourrait décrire la route que nous prîmes pour arriver, et celle par où nous retournâmes; mais la raison en est toute simple. Je partis du port nommé Brésil dans l'Espagnole. La tempête ne cessa pas de me pousser là où elle voulait, et le caprice du vent seul dirigea ma course. Dans ces tristes circonstances je tombai malade; aucun des miens n'avait encore voyagé dans ces mers, cependant le vent et la tempête s'apaisèrent, et à la bourasque succédèrent le calme et les courans rapides. J'allai frapper contre une île appelée *de las Pozzas*, et delà j'arrivai à la terre ferme. Personne ne pourrait rendre un compte

exact de tout cela, n'en ayant que des connaissances insuffisantes, puisque nous eûmes à lutter pendant long-temps contre les courans, sans jamais voir terre. Je suivis la côte de la terre ferme, et à l'aide du compas, j'en tirai la mesure avec exactitude; mais personne ne pourrait dire à quelle partie du ciel elle correspond. Lorsque je partis de là pour me rendre à l'Espagnole, les pilotes pensaient qu'ils allaient mettre pied à terre dans l'île de Saint-Jean, et nous nous trouvâmes dans la terre de Mago, qui est plus avancée de quatre cents lieues vers le couchant qu'ils ne pensaient. Ils seraient bien embarrassés, si on leur demandait la position de *Beragua*; ils ne pourraient rendre d'autre compte, ni rapporter d'autre récit, si ce n'est qu'ils furent dans des terres où se trouve beaucoup d'or, et dont ils certifieraient l'existence; mais pour y retourner, il faudrait la découvrir une seconde fois; car ce chemin est inconnu; il faudrait se guider par les raisonnemens de l'astronomie, science certaine et qui ne peut induire en erreur. Pour celui qui la possède, mon récit est assez clair, quoique pour un autre il ressemble assez à une vision prophétique. Ce n'est point par défaut de construction, comme quelques-uns voudraient l'insinuer, ni parce qu'ils sont trop grands, que les navires indiens

n'avancent que lorsqu'ils ont le vent en poupe, mais bien lorsque les courans terribles, de concert avec les vents qui soufflent dans ces mers, font qu'aucun vaisseau ne peut voguer d'une autre manière, attendu qu'un seul jour suffirait pour leur faire perdre le chemin qu'ils pourraient avoir fait, fût-ce même des caravelles, soit portugaises, soit munies de voiles latines, qui, par les mauvais temps, sont obligés de rester dans le port, pendant *huit* ou *dix* mois, ce qui arrive souvent en Espagne.

On a déjà parlé de la position et des mœurs de la nation sur laquelle Pie II a écrit; mais on n'a pas fait mention des chevaux, des harnois, des freins d'or qu'on y voit; car les côtes de la mer, qui sont les seuls lieux que nous avons vus, demandent plutôt des pêcheurs que des chevaux; d'ailleurs nous n'avions pas le temps d'aller à la recherche de pareils objets, puisque nous étions obligés de presser notre course. Dans Cataï et dans les terres de sa dépendance on trouve beaucoup de magiciens, qui inspirent une grande terreur. J'aurais donné tout ce que je possède pour n'y rester qu'une heure. A mon arrivée, on m'envoya aussitôt deux jeunes filles habillées de riches vêtemens; la plus âgée n'avait pas plus de onze ans, l'autre n'en avait

que sept, mais toutes deux dans leurs gestes paraissaient avoir une habitude qui semblait annoncer toute la pratique d'une de nos courtisannes qui aurait vieilli dans le métier. Elles portaient avec elles des poudres d'enchantement et autres choses semblables. Aussitôt qu'elles arrivèrent, je les fis parer d'ornemens européens, et je les renvoyai à terre. Je remarquai dans ce lieu un tombeau aussi grand qu'une maison, creusé dans une montagne, et construit avec l'art le plus délicat. On y voyait un corps découvert, qui semblait regarder dans l'intérieur. Il y a dans cette île des animaux de toute grandeur, et tous différens de ceux que l'on voit dans nos climats; parmi les premiers, je vis des porcs d'une forme effroyable, tels qu'un chien d'Irlande n'oserait pas lutter avec eux. Je blessai un animal qui ressemblait beaucoup au singe, à l'exception qu'il était plus grand, et qu'il avait à peu près la face comme le visage d'un homme; la flèche que je lui avais lancée l'avait percé d'outre en outre; elle était entrée par la poitrine, et elle sortait à côté de la queue; il semblait très féroce; aussi je lui coupai un des pieds de devant, qui semblaient être plutôt des mains, et un de derrière. Les porcs voyant le succès de ma chasse, se mirent à grogner, et, à l'aspect du sang de

cet animal, ils prirent la fuite avec une grande frayeur. Alors je lui fis jeter des *végares*, certains animaux que l'on appelle ainsi, et, m'approchant de cet animal, qui était prêt de mourir, et qui avait toujours la flèche dans le corps, je lui enveloppai le museau avec sa queue, je le lui serrai avec beaucoup de force, et de l'autre main je le saisis par la nuque, comme si j'avais été aux prises avec un ennemi. Cette chasse singulière et son succès brillant m'engagea à en rendre compte à votre Majesté (*). Les animaux sont nombreux, mais ils meurent tous de diverses maladies. J'en ai vu de toutes sortes, des lions, des cerfs et d'autres qui leur ressemblaient, ainsi que des oiseaux et des poules très grosses, dont les plumes semblaient être de la laine. Lorsque je rencontrai dans la mer tant d'obstacles et de tourmens, plusieurs des miens se mirent en tête que les habitans de ce pays nous avaient ensorcelés: ils en sont encore persuadés. J'ai trouvé une autre nation qui mange les hommes comme nous mangeons les animaux; ceci est certain, et la laideur de leur visage sem-

(*) Il est assez singulier de voir Colomb se vanter du succès de sa chasse avec plus de complaisance que de la découverte du Nouveau-Monde. (*Note du traducteur*).

ble annoncer la cruauté de leur âme. On m'a rapporté qu'on y voyait beaucoup de mines de cuivre, et je reçus d'eux des flambeaux, et autres objets travaillés et fondus avec le même métal; ils paraissent user des mêmes procédés que nos orfèvres. Dans ce pays, ils sont vêtus, et j'y ai vu des draps de coton travaillés avec beaucoup d'industrie, dont plusieurs sont très habilement peints; on m'a même dit que dans l'intérieur des terres, vers le Cataï, les draps sont tissus en or; mais les renseignemens que l'on peut avoir sur ces contrées et sur tout ce qu'on y trouve, sont très difficiles à obtenir, faute de pouvoir parler avec eux; car tous ces peuples, quoique très voisins, ont tous une langue différente, et tellement différente, qu'ils ne s'entendent pas plus entr'eux, que nous n'entendons les Arabes; selon moi, cette différence de langage n'existe que parmi les habitans des côtes de la mer qui sont fort sauvages, mais non pas parmi ceux de l'intérieur des terres.

Quand je découvris les Indes, j'assurai vos Majestés que c'était le plus riche pays qu'il y eût au monde; je parlai des pierres précieuses, de l'or et des épices, des foires, du commerce et d'autres choses semblables, mais toutes les promesses que je vous avais faites, ne

s'étant pas réalisées d'abord, j'en éprouvai beaucoup de peine; pour me punir, je ne veux donc plus parler ni écrire, que d'après les rapports qui me seront faits par les indigènes. Je puis cependant sans crainte avancer une circonstance, puisque plusieurs personnes peuvent rendre témoignage de la vérité de mon récit; c'est que, quant aux mines d'or, j'ai rencontré dans les deux premières journées du séjour que je fis à Béragua plus d'indices de leur existence, que je n'en ai aperçu pendant quatre ans de ma résidence à l'Espagnole. On peut encore ajouter que les provinces qui se trouvent sous sa dépendance ne pourraient être plus fertiles et mieux cultivées qu'elles ne le sont, et que cependant, nulle part, on ne peut trouver de peuples plus lâches et plus paresseux que les habitans de ce pays; que le port est très commode et sûr, et le fleuve le plus facile à défendre que l'on connaisse. Tout ce que je viens de dire promet aux chrétiens la conquête de ces contrées, et assure à notre religion de nouveaux triomphes. Je puis affirmer à vos Majestés que le chemin pour arriver à ce pays n'est pas plus long que le trajet pour aborder à l'Espagnole, pourvu toutefois que l'on voyage à la faveur d'un autre vent. J'ajouterai encore que vous pouvez regarder votre pouvoir

aussi bien établi dans ces terres comme il l'est dans l'Espagne et dans la Grenade, et lorsque vos vaisseaux se rendront dans les ports du nouveau monde, vous pourrez les croire encore dans vos domaines. On tirera beaucoup d'or de ces provinces; mais pour obtenir ce précieux métal ou même différentes productions dans les autres terres, il faut avoir recours à ces sauvages, contre lesquels la force est souvent nécessaire, ce qui peut nous exposer aux plus grands dangers.

Si je ne parle pas des autres productions, j'en ai déjà dit la cause; ainsi, sans perdre un temps précieux à répéter ce que je vous ai déjà écrit, je me contenterai d'affirmer que je suis ici à la source des richesses. Les Vénitiens, les Génois, et en général toutes les nations qui ont des perles, des pierres précieuses et d'autres productions de quelque valeur, les transportent dans les pays les plus lointains pour les vendre, les échanger, et enfin pour s'en procurer de l'or. L'or est le plus précieux des métaux; c'est de l'or que naissent les richesses, c'est par lui que tout se fait dans le monde, et son pouvoir suffit souvent pour envoyer les âmes en paradis (*). Les grands du

(*) Colomb après avoir marché sur les traces d'Homère et de

territoire de Beragua ont pour coutume de se faire enterrer avec tout l'or qu'ils possèdent. On porta à Salomon six cent cinquante-six quintaux (*) de ce métal, sans compter celui que prirent avec eux les marchands et les matelots, et celui qu'ils donnèrent aux Arabes. Salomon employa cet or à faire deux cents lances, trois cents boucliers, et un plancher orné de pierres précieuses; il fit faire en outre de grands vases incrustés de pierreries, et plusieurs autres objets d'une grande valeur. Cette circonstance est rapportée dans l'ouvrage de l'historien Josèphe *de Antiquitatibus Judæorum*, dans les Paralipomènes, et dans les Livres des Rois. Josèphe rapporte que cet or provenait d'une île appelée *Aurea*. S'il en est ainsi, je suis certain que les mines de cette île sont les mêmes que celles de Beragua, puisqu'elle est située à vingt journées vers le couchant, et qu'elle se trouve éloignée du pôle et de la ligne équinoxiale. Salomon acheta des marchands tout cet or, cet argent et ces pierres précieuses, tandis que Vos Majestés peuvent les faire recueillir sans courir le moindre

Virgile dans la description d'une tempête, imite maintenant Pindare en faisant l'éloge de l'or. Cependant je doute que le dernier argument dont il se sert pour prouver l'omnipotence de ce métal, obtienne grâce auprès des prêtres. (*Note du traducteur*).

(*) Un quintal pèse 150 livres.

danger, dès qu'il leur plaira. David laissa par son testament à Salomon trois mille quintaux d'or des îles des Indes, pour l'employer à la construction du Temple, et, selon le rapport de Josèphe, David était né dans ces contrées. Il est écrit que le mont Sion et la ville de Jérusalem doivent être reconstruits par la main d'un chrétien : quel est-il? Dieu le dit ainsi par la bouche du prophète, dans le 14e psaume. L'abbé Joachimo assura que cet élu devait être Espagnol, et saint Jérôme montra à cette sainte femme le chemin pour le faire. L'empereur du Cataï, depuis quelque temps, me demande avec beaucoup d'instance des hommes instruits, afin d'apprendre d'eux les dogmes de la religion chrétienne. Mais qui se chargera de faire parvenir jusqu'à lui ces hommes apostoliques? Si Dieu me permet de revenir en Espagne, je promets à vos Majestés de les y conduire moi-même, avec l'aide du Seigneur.

Parmi les gens qui m'ont suivi dans mes voyages, ceux qui en sont revenus ont couru de grands dangers, et ont beaucoup souffert. Je prie donc vos Majestés de vouloir bien faire payer leurs bons services, car ils sont pauvres, et de leur accorder quelque indemnité selon leur rang, afin qu'ils leur soient toujours dévoués. Vous le ferez

avec plaisir, car, à mon avis, jamais personne n'a porté en Espagne de nouvelles plus heureuses que celles dont ils sont chargés. Je n'ai pas cru devoir m'emparer par la violence de l'or que possède le chef de la province de Beragua, et de celui que possèdent ses sujets et les habitans des pays limitrophes, quoique, selon les rapports, il dût être en abondance; je crois que ce vol aurait été contraire aux intérêts de vos Majestés. En usant de bons procédés, nous ferons aimer votre gouvernement, et nous ferons entrer leurs trésors, quelque considérables qu'ils soient, dans vos caisses. Un mois de beau temps m'aurait suffi pour achever mon voyage; le défaut de bâtimens m'a mis dans l'impossibilité de l'entreprendre, et je n'ai pas cru à propos de m'arrêter pour attendre des renforts. Cependant, dévoué entièrement à votre service, j'espère que Dieu m'accordera santé et bonheur pour trouver des chemins et des pays inconnus qui puissent augmenter votre prospérité ainsi que celle des autres états chrétiens. Vos Majestés doivent sans doute se rappeler que j'avais le projet de faire construire des navires d'une nouvelle forme; je m'étais aperçu que les vents et les courans de cette partie du monde étant différens de ceux qui dominent dans les autres mers, il fallait également des

vaisseaux d'une autre forme; mais le temps ne m'a pas permis d'exécuter ce projet. S'il plaît à Dieu, nous le mettrons à exécution dès que je serai arrivé en Espagne; toutefois si cela entre dans vos vues.

Je fais plus de cas de cette expédition dans ces terres que de tout ce que j'ai fait dans les îles de l'Inde. Ces contrées ne sont pas semblables à un enfant que l'on doive abandonner à une marâtre. Je ne me souviens jamais de l'Espagnole, de l'île de Paria et des autres pays que j'ai antérieurement découverts, sans répandre des larmes; car je croyais que le même bonheur qui m'avait accompagné dans mes premiers voyages, ne devait pas me quitter dans ces nouvelles entreprises. Loin de là, le malheur n'a cessé de m'assaillir. Que celui qui m'a porté ces cruelles blessures vienne maintenant en fermer la cicatrice. Pour détruire, chacun est habile; mais pour construire qu'ils sont en petit nombre ceux qui en sont capables. Les grâces et les honneurs doivent toujours être accordés à celui qui s'est exposé aux dangers dans une entreprise, et il est injuste que l'homme qui s'y est opposé, lui ou ses héritiers, profitent du succès. Cependant, ceux qui partirent des Indes pour s'épargner des fatigues et des périls, en faisant des rapports contre moi,

revinrent avec des emplois; et cet exemple allait se reproduire pour la province de Beragua; exemple qui deviendrait funeste à la réussite de cette expédition. La crainte qu'a dû m'inspirer cette conduite à mon égard, m'a engagé à demander qu'avant de venir à la découverte de ces îles et de ces continens, vos Majestés voulussent ordonner que je les gouvernerais en vos noms. Ma proposition fut agréée, et j'obtins un privilége muni du sceau royal, avec les titres de vice-roi, amiral et gouverneur général des régions comprises entre l'île des *Açores* et celles du cap Verd, et de toutes les terres que je découvrirais, avec les pleins pouvoirs nécessaires pour les gouverner.

Sur quoi se fondent mes ennemis? Ils osent me reprocher que je suis étranger. J'ai resté sept ans à votre cour, pendant lesquels tous ceux à qui on parlait de cette entreprise s'en moquaient, et la regardaient comme une chimère; maintenant il n'y a pas jusqu'aux tailleurs et aux cordonniers qui ne demandent à vos Majestés des commissions pour découvrir des terres. Si vous leur en accordez, il n'y a pas de doute que ce ne soit au détriment de cette entreprise, et au préjudice de ma gloire: il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui appartient à

César, axiôme juste du plus juste des princes. Les provinces qui reconnaissent votre souveraineté, depuis qu'à l'aide de Dieu je les ai soumises par les armes, sont plus étendues et plus riches que toutes celles des chrétiens réunies. Je dis qu'elles reconnaissent votre gouvernement, puisque vous en retirez des revenus considérables. — Au moment même où j'attendais un navire pour me rendre auprès de vos Majestés, afin de leur annoncer des victoires et des conquêtes qui leur assuraient des richesses immenses; dans ce moment même, dis-je, où je me croyais le plus heureux des hommes, je me vis traîné sur un navire avec mes frères, chargé de chaînes, sans avoir été ni condamné ni même appelé en justice. Qui croira jamais qu'un malheureux étranger, sans motif et sans le secours d'aucun prince, aurait songé à se révolter contre le gouvernement qu'il servait? Pouvais-je méditer un tel projet, moi qui étais entouré des serviteurs de vos Majestés, tous nés dans vos états; moi qui avais tous mes enfans à la cour. J'entrai à votre service à l'âge de vingt-huit ans; maintenant que mes cheveux ont blanchi et que je suis faible et malade, ce que possédaient mes frères, ce que j'avais, tout nous fut enlevé par nos ennemis; ils me prirent jusqu'à mon manteau, sans vouloir ni me voir

ni m'entendre. Il faut croire que tout ceci n'a eu lieu que contre vos ordres. Si cela est ainsi, comme je n'en doute pas, le monde entier sera instruit de mon innocence, lorsqu'il apprendra que vous m'avez réintégré dans mes honneurs, et que vous avez châtié mes ennemis. Cet exemple de justice retentira dans tous les pays, et l'Espagne conservera un souvenir reconnaissant envers des princes justes et chéris. Les intentions pleines de zèle dont j'ai toujours été animé pour le service de mes souverains, et les traitemens injustes que j'en ai reçus m'obligent malgré moi de laisser échapper les douloureux sentimens qui remplissent mon cœur. J'en demande pardon à vos Majestés.

C'est ainsi que j'ai traîné ma malheureuse existence, toujours condamné aux pleurs par la méchanceté de mes ennemis; cependant, que Vos Majestés aient pitié d'eux! Que le ciel maintenant pleure pour moi, que la terre pleure aussi, que l'être sensible, juste et charitable, pleure sur mon sort. Abandonné des miens, malade, entouré de sauvages cruels, ayant toujours la mort devant mes yeux, je languis dans ces îles éloignées de ma patrie, sans recevoir les consolations et les sacremens de la Sainte-Église, qui abandonnera mon âme si elle vient à quitter sa dépouille. Je

n'ai point entrepris ce voyage dans l'intention de m'enrichir, ni pour obtenir des honneurs; cet espoir était déjà éteint pour moi; je suis venu dans ces contrées pour servir Vos Majestés, et pour le triomphe de notre religion. Je vous supplie donc, dans le cas où, à l'aide de Dieu, je sortirais de ce pays, de me permettre de faire le pélerinage de Rome et d'autres lieux saints.

Que la Sainte-Trinité vous conserve la vie, et vous accorde une grande prospérité. Datée de la Jamaïque, île des Indes, le 7 juillet 1503 (58).

N° V.

« *Codicillus more militari Christophori Colombi.*

« Cum SS. Alexander PP. VI me hoc devotis-
« simo præcum libello honorârit, summum mihi
« præbente solatium in captivitatibus, præliis, et
« adversitatibus meis, volo ut post mortem meam
« pro memoria tradatur amantissimæ meæ patriæ
« reipublicæ Genuensi; et ob beneficia in eadem
« urbe recepta volo ex stabilibus in Italiâ reddi-

« tibus erigi ibidem novum hospitale, ac pro
« pauperum in patria meliori substentatione,
« deficienteque linea mea masculina in admira-
« latu meo Indiarum et annexis juxta privilegiis
« dicti regis in successorem declaro et substituo
« eamdem rempublicam S. Georgii.

« Datum Valledoliti 4 maii 1506. »

. S .
S . A . S
X . M . Y.
XPOFERENS.

N° VI.

TRADUCTION DU CODICILLE ORIGINAL DE CHRISTOPHE COLOMB (59).

Codicille de Christophe Colomb d'après la coutume militaire.

Le très saint-Père Alexandre VI m'ayant accordé à titre de don un livre de prières (60), livre qui m'a servi de consolation dans les combats, dans ma captivité et dans mes malheurs,

je veux que ce présent honorable soit dévolu après ma mort à la république de Gènes, ma très chère patrie. Je veux aussi qu'en reconnaissance des bienfaits que j'en ai reçus, il soit érigé dans ladite ville un nouvel hôpital avec les fonds provenant de mes possessions en Italie, pour la subsistance des pauvres de ma patrie; je déclare en outre qu'en cas d'extinction de ma ligne masculine, je constitue ladite république de Saint-George (61) habile à succéder à l'amiralat des Indes et aux autres priviléges annexés à cette charge.

Fait à Valladolid, le 4 mai 1506.

(Suit la signature de Colomb).

N° VII.

Notices extraites de l'histoire du Nouveau-Monde, par Girolamo Benzone, *de Milan, concernant la vie de Christophe Colomb.*

Girolamo Benzone, Milanais, quitta sa patrie en 1541, à l'âge de vingt-deux ans. Il alla

à Séville, et de là à Saint-Lucar, où il s'embarqua pour les Indes Occidentales. Dans les premiers chapitres de son voyage, il parle beaucoup de sa personne, et rapporte les circonstances de son trajet d'Espagne aux Canaries, et entretient le lecteur des poissons volans qu'il a vus dans l'Océan, de l'île de Cubagua, des mœurs des Indiens, de la cruauté des Espagnols dont ils usaient surtout envers les prisonniers, etc.

Dans le cinquième chapitre de son ouvrage, il commence par rapporter les fables qu'on débitait sur la découverte de l'Amérique avant Colomb, fables qui se trouvent consignées dans la seconde partie de l'Histoire générale des Indes, par François-Lopez de Gumara; mais il paraît éloigné de croire que ces relations vagues aient déterminé Colomb à entreprendre cette découverte. Il rapporte ensuite la circonstance de l'œuf dont nous avons fait mention à la note 20 de la vie de Christophe, et il termine ce chapitre par quelques observations sur l'Atlantique et sur la position des îles des Hespérides.

Au chapitre VI, il nous entretient de la persévérance de Colomb dans ses projets, des propositions que ce grand homme fit successivement à la république de Gènes, à la cour de Portugal,

à Henri VII, roi d'Angleterre, par l'entremise de son frère, et enfin à l'Espagne. Ce que rapporte Benzone à ce sujet mérite d'être observé : il dit que Colomb fut traité d'insensé par les Génois, *genuentibus suis*, de ridicule par les Anglais, et de charlatan par les Portugais. Il ajoute que les géographes de Lisbonne, pour dénigrer le mérite de Colomb, insinuèrent au roi qu'il était fou, et que l'on ne pourrait trouver ni or ni des richesses d'aucune espèce dans les contrées d'Occident, et qu'il aurait été impossible aux Européens de passer la ligne équinoxiale.

Benzone rapporte que Colomb partit de Palos au mois d'août 1492, et qu'il débarqua à Gomera, une des Canaries. Il nous entretient ensuite de l'opposition qu'il eut à soutenir de la part des matelots, ainsi que nous l'avons dit en son lieu. Il raconte qu'un homme de l'équipage, monté sur la pointe d'un mât, vit le premier la terre, et qu'il en donna avis par des cris répétés; que cet homme pensant qu'il obtiendrait une grande récompense du roi pour avoir aperçu le premier le sol du Nouveau Monde, s'en retourna en Espagne, mais qu'ayant été frustré dans son attente, il passa en Afrique et abandonna la religion chrétienne.

La joie des Espagnols, à l'occasion de la dé-

couverte des nouvelles contrées de l'Amérique, et les embarras suscités contre Colomb par ses envieux, forment le sujet du septième chapitre. Cet historien rapporte que tous les compagnons de Colomb pleurèrent d'allégresse à la vue des nouvelles terres, qu'ils lui baisaient les mains, et lui demandaient pardon de leurs excès, en rejetant leur faute sur leur ignorance; mais il ajoute que les deux frères Pinzone, machinaient déjà contre lui, cumulaient des accusations et insinuèrent à la cour que Colomb serait retourné en Espagne sans visiter les Indes, s'ils ne s'y étaient opposés. Benzone nous entretient ensuite de la découverte des autres îles, de l'occupation de Cuba, nommée d'abord Ferdinandine, du bon accueil fait par ces insulaires aux Espagnols, etc. Il parle aussi de l'île d'Haïti, qui fut ensuite appelée Espagnole, et il raconte que Colomb se ménagea l'amitié et la confiance de ces insulaires, en comblant de présens une jeune femme de ce pays. Revenant ensuite sur les calomnies dont Colomb fut l'objet, il finit par dire que tous ceux qui traversent l'Océan changent de ciel, mais non pas de caractère.

Il prétend, au chapitre VIII de son livre, que les Indiens avaient été avertis, par leurs oracles, de l'arrivée des Espagnols. Il parle ensuite de

l'abondance de l'or que l'on trouvait dans les fleuves de ce pays, qui descendent des plus hautes montagnes; de l'imitation des Indiens en assistant aux cérémonies de notre culte, imitation tout-à-fait pareille à celle des singes; du fort construit par Colomb qu'il prétend fait de briques, *coctili laterculo*, et non de bois, comme l'assurent les autres historiens; et enfin du retour de Christophe en Espagne, où il fut accueilli avec transport, et comblé de récompenses et d'honneurs.

Le neuvième chapitre contient le second voyage de Colomb. Benzone rapporte que Christophe, dans cette expédition, emmena avec lui des chevaux, des bœufs, des moutons, des chèvres, des porcs, et autres animaux mâles et femelles, afin d'en propager la race; il emporta aussi du froment, de l'orge, des légumes, et généralement des plantes et des graines de toute espèce; il ne fit qu'approcher des Canaries, sans y mouiller, et se dirigea de suite vers l'Espagnole, où il trouva, la colonie qu'il y avait fondée, presque détruite. Il est aussi question, dans ce chapitre, de la construction de la ville Européenne à Isabelle, du voyage de Colomb aux mines de Cibao, de son expédition contre les Caraïbes, des souffrances qu'eurent à endurer les Espagnols à

l'Isabelle, et de l'esprit de révolte qui s'empara d'eux, animés par la faim, et surtout par la haine des ennemis de Colomb, qui profitèrent des circonstances fâcheuses dans lesquelles se trouvaient les Européens pour perdre un homme dont la juste sévérité leur était à charge. Dans le chapitre x, Beuzone décrit au long l'orage qui éclata à l'Espagnole; il parle du départ de Colomb pour l'Europe, et de la révolte des Espagnols contre son frère Barthélemy.

Dans le troisième voyage, qui fait le sujet du chapitre xi, Colomb découvre Cubagua, ou l'île des perles. Frappé de la quantité de cette précieuse production, et du peu de cas qu'en faisaient les habitans, puisqu'ils en donnaient en échange d'un morceau de faïence, il apporte lui-même à bord la nouvelle heureuse de leur arrivée dans le plus riche pays du monde. Benzone raconte ensuite que Colomb trouva l'embouchure du fleuve Cumana, qu'il retourna à l'Espagnole, que là, il essaya en vain de calmer les séditieux, en traitant avec douceur ceux qui rentraient dans le devoir; en butte, lui et son frère, aux calomnies et aux persécutions du juge Roldano, il quitte la colonie pour aller dompter quelques peuples Indiens qui menaçaient les établissemens européens.

La noblesse d'Espagne s'emporte contre Colomb. Bovadilla, que Benzone appelle Bombadilla, arrive en Amérique en 1499, fait emprisonner Christophe et son frère, et les envoye en Espagne. Le roi, instruit de cette circonstance, expédie de suite un courrier à Cadix, et les fait mettre en liberté. Bovadilla est rappelé. Nicolas Osando, ou plutôt Ovando, est envoyé en Amérique pour le remplacer en qualité de vice-roi. Bovadilla s'embarque avec ses trésors, et il périt au milieu des flots. Tels sont les faits rapportés dans le douzième chapitre.

Au treizième chapitre, il n'est pas question de Colomb. Dans le chapitre suivant, il raconte son quatrième voyage aux Indes. Benzone rapporte qu'il partit de Cadix avec son frère, le 9 mai 1504, et qu'il arriva bientôt à l'Espagnole. Cet historien révoque en doute la tradition qui nous apprend que l'entrée du port lui fut refusée par le gouverneur de cette île. Colomb découvre ensuite l'île Guanaxia, située à une petite distance du continent; continent qu'il voit d'abord, et qu'il visite ensuite; ayant abordé sur les côtes d'une province appelée *Igueni* par les Indigènes, il reçoit l'accueil le plus amical de la part des habitans. Mais il ne trouve aucune trace qui puisse lui indiquer l'existence de l'or dans ce climat. En lon-

geant les côtes de ce continent, il parvient à Veragua, pays dans lequel, d'après les rapports des habitans, on devait trouver de l'or en abondance. Il parvint au golfe d'Uraba, où il acquit des nouveaux renseignemens sur le continent et sur l'Océan austral; il raconte les désastres qu'il eut à souffrir sur mer, son arrivée à la Jamaïque, la conjuration de Porrez, les immenses travaux à la faveur desquels il sortit de cette île. Étant retourné à la Dominique, il se vit en butte aux vexations du proconsul Ovandó, et sans accorder un seul jour de repos à ses fatigues, il retourna en Espagne où il mourut peu de temps après, le 8 mai 1506. C'est alors que Benzone fait mention du transport de son corps à Séville, de son inhumation à la Chartreuse, et il rapporte que la famille qu'il laissa ne consistait qu'en un seul rejeton, Diègue, qui épousa Marie, fille de Ferdinand de Tolède; enfin il termine en disant que Colomb était né *in Cucureo Genuensis civitatis municipio*, que ses ancêtres tiraient leur origine de Plaisance, ville de la Ligurie, et de la noble race des Pilistrelli, que dans sa jeunesse il s'était exercé dans l'art nautique, qu'il était un homme d'une taille ordinaire, d'une constitution robuste, qu'il était doué d'un esprit droit, et d'un génie élevé; que son visage était riant et

ouvert, ses yeux pénétrans, et que sa chevelure était blonde.

Quant à moi, je crois que Benzone est tombé dans quelque erreur, lorsqu'il fait dériver la famille de Colomb de la race des Pilistrelli, puisque la première femme que Colomb épousa à Lisbonne, appartenait à cette famille; il est raisonnable de penser que le nom de Pilistrelli aura donné lieu à cette erreur.



NOTES

A L'APPENDICE.

(1) Nous avons déjà parlé de Paul Toscanelli dans les notes qui suivent la vie de Colomb (note 11). Roscoë en a aussi fait mention dans le chapitre xx de la Vie de Léon X, tom. 9, pag. 123; et j'ai parlé moi-même, non-seulement du mérite de Toscanelli, mais encore de l'ardeur avec laquelle l'on cultivait à cette époque en Italie les études géographiques.

Le nom de physicien pris par Toscanelli a induit en erreur plusieurs auteurs, dont le plus grand nombre sont ultramontains (*). Ils l'ont cru médecin; mais on ne voit aucun témoignage qui puisse prouver qu'il ait exercé la médecine, quoiqu'il s'appliquât aux sciences mathématiques, astronomiques, et à la géographie en particulier, selon l'autorité de Landino, qui raconte qu'il interrogea devant lui, avec le plus vif intérêt, des personnes venues des contrées qu'arrose le Tanaïs. Le nom de physicien ne fut généralement donné aux médecins que dans des temps beaucoup plus rapprochés.

(2) On apprend clairement de ce passage quel était alors le dessein de Colomb, et quelles terres il espérait découvrir en prenant le chemin vers l'Occident, dans une ligne paral-

(*) Il faut observer que c'est un auteur italien qui parle. (*Note du traducteur*).

lèle à l'équateur. Il croyait arriver par là au pays des épices; c'est ainsi qu'on désignait alors en Italie les Indes orientales, nommées aussi par un écrivain latin de cette époque *Terræ Aromatum*. On ne soupçonnait aucune terre située entre l'Europe et le continent de l'Asie, dont on ne connaissait nullement les extrémités orientales, et auxquelles on attribuait une immense étendue; car on n'avait pas la moindre idée des frontières de la Tartarie. Dans une mappemonde, ou carte géographique grossièrement exécutée, qui accompagne la dissertation d'André Muller, et qui semble établie d'après les renseignemens d'Ibn Said (*), d'Abul-

(*) Avicenne, ou plutôt *Ibn Sina*, célèbre philosophe, fameux médecin, naquit à Boccara, ville de la Transocsane, l'an de l'Hégire 370. Si on croit un historien oriental, dès l'âge de 10 ans il avait étudié à fond la géométrie d'Euclide et l'almageste de Ptolémée; on dit même qu'il savait le Coran par cœur, science qui ne contribua pas à le rendre fidèle Musulman. Cependant huit ans s'étaient à peine écoulés et déjà il avait lu tout ce qu'on avait écrit avant lui sur la médecine; mais dans toutes ces études il témoigna hautement la vénération qu'il avait pour Alfarabi, grand philosophe qui avait vécu dans le siècle dernier, démonstrations qui ne le mirent pas en bonne odeur auprès des Mahométans orthodoxes, par qui Alfarabi était regardé comme un écrivain dangereux qui avait préféré les maximes pernicieuses des philosophes aux préceptes de l'Alcoran, un peu embrouillés il est vrai, quelquefois même contradictoires, mais qui n'en sont pas moins descendus du ciel, ainsi que le sang des martyrs, de nombreuses victoires, des miracles à l'infini viennent l'attester.

Mahammud, sultan de la dynastie des Sebek-Icquin, ayant appris qu'il y avait à la cour de Mamoun, roi du Coarezm, plusieurs savans distingués parmi lesquels se trouvait Avicenne, témoigna le desir de les voir; Avicenne s'imaginant mal à propos que l'on pouvait se refuser à une invitation d'un sultan, sortit de la cour de Mamoun; mais au lieu de prendre la route du Corasan il prit le chemin du Giorgian. Mahammud ne voyant pas paraître Avicenne avec les

féda (*) et de Marc Paul, on voit les frontières, ou plutôt l'extrémité orientale de la Tartarie, subitement interrompue entre le

autres, fort irrité qu'un misérable philosophe osât se refuser aux fantaisies d'un prince, envoya le portrait d'Avicenne dans toutes les parties de ses états, avec l'ordre de le faire empaler aussitôt qu'on aurait pu le reconnaître, guidé en cela par l'amour qu'il portait aux sciences et à ceux qui les cultivent; mais Avicenne échappa à la vigilance du sultan, et il arriva sain et sauf à la ville du Giorgian. A peine arrivé dans cette capitale, il eut le bonheur de réussir dans des cures difficiles.

Cabons régnait alors dans le pays de Giorgian. Ayant appris qu'un inconnu avait fait des guérisons importantes, il le fit appeler afin qu'il visitât son fils qui se trouvait attaqué par une maladie qu'aucun médecin du pays n'avait pu reconnaître. Avicenne ne se fut pas plutôt approché du malade qu'à la vue de l'ardeur qui animait son visage, du feu qui brillait dans ses regards, il jugea qu'un amour malheureux pouvait seul produire de pareils symptômes. Pour s'assurer de cette découverte, il fit appeler un domestique et lui ordonna de nommer, tandis qu'il tâtait le poulx du jeune prince, toutes les femmes qui habitaient le palais; mais lorsque le domestique vint à prononcer le nom d'une certaine personne, il sentit une extrême agitation dans tous les organes du malade, et ne douta plus que cette femme ne fût la cause innocente des maux du jeune prince; il déclara qu'elle seule pouvait lui porter remède; conseil que l'on exécuta et qui réussit complètement.

Après cette guérison, Cabons voulut en voir l'auteur, et comme il avait reçu un des portraits envoyés par le sultan Mahammoud, il le reconnut aussitôt; mais loin de suivre les intentions désignées du sultan, il le renvoya comblé de présens.

Les ouvrages de ce philosophe sur la médecine, ont long-temps servi d'oracle dans nos écoles; ils ont tous été traduits en latin. (*Note du traducteur*).

(*) Aboulfeda, prince sage et généreux, guerrier intrépide, protecteur éclairé des lettres, est aussi un des écrivains les plus distingués de l'Orient; il naquit en 1273. Sans entrer dans de longs détails

50 et le 60e degré de latitude septentrionale; espace qui reste vide jusqu'au-delà du 220e degré de longitude, quoique

sur sa vie politique, nous rapporterons qu'héritier de la famille des Agoubites, illustrée par Saladin, il contribua puissamment à en soutenir la gloire. Dès ses plus jeunes ans il commença son apprentissage dans les camps; par la suite il se vit frustré du gouvernement de Hamah par l'injuste rivalité de ses frères. Le sultan régnant alors, instruit de leur désunion, nomma lui-même un gouverneur qui y exerça le pouvoir en son nom. Cependant Aboulfeda gagna la bienveillance du sultan; mais quoique investi d'un pouvoir despotique, ces tyrans d'Asie, par une juste rétribution, deviennent souvent les esclaves de leurs plus vils esclaves. Le sultan était dans cette situation: assis sur un trône mal affermi, il se vit forcé de donner, par politique, le gouvernement de Hamah au Mamelouk Asandemon. Celui-ci devenu l'ennemi d'Aboulfeda, rechercha avec ardeur l'occasion de donner la mort à un rival dont la vue et les prétentions l'importunaient. Aussi le prince d'Hamah se vit-il contraint de quitter ses états, et il se rendit, avec la permission du sultan, à Damas. Mais Asandemon s'étant élevé en dignité, Morah lui fut rendu, et peu après il reçut le diplôme de prince absolu de Mahal, de Baryn et de Marrah; enfin dans la suite il fut honoré, de la bouche de son maître lui-même, du titre de sultan. L'espace qui s'écoula entre sa réintégration dans son gouvernement et sa mort, fut de treize ans. Il mourut âgé de soixante ans, l'an 1331 de J.-C. Ce fut au milieu des troubles qui agitaient ses états, et des fréquentes incursions des Tartares, qu'il accorda la plus ardente protection aux savans, et le principal emploi qu'il fit de son pouvoir fut toujours en faveur des lettres. Non-seulement il gouvernait ses peuples avec toute la sagesse possible en Orient, non-seulement il était continuellement occupé à repousser les Tartares, mais encore il cultiva les sciences naturelles, le droit et l'étude de l'Histoire; plusieurs ouvrages furent les fruits de ses longs travaux; deux surtout lui ont acquis la plus grande célébrité; le premier est l'histoire du Monde divisée en cinq parties: la 1re traite des patriarches, des juges, des prophètes et des rois d'Israël; la 2e de quatre dynasties des anciens rois de Perse; la 3e des

le 120e degré passe par Cambalu, crue par plusieurs voyageurs la capitale du Cataï.

Pharaons ou rois d'Égypte, des rois de la Grèce, des empereurs romains; la 4e des rois de l'Arabie avant Mahomet; dans la 5e, après avoir parlé des différentes nations, des Syriens, des Sabéens, des Coptes et des Persans, il raconte l'élévation du prophète et les événemens arrivés depuis l'apparition de Mahomet jusqu'en 729 de l'Hégire (1328 de J.-C.) L'on peut adresser à cet ouvrage le reproche que méritent généralement tous les historiens arabes. Toujours ou ils racontent les faits avec un style hyperbolique, comme Arabschah, ou ils s'en tiennent sèchement à un récit entièrement dénué d'ornemens, n'employant jamais de critique et ne tirant jamais des faits, ces réflexions qui naissent naturellement et qui deviennent si propres à mettre dans les idées du lecteur de l'ordre et de la clarté, tels sont les défauts que l'on remarque dans la chronique d'Aboulfeda; cependant, toute imparfaite qu'elle est, elle présente une grande quantité de faits curieux et importans sur l'histoire de l'élévation des Arabes, et elle est la source la plus sûre et la plus authentique où pourrait aller puiser l'écrivain qui voudrait écrire l'histoire de ces peuples conquérans; elle jette aussi quelque jour sur l'histoire des empereurs grecs des 8e, 9e et 10e siècles. La bibliothèque du roi possède un manuscrit de cette chronique, bien précieux, puisqu'il a le mérite d'être autographe. Le second ouvrage d'Aboulfeda, celui que notre auteur a eu probablement en vue, traite de la géographie. Il divise son écrit en deux parties; dans la 1re il donne un aperçu général des climats, des mers, des lacs, des fleuves et des montagnes; dans la 2e il décrit par table, les villes, les longitudes, les latitudes et les climats des provinces où elles sont situées. Quant à l'histoire, ce traité peut présenter les renseignemens les plus précieux; mais pour la géographie il ne peut offrir que des notions bien incertaines, car ainsi que tous les traités des Arabes sur les sciences, il renferme peu de méthode, et les données qu'on y puiserait ne pourraient point suffire pour dresser les cartes géographiques du levant. Cependant cet ouvrage n'est pas moins célèbre dans l'Orient que son histoire, et Aboulfeda est placé à juste titre, par ses compatriotes, au nombre des

Cette croyance ou opinion de Colomb, qui se flattait, en se dirigeant vers l'Occident, de rencontrer le continent de l'Asie, mérite la plus grande attention en ce sens qu'elle exclut les idées de plusieurs auteurs qui supposent des voyages tentés déjà vers l'Atlantique, et même des découvertes déjà faites ou du moins annoncées dans ces mers. S'il eût eu pour base de ses méditations et de son dessein ces renseignemens supposés, aurait-il imaginé, comme le rapporte Toscanelli, d'aller là où croissent les épices? (Voyez à la note 10 de la Vie de Colomb.)

Cette observation aurait pu être d'un grand secours pour le comte Rinaldo Carli, et aurait servi merveilleusement à combattre Otto et tous ceux qui, avec ce dernier, admettent un voyage en Amérique antérieur à celui de Colomb, dans un temps où il n'existait aucun soupçon d'une terre située entre l'Europe et l'Asie vers le couchant.

(3) C'était donc la cour de Lisbonne qui desirait quelques

écrivains qui ont le plus contribué à créer la gloire littéraire de l'Asie. S'il se fût contenté de la gloire bruyante et passagère qu'il avait acquise dans les combats, ou si en écoutant l'ambition il eût voulu agrandir ses états après les avoir reconquis, il aurait été grossir la foule de ces despotes obscurs, dont la terre orientale a vu les fureurs, les crimes et les guerres sanglantes; comme eux l'oubli serait venu l'ensevelir; mais en protégeant les savans, en cultivant les lettres au lieu de les effrayer par l'aspect continuel des combats, en cherchant à éclairer les hommes au lieu de les tyranniser, il a su se sauver de l'oubli qui n'épargne pas les rois, ou de la triste renommée d'un prince despote et conquérant. En consacrant ses loisirs aux sciences et aux lettres, il s'est acquis une gloire durable. Heureux privilége des lettres, elles peuvent également apporter près du trône et sous l'humble toit, de nobles et belles occupations, d'utiles plaisirs et l'immortalité! (*Note du traducteur*).

renseignemens sur la route qui pourrait conduire aux Indes orientales en cinglant au couchant. Cette circonstance, prouvée par plusieurs passages des lettres de Toscanelli, vient à l'appui de l'observation que j'ai faite dans la note précédente. Le seul recours qui pourrait rester à ceux qui prétendent qu'on possédait avant Colomb quelque notion de l'existence d'une région située à l'Est, c'est de dire que les voyages de Béheem et de Jacques Cano, pilote Portugais, étaient ignorés de toute l'Europe. Mais la cour de Portugal pouvait-elle ignorer les découvertes faites par ses navigateurs? Des motifs politiques, nous dira-t-on, l'ont engagée à garder le secret sur les résultats de ces expéditions? Mais quelle nécessité avait-elle de s'adresser, en 1474, à des mathématiciens italiens pour savoir s'il existait des terres au couchant, puisque ses navigateurs en auraient découvertes antérieurement?

Afin de répandre quelque jour sur ce point de critique, particulièrement en faveur de ceux qui ne connaissent pas la question élevée par M. Otto, je transcrirai la courte analyse que j'ai insérée dans l'éloge historique du comte Carli, imprimée à Venise en 1797, pag. 222 de la réponse au sieur Otto faite par le même. « On écrivit et on publia en 1790, « d'abord dans des opuscules intéressans sur les sciences et « sur les arts, et ensuite dans le 19e volume de ses ouvrages, « une lettre pleine d'érudition adressée à Dominico Testa, « déjà nommé (maintenant prélat et secrétaire de Sa Sainteté). Cette lettre traitait de la découverte de l'Amérique, « et réfutait la dissertation d'un certain Otto, insérée dans « les transactions de la société philosophique de Philadelphie, « vol. 2, pag. 265. Déjà ce M. Otto avait tenté de frustrer « l'Italie de la gloire qui lui appartient, ou du moins d'atté-

« nuer le mérite de la découverte de Colomb; singulière
« entreprise, qui déjà fut l'objet des efforts jaloux de plusieurs
« écrivains; découverte dont il voulait faire honneur, non
« pas à Christophe Colomb, mais à un certain Martin Béheem
« de Nuremberg. Le comte Carli prouve d'une manière vic-
« torieuse que les raisons produites en faveur de ce Béheem
« sont dépourvues de certitude, car elles ne tirent leur ori-
« gine que des archives de sa propre patrie, dont on peut
« récuser le témoignage comme suspect; et qu'elles ne sont
« enfin appuyées que par des auteurs non contemporains,
« vagues dans leurs expressions, et souvent en contradiction
« entr'eux. Le même écrivain prouve encore que l'on avait
« des notices antérieures à Béheem des pays occidentaux au-
« delà de la mer; supposition qui semble résulter du voyage
« des frères Zéni, compris dans la collection de Ramusius,
« et de plusieurs cartes marines anciennes; que le voyage
« d'Alvise de Codamosto, dont on trouve une relation dans
« le même recueil, fut encore antérieur. Après ces différentes
« raisons, M. Carli ajoute: il n'est même pas certain que
« Béheem ait jamais vu les côtes du Brésil. Les Portugais se
« conformant aux renseignemens donnés par les Vénitiens,
« cotoyaient toujours les côtes d'Afrique lorsqu'ils tentaient
« de passer aux Indes. Parmi ces derniers navigateurs se trou-
« vaient Jacob Cano et Béheem, sur l'entreprise desquels
« l'Europe garda le plus profond silence. Colomb prit un
« chemin tout-à-fait différent, entièrement opposé à celui
« des Portugais, et ces derniers n'eurent aucune connaissance
« du Brésil avant 1500. Loin de là Colomb, qui avait des
« idées bien plus vastes dans la cosmographie et l'art nautique
« que les Portugais et les Espagnols, plusieurs années avant
« le voyage de Béheem avait proposé le sien, et une année

« avant il avait été exécuté; ainsi il n'est point étonnant que « tous les témoignages s'amassent en faveur de Colomb pour « le proclamer comme celui qui a découvert l'Amérique. Si « Béheem, plusieurs années après, construisit un globe sur « lequel on ne voit aucune trace de l'Amérique, mais une « mer qui s'étend jusqu'à la Chine, comme on avait toujours « fait selon le système de Paul le physicien, certes l'idée de donner à la terre cette forme avait été imaginée par Colomb. »

J'observerai seulement que les découvertes des pays occidentaux faite par les frères Zéni et par Cadamosto, bien éclaircies par le savant abbé Zurla, n'avaient pour objet que plusieurs îles, que je trouve décrites dans quelques portulans qui m'appartiennent, et qui furent faits au commencement du quinzième siècle; on réduisait ces pays occidentaux en une île vaguement située au couchant, à laquelle on a donné sur mes portulans le nom *ila Bresil*; cette dénomination ne prouve rien, si ce n'est qu'elle existait avant la découverte, qu'elle désignait depuis plusieurs siècles le bois de teinture, et qu'elle fut affectée aux lieux où l'on croyait que ce bois se recueillait. En effet, ce nom, comme je l'ai déjà dit, est donné tantôt à un lieu, tantôt à un autre, et souvent à des îles placées sous diverses latitudes.

(4) Il semblerait d'abord dans ce passage que l'on voudrait parler des degrés de longitude et de latitude qui, virtuellement, ont le même but que les lignes tracées par Toscanelli; mais on voit par la teneur de la lettre que le nombre des espaces comme il le dit par la suite, eût été, selon son calcul, moins considérable que celui des degrés de longitude, car chacun de ces espaces contient 250 milles, mais on ignore la valeur exacte de ces milles.

(5) Ces lieux où l'on pouvait s'abriter selon les connais-

sances du temps, ne pouvaient être supposés par Toscanelli, placés sinon à l'extrémité du continent de l'Asie, dans les mers de la Chine ou de la Tartarie; et c'était déjà une promesse assez hardie que celle qu'il faisait alors. Mais il s'en rapportait beaucoup aux récits qu'il recevait de vive voix par des personnes venues de l'Asie, comme nous le verrons dans la suite.

(6) Ce port, très célèbre et très fréquenté, que Toscanelli appelle Zaïton, est le même qui, dans les anciennes éditions des voyages de Marc Paul, est appelée *Zarten;* mais dans ses manuscrits il porte le nom de *Zeyten.* Il en est parlé dans le livre III de ses voyages, aux chapitres III, VIII, LXX. Il paraît que ce port fut un fameux entrepôt de commerce, à la distance de cinq journées de la ville de Fugui, fréquentée par les navires indiens, qui y portaient du poivre et d'autres épices. Fugui était probablement celle que l'on appelle aujourd'hui Fo-Cheu (*); et dans ce cas Zeïton ou Zeyten n'en étant éloignée que de cinq journées, ne serait point voisine des plages orientales, ni à portée de recevoir les vaisseaux européens qui auraient voulu s'y rendre par le chemin de l'occident, si l'Amérique ne se fût trouvée au milieu.

(7) Il résulte de ce passage que Toscanelli ne comprenait pas sous le nom de Cataï toute la Chine, comme firent plusieurs écrivains des 15[e] et 16[e] siècles, parmi lesquels on distingue l'Arioste, mais bien une seule province de la Chine ou de la Tartarie, ce qui fut encore le sentiment de plusieurs géographes arabes, d'Aïton l'Arménien et de Marc Paul lui-

(*) Ou Fou-Tcheou, ou Fo-Kien, capitale de la province maritime de ce nom, faisant partie de l'empire de la Chine. (*Note du traducteur*).

même; tandis que les uns plaçaient le Cataï dans le Thibet, les autres dans la Scythie ou dans les Indes, etc. Je ne serais pas éloigné de croire que Toscanelli ait eu entre les mains quelques manuscrits des voyages de Marc Paul, quoiqu'il n'en fasse pas mention. En effet le voyageur vénitien est celui qui a désigné le Cataï comme une province peu étendue, et qui l'a placé au nord-est de la Tartarie.

(8) Marc Paul parle encore longuement de cette ville sous le nom *Quinsaï*, et la décrit comme la capitale du royaume de Mangi et le lieu de résidence du roi, liv. II, chap. LXIV, LXV, LXVI; liv. III, chap. III. Ce voyageur assigne à cette ville un circuit de cent milles, étendue qui, dans quelques manuscrits, est portée à deux cents milles; mais du moins il en rend raison en quelque manière, car après avoir dit qu'elle est la ville la plus grande du monde, et qu'elle forme la neuvième partie du royaume de Mangi, il raconte que cette même ville contient un lac du circuit de trente milles, dans lequel se trouvent deux îles couvertes de palais, où ont lieu les banquets et les divertissemens des citoyens; qu'on y voit un mont compris également dans l'enceinte de la ville, où se trouve une tour, un palais royal du circuit de dix milles. On remarque une contradiction dans le nombre des ponts, puisque Toscanelli n'en indique que douze, nombre qui n'est point en proportion avec la grandeur d'une pareille ville; tandis que Marc Paul en compte douze mille. Probablement Toscanelli a mal copié Marc Paul, ou peut-être la lettre de Toscanelli n'a point été transcrite exactement dans cet endroit; mais je ne me dépars pas de mon opinion, que le géographe florentin a dû recevoir quelque notice du navigateur vénitien, puisque Marc Paul parle encore du nom de *Quinşaï*, qui signifie ville du ciel, et parle de la quantité innombrable

des artisans et des marchands qu'on y trouve; ce qui est rappelé par Toscanelli en termes pompeux lorsqu'il décrit l'industrie de cette nation, ses édifices et ses richesses. Marc Paul remarque que cette ville n'était éloignée de l'Océan que de vingt-cinq milles à l'occident; observation qui a échappé à Toscanelli, quoiqu'elle servît à confirmer son opinion, car cette ville devait se trouver beaucoup plus à l'orient que le Cataï.

(9) *Mango*, que Marc Paul nomme *Mangi*, est, selon ce voyageur, un royaume très vaste et très peuplé, qui s'étend jusqu'à la mer, et contient neuf grandes provinces: *Quinsaï* était la résidence du roi *Tacfur*.

(10) *Cipango* est le Japon que Marc Paul appelle *Zipangri* ou *Zipangru*. Il parle aussi de l'abondance de l'or, des perles et des pierres précieuses qu'on y trouve, ainsi que des lames d'or dont sont recouverts les temples et les édifices publics, etc. L'on peut par là inférer de quelles sources sont puisées toutes ces notices.

On peut trouver un point digne de discussion dans l'indication de l'île d'*Antilia*, que les Portugais appelaient l'île *des Sept Villes*, que Toscanelli suppose éloignée du Japon de dix de ses espaces seulement, ce qui fait deux mille cinq cents milles, tandis que de Lisbonne à Quinsaï il ne compte pas moins de vingt-six espaces, équivalens à six mille cinq cents milles. Observons que Marc Paul place le Japon à quinze cents milles de Quinsaï. Quelle est donc cette île alors connue située si près du Japon? Ce n'est sans doute aucune des Antilles que nous connaissons maintenant, puisqu'elles furent toutes découvertes par Colomb, et qu'il n'en trouva aucune qui contînt sept villes. Ce n'est pas non plus aucune île de la mer Atlantique, car les relations de ces temps-là en

feraient mention sous un nom quelconque, et d'ailleurs elle existerait encore. En un mot, ce ne peut être aucune des îles fréquentées par les Portugais, soit pour le commerce, soit pour tout autre objet, puisque Toscanelli, s'entretenant de cette île avec un Portugais ami du roi, se contente de dire : « *île dont vous avez connaissance.* » Il paraît que le nom d'*Antilla* ou *Antilia*, nom générique en quelque sorte, fut employé long-temps avant la découverte des îles connues aujourd'hui sous le nom d'Antilles, et que Toscanelli par ce nom avait en vue des traditions vagues sur l'Atlantique, dont les Portugais possédaient quelques notions. Nous pouvons donner pour preuve de ce que nous avançons, la distance de deux mille cinq cents milles du Japon au centre de l'Amérique, que l'on trouve sur la carte en suivant la direction indiquée par Toscanelli. Le nom d'*Antilla* était donné dans le Bas-Empire aux femmes de mauvaise vie, et le mot *Antillare* indiquait leur métier.

L'île d'*antilia* se trouve non-seulement dans la carte géographique d'*Andrea Bianco*, Vénitien, publiée par *Formaleoni*, mais encore dans une autre carte de 1436, appartenant à la Bibliothèque royale de Parme, dans laquelle, quoique le titre en soit en partie effacé, on y lit ces mots..... *Becarius* (on veut peut-être désigner quelqu'un de la maison *Beccaria*), *civis Januæ composuit hunc..... anno Domini millesimo CCCCXXXVI Die..... Julii.* Tiraboschi, dans une note, a écrit 1439, mais c'est une erreur. On trouve aussi une île sous le nom d'*Antillia* dans les cartes géographiques de *Benincasa*, et dans la mappemonde de *Martin Béheem*, de Nuremberg, faite en 1492. Indépendamment de ce que j'ai déjà avancé au sujet de ces Antilles, il est facile de voir que tous ces géographes ont copié leurs cartes d'après une carte

plus ancienne, ainsi que l'a observé Tiraboschi, et qu'ils ont suivi dans leurs copies la tradition que Toscanelli a rappelée dans sa lettre que nous avons rapportée. Mais cette *Antille* est toujours placée dans un lieu différent que les *Antilles* découvertes par Colomb, comme le remarque très bien *Tiraboschi*. Ces Antilles forment un groupe d'îles, et il n'y en a aucune qui ait sept villes, comme le dit Toscanelli, ni huit ports, comme on les voit dessinés dans la carte de *Becario* ou *Beccaria*, que nous venons de citer. Dans le cas où l'on ne voudrait tenir aucun compte de mes conjectures, on pourrait douter, avec Tiraboschi lui-même, que l'on eût quelque notion confuse de ces îles, soit par quelqu'ancienne tradition, soit par quelque relation des navigateurs qui ont pu avoir été jetés sur ces côtes par des vents et des tempêtes.

Il est aussi digne de remarque que Toscanelli donne cent milles de circonférence à la ville de Quinsaï, qui font, selon lui, trente-cinq lieues, ce qui nous fait voir que l'on ne regarde chacune de ces lieues que comme renfermant un peu moins de trois milles; en parlant ensuite de la distance d'Antilia à Cipango, il fait correspondre deux mille cinq cents milles à deux cent vingt-cinq lieues qui, d'après son premier calcul, ne feraient que six cent soixante-quinze milles. Cette circonstance nous fait voir combien les indications de Toscanelli étaient vagues, et combien ses calculs étaient inexacts, quoiqu'il dût passer dans le temps où il vivait pour un profond géographe (*).

(*) L'erreur me paraît trop grave pour l'attribuer à Toscanelli : il ne fallait pas être habile géographe pour l'éviter ; il faut donc la considérer comme une faute de copiste ou d'impression, ou tout au plus comme une inadvertence du physicien de Florence, inadvertence auxquelles sont sujets les plus grands hommes. (*Note du traducteur*)

(11) Ce passage autorise à supposer que *Martinez* avait été à Florence ou à Rome, ou bien que Toscanelli avait été en Portugal. Mais comme rien ne porte à croire que Toscanelli ait fait ce voyage, il paraît plus probable que le chanoine de Lisbonne soit venu en Italie, envoyé peut-être par son roi pour prendre des renseignemens sur les voyages et les découvertes que les Portugais entreprenaient avec tant d'ardeur à cette époque; et cependant cette cour dédaigna les propositions de Colomb!

(12) Toscanelli a déjà rapporté dans la lettre précédente que les prédécesseurs du grand kan des Tartares, qui régnaient environ deux cents ans avant lui, avaient envoyé à Rome des ambassadeurs qui, à la vérité, avaient été arrêtés en chemin; que de son temps un autre ambassadeur, envoyé par la même cour à Eugène IV, était arrivé à Rome, et que lui Toscanelli s'était entretenu avec cet envoyé, etc. Mais j'indiquerai ici une autre source où Toscanelli a pu puiser des renseignemens précieux, et de laquelle aucun des écrivains italiens, autant du moins que je puis me le rappeler, n'a point fait mention. Vers l'année 1246 Innocent IV envoya au kan des Tartares, en qualité de nonce, un certain *Giovanni Carpino*. Il est probable que ce religieux soit arrivé à sa destination, et que, revenu à Rome, il ait donné quelque détail de son voyage, puisque je le vois cité pour la première fois par André Müller, dans sa description du Cataï, mise en tête de sa *Disquisitio de Cataja* imprimée à Berlin en 1671, in-4°. Ne serait-ce pas de ces relations que *Paolo Giovio* aurait pris le petit nombre de notices qu'il rapporte sur le Cataï dans ses histoires? à moins qu'il ne les ait prises des relations faites par les ambassadeurs russes envoyés en Tartarie au 15e siècle.

Nous remarquerons ici que Louis IX, roi de France, en-

voya vers l'année 1253 Guillaume Rubraques comme ambassadeur auprès du kan des Tartares; et qu'on donna des détails sur ce voyage. Aïton, Arménien (*), avait aussi raisonné longuement de la Chine et des régions de l'Orient; et son ouvrage, intitulé *Historia Orientalis*, ou même *de Tartaris*, avait été traduit en latin sous ses yeux par un certain *Nicolo Salconi*, et sous les auspices du pape Clément V. On pourrait

(*) Haïton, appelé plus correctement *Hetoum*, descendait d'une des familles les plus illustres de l'Arménie, car elle tirait son origine des rois de ce pays. Dès sa jeunesse il avait voyagé dans une grande partie des régions de l'Asie; il avait long-temps cultivé l'étude des langues, il possédait plusieurs idiomes de l'Orient, il savait même parler le francais. Il était aussi versé dans l'art militaire, et sous les ordres de ses parens, Hetoum II et Toros III, il combattit avec bravoure les Sarrasins. Depuis l'an 1277 jusqu'à 1294, il remplit les charges de gouverneur de la forteresse de Gorigos (connu également sous le nom de Courchi) en Cilicie. Vers l'an 1295, il abandonna la vie tumultueuse qu'il avait menée jusqu'alors; il alla d'abord en Chypre, il y prit l'habit monastique; il se retira ensuite en France auprès du pape Clément V. Hetoum fut accueilli avec beaucoup d'empressement par ce pontife, qui reçut avec beaucoup de bienveillance les avis et les conseils que le voyageur arménien lui proposa relativement aux affaires des croisades. En 1307 il fut engagé, dans la ville de Poitiers, à dicter de vive voix des relations détaillées sur les peuples de l'Orient. Ce fut Nicolas Solcon, interprète du Saint-Père, qui rédigea à mesure tous les récits de Hetoum et les présenta à Clément V. Ces relations peuvent être consultées avec fruit, si l'on remarque que Haïton visita la Tartarie à peu près à la même époque que Marc Paul, et qu'il s'étend beaucoup sur l'histoire des grands Kans, dont la puissance a probablement été exagérée par le célèbre Vénitien. En opposant les relations de ces deux voyageurs, on pourrait reconnaître les endroits où Marc Paul a usé d'exagération, d'autant plus facilement que les récits de Haïton ont été reconnus pour être extrêmement simples et véridiques. (*Note du traducteur*).

aussi avoir des notices de ce pays par les écrits qui se sont conservés jusqu'à nos temps d'*Ackmet Arabsja* (*), de *Schild-*

(*) Arabschah, historien arabe, doit surtout la grande réputation dont il jouit auprès des Orientaux, à la vie de Tamerlan qu'il a composée. Ce n'est qu'avec l'accent de l'admiration qu'un Turc ou un Arabe parle de cet écrivain. C'est en sa faveur qu'ils emploient ce langage et ces éloges que nous réservons aux Racine, aux Voltaire, etc. Le mérite de Arabschah autorise-t-il des louanges aussi pompeuses; nous ne le croyons pas, et nous pourrions avancer ici que ce sentiment du beau que l'on a voulu regarder comme le même dans tous les temps, dans tous les lieux, identique chez tous les peuples a ses différences selon les temps et les lieux, et nous pourrions même ajouter que ces circonstances influent tellement sur ce prétendu sentiment inné, que ce qui est beau et sublime aux yeux d'un peuple n'est que froid et ridicule au jugement d'un autre. Mais sans entrer dans une discussion littéraire qui nous éloignerait de notre objet, contentons-nous d'appuyer notre assertion sur un fait qui nous est naturellement présenté par l'ouvrage d'Arabschah dont nous nous occupons dans cette note, et par la littérature arabe en général. En effet, tous les poètes qui se sont exprimés dans la langue énergique du prophète, et notre historien surtout, ont fait un tel usage des figures exagérées, d'hyperboles boursoufflées, de mots à doubles sens, que leurs ouvrages admirables aux yeux des orientaux, deviennent pour nous l'exemple du goût le plus dépravé. Cependant avant de terminer sur ce point ajoutons, pour satisfaire notre impartialité, que très souvent on trouve dans les écrivains arabes des pensées ingénieuses, des réflexions philosophiques, et surtout des idées hardies, quelquefois même sublimes, auxquelles la langue de l'alcoran, merveilleusement concise, vient ajouter une teinte d'originalité.

C'est ce que l'on peut remarquer dans l'histoire de Timour, composée par Arabschah : cet écrivain a tous les défauts et toutes les beautés particulières à ses compatriotes; mais si l'on ne considère dans son ouvrage que les renseignemens qu'il peut fournir sur l'histoire des hommes et des lieux, on ne peut nier qu'il n'apporte un grand jour

berger, de Munich, et de l'Arabe *Alhaçan* (*), qui firent tous les trois la guerre dans les armées de Tamerlan, vers

sur les mémorables événemens qui se passèrent dans les 14 et 15e siècles, en Asie, et sur les connaissances géographiques des immenses et nombreuses contrées que Tamerlan a conquises. Parti de la Transoxane, où il méditait sa future grandeur, ce conquérant envahit toute l'Asie; et son historien qui l'accompagna dans toutes ses expéditions, qui raconte en partie ce qu'il a vu, qui décrit les régions qu'il a lui-même visitées, rapporte une si grande quantité de faits et de détails qu'il peut toujours être consulté avec fruit.

Quant à l'impartialité que l'on est en droit d'exiger d'un historien, il semble lui-même s'en dispenser; il manifeste à chaque phrase l'aversion la plus prononcée contre le conquérant boiteux (*); mais s'il s'affranchit du devoir rigoureux imposé par l'histoire, du moins il ne cherche pas à en farder la transgression; bien différent en cela, de certains historiens qui ne sont pas nés en Asie et qui affirment à chaque page leur impartialité, et qui à chaque page ne manquent pas de la violer. Le détracteur de Tamerlan a eu une contrepartie, Aly Eldin Jezid, auteur persan, a écrit une histoire des conquêtes de Timour, où il se déclare le plus passionné admirateur de ce célèbre guerrier. Si Vatier, savant orientaliste français, avait connu l'historien persan, il l'aurait probablement préféré à l'écrivain arabe, d'après la naïve et singulière admiration qu'il avoue (dans sa préface à la traduction d'Arabschah) ressentir en faveur de Tamerlan. (*Note du traducteur*).

(*) Alhaçan (Abou Aly), astronome arabe, composa sur cette science un grand nombre d'ouvrages dont Casari nous a conservé la liste. Mais une circonstance assez singulière vint apporter de fâcheux obstacles à la poursuite de ses études, et priver peut-être les connaissances du temps de progrès plus rapides. Voici le fait : Ce savant prétendit un jour pouvoir construire une machine dans le Nil, qui mettrait les habitans à l'abri des inondations et du trop grand décroisse-

(*) Le nom de Tamerlan est prononcé plus régulièrement Timour Link, et est composé de deux mots, *Timour* qui était son nom, et de *Link* qui signifie en persan *boiteux*.

l'année 1431; on en pouvait également recueillir d'*Ibn Saïd* dans *Abulfeda*; de *Vlugbeig* (*), neveu de Tamerlan

ment du fleuve. Cette assertion parvint aux oreilles de Hakem bi Amrillah (qui commande par l'ordre de Dieu), calife fatemite, qui malgré ses extravagances faisait profession de protéger les savans et les rassemblait à sa cour. Il fit venir Alhaçan, alla à sa rencontre lorsqu'il fut près du Caire, le combla de bienfaits, lui fournit des ouvriers, enfin lui procura tous les moyens d'exécuter ce dont il s'était déclaré capable. Mais ce fut alors qu'Alhaçan, après avoir parcouru l'Égypte, reconnut l'impossibilité de mettre son projet à exécution; il vit qu'un orgueil irréfléchi l'avait emporté trop loin, et il retourna au Caire couvert de honte et de confusion. Craignant les effets du ressentiment de Hakem, il feignit d'être fou, rôle qu'il fut obligé de continuer jusqu'à la mort du prince, et qui lui fit perdre des instans précieux. Se trouvant dans une grande pauvreté, il employait les instans qu'il pouvait dérober à la composition de ses ouvrages, à copier des livres, travail dont le produit lui servait à soutenir sa vie laborieuse. Parmi ses nombreux ouvrages, son traité sur l'optique est très connu en Europe, et a été traduit et publié par Rionor sous ce titre : *Alhazen Opticœ thesaurus, libri 7, primum editi. Ejusdem liber de Crepusculis et nubium ascencionibus, cum commentariis Risnerii. Basil., Episc.*, 1572, *in-fol.* Le Traité des crépuscules avait déjà été donné par Gérard de Crémone, en 1542. La doctrine d'Alhaçan, sur les crépuscules, l'atmosphère et la réfraction astronomique, a obtenu de grands éloges de la part des savans qui prétendent que sa doctrine a beaucoup servi à Kepler. (*Note du traducteur*).

(*) Uluk Bek, petit-fils et non pas neveu de Tamerlan, fils de Scharokh, gouverna la Transoxane et le Turkestan, au nom de son père, jusqu'à la mort de ce dernier.

Ce fut alors que son neveu, Ala Eldewlet, s'empara contre toute justice de la ville d'Hérat, capitale du Korassan. Uluk Bek usa de la plus grande modération, et envoya des ambassadeurs auprès du rebelle qui retenait son fils dans les fers, afin de mettre un terme aux divisions qui existaient entre eux.

lui-même, mort en 1450; de *Luigi Cadamosto* et de *Lodovico Vartomanno*, qui visita les Indes orientales avant 1506.

La paix fut bientôt conclue, mais elle ne tarda pas à être troublée, car Ala Eldewlet, conservant toujours le Korassan, et Uluk Bek, voyant ses droits sur cette province plus positifs que ceux de son neveu, rassembla une armée contre ce dernier, l'attaqua à peu de distance de la ville d'Hérat, mit son ennemi en déroute, et fit son entrée triomphante dans la capitale du Korassan, et vit enfin tous les états qui formaient l'empire de son père, sous sa puissance.

Mais son règne ne fut pas long-temps paisible, son neveu ayant rallié son armée et l'ayant renforcée de nouvelles troupes, vint pour le chasser du Korassan. Il quitta sa capitale, se mit à la tête de ses soldats, et il marchait contre son rival, lorsqu'il apprit qu'une révolte avait éclaté à Hérat, que les habitans s'étaient soulevés, et qu'ils avaient pris pour leur chef Javaly le Turkoman, homme turbulent et séditieux. Leur dessein n'allait pas moins qu'à se rendre maîtres d'Hérat. A cette nouvelle, il s'arme de toute la fermeté qu'exigeaient ces circonstances critiques, il livre bataille à son neveu, le chasse de la ville d'Asterabab où il s'était retiré; content de l'avoir mis en fuite, il retourne à Hérat, punit les rebelles et rétablit la tranquillité dans ses états.

Se flattant d'avoir effrayé les séditieux par ces exemples, croyant pouvoir quitter Hérat sans danger, il alla visiter Samarcande. Ce fut alors que la révolte s'alluma de tous côtés. Mezza Dabor, frère et compagnon d'armes d'Ala Eldewlet, marcha vers Hérat, et les habitans lui en ouvrirent les portes. Le fils d'Uluk Bek lui-même, se révolte contre son père et s'avance à la tête d'une armée, lui livre bataille, le bat, et fait prisonnier ce malheureux prince. Mais ce fils dénaturé ne s'arrêta pas là; après quelques vaines formalités, il ordonna la mort de son père, qui eut lieu l'an de l'Hégire 853.

Ce prince digne d'un meilleur sort, malgré les tristes événemens qui remplirent son règne, et les nombreuses occupations que lui imposait le gouvernement d'un état fort étendu, trouva encore dans sa vie laborieuse assez de temps pour cultiver les sciences et surtout l'astronomie; car c'est à ses travaux, secondés d'abord par son maître,

Tous ces écrivains regardaient la Tartarie comme la dernière limite de l'Orient, et la croyaient baignée par l'Océan Atlantique. *Giovanni Carpino* le dit positivement : *Catoyos ad orientis extrema Tartaris, conterminos ad ipsum pertingere Oceanum Eoum.*

De ces mots *à cette cour de Rome,* on peut inférer que Toscanelli se trouvait à Rome lorsqu'il écrivit cette lettre qui, quoique sans date, paraît avoir été écrite peu de temps après la précédente. S'il n'y était plus, il semble du moins qu'il y avait séjourné long-temps, puisqu'il paraît bien pénétré de toutes les traditions concernant l'Orient qui circulaient dans cette ville à cette époque, telles que le desir de

Salah Eldin, et ensuite par Gaïeth Eldin, que l'on doit la composition des tables astronomiques connues en Orient sous le nom de Zig Uluk Bek (Ce mot (*Zig*) signifie proprement en arabe, une règle qui sert à tracer régulièrement des lignes, et par métaphore des lignes perpendiculaires et horizontales). Dans la préface qui les précède, Uluk Bek demande une indulgence que doivent lui mériter les grandes occupations que le gouvernement de ses états lui impose. Ces tables sont divisées en quatre parties : la 1re traite des ères, des époques, et contient cinq chapitres ; la 2e de la connaissance des temps en vingt-deux chapitres, la 3e du cours des planètes en treize chapitres, et la 4e des étoiles fixes, elle est partagée en 200 sections. Elles passent pour les plus correctes de toutes celles que les musulmans nous aient laissées. Elles furent originairement écrites en arabe, mais dans la suite elles furent traduites en persan.

Un écrivain oriental en a donné un abrégé, où il ne commence pas ses longitudes aux îles fortunées ou Canaries, comme le fait Uluk Bek, mais au rivage de l'Océan occidental ou atlantique. Cet auteur diffère encore de la doctrine du prince astronome, en ce qu'il calcule selon le méridien du grand Caire, au lieu qu'Uluk Bek calcule les siennes sur le méridien de Samarçande, qui est au 39e degré 37' 23", selon sa supputation. (*Note du traducteur*).

ces peuples de fraterniser avec les chrétiens, et d'en recevoir des lumières en matière de religion.

(13) Toutes les relations qu'on avait dans ces temps-là donnent une idée exagérée des états et des contrées situés à l'extrémité orientale de l'Asie; mais on ne voit pas d'où pouvait provenir l'admiration de ces peuples pour les nations occidentales et pour leurs institutions. Haïton dit clairement que les peuples du Cataï méprisaient tous les autres peuples, et qu'ils disaient, en parlant des Latins, qu'ils n'y voyaient que d'un œil, tandis qu'eux y voyaient de leurs deux yeux. Vartomanno parle au long des chrétiens de la Chine; mais sa relation ne peut avoir été connue par Toscanelli avant le temps auquel il a écrit ces lettres à Colomb, quoiqu'il fût déjà très âgé.

(14) Cette lettre, comme je l'ai déjà dit ailleurs, a été publiée par le fils de Colomb et par plusieurs autres auteurs; mais toujours inexacte et altérée. On ne l'a pas encore vu paraître telle que nous l'offrons ici, extraite fidèlement d'une édition que l'on peut regarder comme originale, puisqu'elle est de la même année où la lettre fut écrite. Ce ne doit pas être sans surprise que l'on voit Colomb rapporter son entrée dans la mer des Indes, et la découverte des premières îles, trente-trois jours après son départ de Cadix, tandis que la plupart des historiens le font partir de Cadix, relâcher aux Canaries, aborder ensuite, après une navigation de trente-trois jours, à la première île qu'il a découverte. Cette circonstance prouve, ou les faibles notices que l'on eut concernant les voyages de notre illustre navigateur, ou le peu de cas que l'on faisait de cette lettre, et le service important que l'on rend à l'histoire en publiant ce document dans toute son intégrité.

(15) Ce passage mérite une attention particulière, puisqu'il nous fait voir le petit nombre de connaissances qui dirigeaient Colomb dans sa route; connaissances d'ailleurs qui lui avaient été communiquées par Toscanelli, dans ses lettres rapportées dans l'Appendice sous le n° I. Persuadé qu'en faisant voile vers l'occident on devait finir par trouver les Indes orientales ou le continent de l'Asie, dont on ignorait encore les limites à l'Orient; pénétré de ce principe, Colomb ayant trouvé une île très-étendue et l'ayant côtoyée pendant long-temps sans trouver de terme, crut avoir touché au continent de l'Asie, à la province du Cataï, c'est-à-dire, à une partie de la Tartarie ou de la Chine. Il serait difficile de citer une preuve plus certaine de l'ignorance de ces temps, et un document plus irrécusable des lumières que Colomb dut aux renseignemens que lui envoya Toscanelli, et de son incertitude sur l'existence d'une contrée au milieu de la mer Atlantique, entre l'Europe et l'Asie. Cette observation doit servir de réponse à ceux qui imaginèrent des découvertes faites dans ces mers antérieurement aux voyages de Colomb, ou qui supposent que ce navigateur ne s'est dirigé vers l'occident pour la recherche de l'Amérique, que d'après les connaissances qu'il devait à des navigateurs ses contemporains, ou à ceux qui l'avaient précédé. Cependant l'incertitude ou plutôt l'ignorance, si on veut ainsi l'appeler, de Colomb, sur un point qu'aucune lumière n'avait encore éclairé, cette incertitude, dis-je, ne tourne qu'à l'avantage de cet entreprenant navigateur, qui, incertain d'une réussite, osa se confier à un vaste océan, et, la carte de Toscanelli à la main, alla chercher l'Asie, sans savoir même à quel degré de longitude et de latitude il aurait pu la rencontrer.

Toutes les recherches et les discussions qui ont pour objet

des découvertes des terres Atlantiques avant l'année 1492, sont donc inutiles et oiseuses, puisque Colomb lui-même, après avoir atteint le continent d'Amérique, doutait encore s'il ne se trouvait point sur les côtes de l'Asie. J'ai déjà fait mention dans mes notes aux lettres de Toscanelli, des noms d'*Antilia* et de *Brésil;* le premier desquels se trouve dans quelques cartes anciennes et dans Toscanelli lui-même, et le second dans quelques cartes également, et dans plusieurs portulans qui datent du 15e siècle. J'ai aussi fait voir que l'*Antilia* n'était qu'un travestissement de quelque tradition ancienne, inexacte surtout pour la position que le géographe florentin leur avait assignée; et que le nom de Brésil était affecté depuis plusieurs siècles avant la découverte de l'Amérique au bois de teinture, maintenant appelé bois du Brésil ou de Fernambouc. Ce nom ne fut probablement d'abord employé que pour indiquer la couleur, comme l'observe très bien Carpentier, dérivé peut-être de la couleur de la braise ardente, *bragia* ou *brasa*, comme on le prononcait dans plusieurs provinces de l'Italie. En effet, Muratori a rapporté dans ses antiquités italiennes un document qui date de 1193, dans lequel la graine ou la coque de kermès se trouve désignée sous le nom de Brésil. Nous avons des documens des 13e, 14e et 15e siècles, qui font mention du bois et de l'arbre du Brésil; documens parmi lesquels on remarque celui de 1368 et celui de 1395. L'on ne pouvait alors se procurer du bois de cet arbre, connu des naturalistes sous les noms linnéens *Cæsalpinia echinata* ou *Cæsalpinia crista*, si ce n'est du Brésil, du Mexique, des îles de Bahama et des Antilles. Il ne serait pas inutile d'observer ici qu'outre les espèces susdites, on trouve encore la *Cæsalpinia sappan* du même Linnée, désignant aussi le bois du Brésil que l'on tirait des

Indes orientales, et qui était déjà répandu dans le commerce bien avant la découverte de l'Amérique. Mais qu'on admette que les anciens documens sur la *Cœsalpinia echinata* ayant en vue le vrai bois du Brésil ou de Fernambouc, le meilleur pour la teinture et indiqué comme tel dans un manuscrit *de Distemperandis coloribus,* cité par le père Ménétrier et réputé écrit vers l'année 1400; je produirai une conjecture que je ne puis avancer en meilleure occasion. Je suppose qu'un tronc de ce bois, comme cela arrive encore souvent sur les côtes de l'Irlande, de l'Écosse, de la Russie, de la Sibérie et de beaucoup d'autres côtes, ait été porté dans des temps reculés aux îles Canaries, sur les rivages de l'Afrique, sur ceux de l'Espagne et d'autres régions de l'Europe, où, après avoir reconnu la propriété de ce bois, on l'aurait nommé *brésil* à cause de la beauté de sa couleur, et qu'ensuite ayant appris de quelles régions de l'occident on pouvait se le procurer, on supposa vaguement l'existence d'une terre dans la direction d'où il venait; en suivant ma supposition, on aurait désigné cette contrée, qui n'était encore qu'imaginaire, sous le nom de Brésil, la regardant comme la terre qui produisait le bois de teinture. Ce qui viendrait ajouter quelque poids à ce que j'avance, c'est que les géographes anciens rapportèrent cette terre sur leurs cartes, sans doute dans la vue de satisfaire leur imagination plutôt que l'exactitude géographique, sous le nom de terre de Brésil, ou, comme ils le firent souvent, d'île de Brésil. En effet cette terre ayant été placée, comme je l'ai déjà dit, sur ces cartes à différentes latitudes, et se trouvant même répétée quelquefois sous le même nom dans ces cartes, il ne m'est jamais arrivé de la voir dans aucune, si ce n'est à l'extrémité occidentale, et encore le plus souvent à peine est-elle indiquée; d'ailleurs

on voit bien que Colomb ne tenait aucun compte de la supposition de l'existence de ces terres occidentales, et qu'arrivé en Amérique, il doutait encore de se trouver sur les côtes du Cataï.

(16) Colomb se croyant au Cataï, s'attendait à voir les choses merveilleuses que Toscanelli lui avait annoncées, sans doute avec exagération, les villes magnifiques, les ponts de marbre, les palais, etc.

(19) Le nom de *passer* est ici employé comme nom générique de tous les petits oiseaux, dont les espèces sont innombrables, et dont la variété devait étonner notre navigateur, qui n'était pas naturaliste, et qui les voyait pour la première fois. Probablement il appela *passer* tous les oiseaux qui n'étaient pas plus grands que les moineaux. Remarquons qu'il parle ensuite des autres oiseaux en les désignant sous le nom d'*aves*.

(22) Les *blancas* étaient de très petites pièces d'argent ou d'alliage. On les appelaient aussi *sous blancs*, dont on fait mention dans les chroniques de France et surtout d'Angleterre. Les monnaies que l'on faisait passer pour de l'or aux Indiens étaient probablement de cuivre.

(24) Les anciens voyageurs, tels que Struys, Monconys, Paul Lucas, sont pleins de ces descriptions d'hommes qui avaient une queue; mais voici sans doute l'origine de cette erreur. On aura pris pour des hommes ces singes qui ont des queues; comme quelques-uns, dans certaines relations de voyages, sont appelés hommes de bois, et comparés mal à propos à l'espèce humaine, il n'est pas étonnant que de là soit venue l'idée de l'existence d'hommes avec des queues. Les Indiens, en parlant à Colomb de l'île d'Anan, et voulant lui donner connaissance de certaines races de singes, auront

fait croire par leurs signes aux Espagnols ignorans qu'ils parlaient de races d'hommes.

(26) Rien n'était plus naturel que des hommes ignorans et amoureux du merveilleux, en abordant dans des régions si éloignées, s'imaginassent de trouver des monstres. Depuis Ctésias, commenté par Photius, et depuis Pline, tous les voyageurs n'avaient cessé de parler de ces monstres; il n'est donc pas étrange que les compagnons de Colomb se soient attendu d'en trouver dans les contrées qu'ils visitaient. Mais en lisant avec attention la traduction latine de la lettre de Colomb, on s'aperçoit facilement que sous le nom de monstres, il ne veut pas désigner des hommes monstrueux et conformés autrement que le reste du genre humain, mais bien des hommes barbares, féroces et cruels, en un mot, des monstres plutôt par leurs mœurs que par leur conformation, puisque quelques lignes plus bas il dit n'en avoir trouvé que dans l'île des Anthropophages ou des Caraïbes, qui, selon lui, ne différaient point des autres hommes quant à leur conformation, mais bien par leurs habitudes inhumaines et féroces. Si on ne s'arrêtait pas à cette observation, on pourraît être induit en erreur par ce passage.

(27) Ce serait un sujet assez curieux, que celui de chercher à déterminer la nature de ces substances échauffantes dont ces pauvres Indiens, d'après Colomb, faisaient un usage immodéré. Je suis d'avis que Christophe, persuadé qu'il n'était pas arrivé au Cataï, doutait encore s'il se trouvait dans les contrées désignées par Toscanelli, *où naissent les épices;* deux observations me déterminent principalement à adopter cette opinion; d'abord, Colomb lui-même promet aux rois d'Espagne une grande quantité d'aromates; en second lieu, on désignait, dans les écrits de ce temps, sous le nom d'aro-

mates, les épices que l'on importait en Europe des Indes orientales. Il crut probablement que les Indiens qu'il venait de découvrir se nourrissaient de poivre, de canelle, etc.

(28) C'est l'île des Caraïbes dont nous avons parlé dans la vie de Colomb. Tous les voyageurs qui ont visité les Antilles après Christophe, ont parlé de la férocité et de l'inhumanité des habitans de ces contrées, tels que Garcilaso de la Vega, Lopez de Gomara, l'évêque de Las Casas, Charlevoix, Labat, Dutertre, Lery, Marsden, Lapotherie, etc.; ce qui prouve que lorsque Colomb écrivit cette lettre il était bien instruit, quoiqu'il n'eût pas encore visité ces barbares. Le P. Labat et plusieurs autres écrivains ont observé que les Caraïbes se nourrissaient de chair humaine par goût et par choix, quoiqu'ils eussent d'autres viandes en abondance, et qu'ils fissent une distinction entre la chair d'un esclave africain et celle d'un Européen, qu'ils jugeaient plus délicate. Les écrivains qui se sont occupés de recherches philosophiques sur l'Amérique, tels que Paws, Robertson, Carli et autres, cherchèrent à diminuer l'horreur de cette barbarie, en montrant qu'aucun peuple du Nouveau-Monde n'en fut exempt. On a cité le Scholiaste de Pindare, Hérodote, Arius, Pausanias, Pline, Strabon, Porphyre et Marten Capella, afin de prouver que toutes les nations civilisées furent d'abord anthropophages; et, partant du principe que tous les peuples européens tirent leur origine des Scythes, ces écrivains nous firent gratuitement descendre de races d'hommes anthropophages. Virey, dans son histoire naturelle du genre humain, a pris à notre avis, un meilleur parti; il a établi le principe que la répugnance de l'homme pour la chair de ses semblables, est plutôt fondée sur les institutions civiles et religieuses que sur le droit naturel. Si cela était vrai, ces fils de la nature visités

par Colomb auraient dû être tous ou en grande partie anthropophages, tandis qu'il ne trouva qu'une seule île peuplée de ces hommes, qu'il appelle monstres. Il faut cependant rendre justice à M. Virey, puisqu'il finit son apologie des anthropophages en disant que ce crime sera toujours un objet d'horreur et d'exécration pour les nations civilisées.

(29) Si l'on n'adopte pas la conjecture que j'ai avancée dans la note 27, il serait difficile de déterminer quels sont les aromates que Colomb promet en grande abondance aux monarques d'Espagne. Il faut remarquer que Colomb n'avait pas reconnu lui-même l'existence de ces productions, ou du moins de leur majeure partie, puisqu'il n'avait séjourné dans ces îles qu'autant que les vents l'y avaient contraint; ce n'était même, comme il le dit quelques lignes plus bas, que par les soldats qu'il avait laissés à la garde du fort de l'Espagnole, qu'il espérait que ces aromates auraient été trouvés. Il est aussi important d'observer que sous le nom d'aromates il comprend la rhubarbe, ce qui pourrait laisser en doute si par ce nom d'épices il ne comprenait pas indistinctement toutes les drogues employées dans la pharmacie. Cela s'accorderait bien avec le nom qu'on donnait aux apothicaires dans les siècles antérieurs; on les appelait épiciers.

(30) Le mot *bombyx* était souvent employé à cette époque pour désigner du coton, quoiqu'on se servît plus communément du mot *bombax*, d'où est venu le mot *bombagia* des Italiens. Remarquons que Colomb, ou plutôt le traducteur latin de cette lettre, Aléandre, s'est déjà servi de l'expression *bombicino velo* pour indiquer l'étoffe que portaient quelques femmes indiennes pour cacher leur nudité.

(31) Colomb se trompait probablement ici. L'arbre appelé

par Linnée *pistacia lentiscus* croît en barbarie et dans d'autres contrées; mais ce n'est que dans l'île de Chio que, par l'incision de l'écorce de cet arbre, on se procure la gomme que les Antilles ne fournissent point, si toutefois on trouve cet arbre dans ces îles.

(32) Voici le passage le plus obscur de toute la lettre. L'original latin dit : *tantum servorum hydrophilatorum,* et ce dernier mot ne se trouve dans aucun vocabulaire. Cependant dans la basse latinité on appelait *hydrophilaces* ceux qui étaient chargés de la garde des eaux, ou employés d'une manière quelconque, soit à la source des eaux, soit à leur cours, soit à leur usage, soit qu'ils eussent l'inspection des fleuves, des canaux, etc.; considération qui m'a engagé à regarder ces esclaves, appelés par Colomb *hydrophylati,* comme des hommes chargés du service de la marine. Cette interprétation est confirmée par l'assurance où nous sommes qu'il s'agit ici d'insulaires, désignés déjà par Colomb comme très habiles dans la navigation; hommes dont on n'aurait pu tirer aucun autre service, et dont l'Espagne devait avoir le plus grand besoin pour l'armement de ses flottes. Et sans doute l'Espagne aurait été bien plus heureuse si, au lieu d'exterminer ces peuples, elle se fût contentée d'en faire des soldats et des matelots pour sa marine! Si cette interprétation ne convenait pas à quelqu'un, je serais flatté de recevoir les corrections qu'on voudra me proposer.

(33) On voit que Colomb parlait ici de la rhubarbe par conjecture; car il ne pouvait pas en avoir rencontré, puisque toutes les espèces de cette plante, soit le *rheum palmatum* de Linnée, soit l'*undulatum,* le *compactum,* le *rhaponticum* et le *ribes,* sont toutes originaires de l'Asie, et spécialement de la Chine et de la Tartarie. Colomb n'en avait probable-

ment pas vu, et ce n'était sans doute que par conjecture qu'il l'annonçait, se croyant encore dans les régions de l'Asie.

(34) Ce passage de la lettre de Colomb rend un témoignage éclatant des sentimens de piété et de religion qui animaient ce grand homme, sentimens dont nous avons parlé au long dans la note 30 de cette vie; d'autres passages font également foi de sa justice, de sa modération et de sa générosité. En un mot, toute cette lettre ne fait que mettre au plus grand jour les sentimens d'un héros qui ne desirait que le bonheur de l'Europe et du Nouveau-Monde, par une entreprise devenue fatale à l'Amérique et d'une utilité encore douteuse pour l'Europe.

(35) Colomb avait donc connaissance de toutes les fables que l'on a mises en avant après sa découverte, et même après sa mort, pour lui en enlever la gloire. Aussi ce passage offre un très grand intérêt, et je ne conçois pas pourquoi il n'a pas été cité par les écrivains qui ont pris à tâche de réfuter Otto, si toutefois ils en ont eu connaissance. Colomb n'ignorait pas qu'on avait parlé plusieurs fois en Portugal de l'existence de quelques contrées en Occident; il avait vu quelque indication vague de ces régions sur les cartes marines; il connaissait par le récit de Toscanelli quelques traditions sur l'île d'*Antilia:* mais à quoi sert tout céla, se disait-il, puisque personne n'a encore visité ces pays? Et il tenait ces propos lorsque des pilotes et des marins racontaient qu'ils avaient été transportés au milieu de l'Océan; et que, jetés sur des côtes inconnues, ils avaient aperçu au lointain des continens, des îles, etc.; il tenait, dis-je, ces propos pendant que *Cano, Béhaim* et tant d'autres navigateurs de son époque vivaient encore.

(36) Cette phrase fait probablement allusion à la manière

injurieuse avec laquelle on accueillit son projet à la cour de Portugal, et peut-être ailleurs. Voyez l'extrait des histoires de *Girolamo Benzone*, au n° V, §. 3 de cet Appendice.

(37) Il paraît que c'est de ce passage que l'évêque de Corbaria a pris l'idée de son épigramme, qui est imprimée dans cet ouvrage à la suite de l'original latin de la lettre de Colomb. La pensée de l'avant-dernier vers ne me paraît du moins exprimer que l'idée de cette phrase de Colomb, idée à la vérité peu orthodoxe, car le Christ n'avait pas besoin de la découverte de l'Amérique pour prévoir le salut d'une infinité d'âmes qui allaient revenir au giron de l'Église.

(57) Dans cet endroit de la lettre de Colomb, le chevalier Morelli parle longuement des cartes géographiques qui existaient autrefois dans le palais des doges de Venise, et fait voir clairement que celles qu'on y conserve actuellement sont d'un travail moderne qui ne date que de l'année 1762, et dont la direction appartient à un homme qui s'arroge un plus grand mérite qu'il n'a en effet. Morelli ajoute que les plus anciennes de ces cartes ayant été toutes détruites, et celles que le célèbre géographe Ramusius y avait substituées ayant été consumées par les flammes, à l'exception d'une seule, on aurait tort d'établir quelque système sur ces monumens existans à Venise. Aussi répond-il victorieusement au docteur Willem Vincent, qui, dans un ouvrage publié en anglais en 1808 sur le périple de la mer Méditerranée, prétend que Colomb ne se hasarda à tenter un passage de l'Espagne aux Indes par l'Océan Atlantique, que d'après les renseignemens qu'il recueillit de plusieurs cartes géographiques dessinées avant lui, au nombre desquelles il cite la mappemonde de Venise, qu'il croit dessinée avant la découverte de l'Amérique. Le chevalier Morelli corrige en même temps

une erreur échappée au Suédois Bioernstahl, qui se plaignait en 1772 seulement qu'aucun voyageur ne se donnât la peine d'examiner ces cartes, qu'il croyait anciennes et précieuses.

(58) J'ai profité, comme je l'ai dit ailleurs, des renseignemens précieux que l'on trouve dans les notes que le savant Morelli a mises au bas de cette lettre qu'il a publiée le premier; ces notes m'ont servi également à éclaircir plusieurs passages de la vie de Colomb. En effet nous devons à ce savant une foule d'observations neuves et curieuses, qui méritent toutes un grand intérêt, et qui, en les transcrivant ici, ne pourraient que donner un nouveau prix à cet ouvrage; mais comme les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas de les rapporter toutes, je ne ferai que citer dans cet endroit une remarque de cet homme de mérite qui a rapport à un portulan très rare, et presque inconnu, de Pierre Coppo da Isola, territoire de l'Istrie, imprimé à Venise en 1528 par Agostino di Bindoni, in-24; passage dans lequel il est question, sous des noms différens, des découvertes attribuées à Colomb et de leur importance. Voici ce passage : « Christophe Colomb, Génois, trouva en naviguant « vers le couchant, en 1492, plusieurs îles, et beaucoup de « terres inconnues. Il trouva d'abord les îles Gorgone, Hes- « pérides, Juniona, la Pluvieuse, la Carrera, la Planavia, la « Nivose, la Canarie, en face de la Barbarie. Ensuite il dé- « couvrit en pleine mer les îles Ventura (ce sont probable- « ment les îles Fortunées), Columbo, Brasil, Carrera, Ovo, « Porto-Santo, Madère, et certaines autres îles, les unes « appelées désertes, les autres sauvages, telles que Lan- « ciloto, Columbo. Ensuite Christophe s'étant plus avancé « vers le couchant, il visita l'île Espagnole, la Jamaïque, « Cuba, les îles des Cannibales, le continent de Paria ou

« Nouveau-Monde, et plusieurs autres îles. L'Espagnole est « de huit cents milles de longueur sur trois cent trente de « largeur; l'île de Cuba est à soixante-dix milles de l'Espagne. « Colomb voulant s'assurer si Cuba était une île ou un con- « tinent, parcourut treize cents milles, découvrit plusieurs « îles, et leur imposa des noms. »

Dès l'année 1501 Angelo Trivigiano, secrétaire de Dominico Pisani, alors ambassadeur de la république de Venise auprès de la cour d'Espagne, écrivit à Dominico Malipiero, autre noble Vénitien, au sujet des découvertes de Colomb. Il dit dans ces lettres qu'il était très lié avec Colomb, se trouvant alors à Grenade dans le plus grand malheur, sans argent, et abandonné du roi, comme le rapporte ce même Vénitien. Il ajoute que par son entremise il avait envoyé à Palos pour qu'on dessinât une carte du voyage et des découvertes de Christophe, car à Grenade on n'en trouvait qu'une seule dessinée par Colomb lui-même, et qu'il n'était pas possible de rencontrer un seul homme en état d'en tracer. Cette circonstance vient à l'appui de la conjecture que j'ai avancée sur les dessins qui accompagnent la lettre de Colomb, que j'ai reproduite dans cet ouvrage; tout porte à croire que c'est Colomb lui-même qui ébaucha ces desseins, quoiqu'ils soient très grossièrement faits. C'est sous la dictée du susdit Angelo Trivigiano qu'Alberto Vercellese, de Lisona, imprima à Venise en 1504 un Opuscule devenu très rare, ayant pour titre : *Libretto di tutta la navigazione dei rè di Spagna, delle isole e terreni nuovamente trovati.*

Nous ajouterons quelques courtes observations sur cette lettre, qui ont rapport à des faits passés sous silence par le chevalier Morelli dans ses notes déjà citées.

C'est sans contredit une circonstance digne de remarque,

et très propre à résoudre la question touchant la découverte du continent d'Amérique, que celle de voir Colomb, en parlant dans cette lettre de Cariaï et de Carambaru, les appeler des terres et non pas des îles, comme il le fait pour la plupart des pays qu'il a visités.

Il faut aussi remarquer la différence qu'il fait à la page 245 des lieues de mer et des lieues de terre, en assignant aux premières cinq milles et aux secondes quatre seulement; lieues d'ailleurs qui ne s'accordent aucunement avec celles indiquées par Toscanelli. Il est aussi intéressant d'apprendre de lui, qu'un degré de la ligne équinoxiale est de trente-six milles et deux tiers.

Le nom de *Ganges*, ou *Gange*, page 249, fleuve placé à dix journées de distance de la province de Ciguare, qui devrait être le Mexique, semble favorable à l'opinion de ceux qui font venir de l'Asie les peuplades qui ont occupé l'Amérique, car ce nom ne signifie autre chose, si ce n'est grand fleuve, ou fleuve caché, ou fleuve sinueux.

Remarquons que Colomb, page 258, parlant de la province de Mago, la croit limitrophe de celle du Cataï : il se croyait donc encore en Asie. Il est probable que sous le nom de Mago, notre navigateur voulut désigner le royaume de *Mangi*, une des régions les plus vastes et les plus peuplées de la Chine, et dont Marc Paul avait parlé longuement. Ce qui est rapporté page 268 vient à l'appui de cette opinion; Colomb fait mention de la demande adressée par l'empereur du Cataï, à l'effet d'obtenir des hommes instruits dans la religion chrétienne, afin de la propager dans ses états. (Consultez mes notes aux lettres de Toscanelli, et à la première lettre de Colomb écrite en 1493.) J'ajouterai que le nom de *Catigara* dont se sert Colomb dans cet endroit est, selon

plusieurs géographes et suivant Baudraud, le nom affecté à Canton, ville maritime de la Chine.

Colomb habitué à ne parler que le langage des marins, rend la plupart de ses idées par des expressions propres à ce langage. C'est ainsi qu'à la page 248, il donne aux Indiens des navires avec des bombardes, expression qui ne signifie autre chose si ce n'est des navires propres à porter des bombarbes. De là vient aussi les noms de *Bastimentos*, *Retrete*, *Grosso*, noms qu'il a donnés à des lieux particuliers, et qui rappellent tous quelque terme de marine.

En parlant de l'or, page 249, Colomb nous apprend que les habitans de Ciguare le recueillent autrement que les habitans de l'Espagnole, quoique les uns et les autres le ramassent d'une manière différente de la nôtre. Il connaissait donc leurs procédés; mais ailleurs, page 254, il raconte que ses soldats en recueillirent une quantité considérable dans l'espace de quatre heures; circonstance qui n'aurait pu avoir lieu s'ils n'avaient pas trouvé l'or natif.

Quant aux porcs d'une forme épouvantable que Colomb assure avoir vus, page 263, ces animaux ne pourraient être que des sangliers; et cependant le Nouveau-Monde ne produit pas de ces animaux sauvages. Il faut donc croire que ces porcs étaient de l'espèce désignée par Linnée sous le nom de *sus patira*, ou de celle appelée *pecari*, ou bien *sus tajassu*. La forme monstrueuse que leur donne Colomb me porte à croire que c'étaient des porcs de l'espèce *pecari*, parce qu'ils sont très grands, qu'ils ressemblent le plus à nos sangliers, et qu'ils ont des grosses têtes et des museaux difformes. Ces animaux, appelés *tajanes* par Buffon, ont été décrits avec le plus grand soin par *Felice di Azara*.

L'animal que Colomb a tué devait être probablement un

chat sauvage, puisqu'en Italie, d'après un ancien usage, ces animaux portent le nom de *maimoni* ou plutôt *mainoni*. La férocité et la force de cet animal pourrait faire douter que ce ne fût un des chats de l'espèce désignée par Erxleben sous le nom de *felis serval*, qu'on a trouvée aussi à la Nouvelle-Espagne. On pourrait même le croire un chat tigre, espèce qui n'est pas rare en Amérique, et que Linnée a nommée *felis rufa*. Les lions que Colomb dit avoir vus pourraient fournir un sujet de discussion, car l'Amérique manque de vrais lions; on n'y rencontre qu'un animal appelé *conguar*, qui, à la vérité, n'a aucune ressemblance avec le lion, puisqu'il est plus petit, plus mince, et beaucoup moins féroce que le roi des animaux, qu'il n'a point de crinière ni de houppe à la queue, qu'il a des mouvemens lents, et qu'il n'attaque jamais l'homme ni même les chiens; cet animal, en un mot, ressemble beaucoup plus au chat qu'au lion. Linnée l'appelle *felis concolor*. Malgré ces observations, on ne peut pas accuser Colomb d'inexactitude, car il dit simplement avoir vu des animaux *presque ressemblans à des lions*, et que d'ailleurs il ne les a peut-être aperçus que de son navire, lorsque ces animaux se promenaient sur les sables des côtes.

Il est facile de s'apercevoir à la lecture de cette lettre que Colomb, lorsqu'il l'écrivait, n'ignorait pas l'accusation qu'on lui avait intentée auprès de la Cour d'Espagne, d'avoir voulu se rendre maître des Indes; c'est ce qui l'engage à s'excuser, en disant qu'un étranger n'aurait jamais pu concevoir un tel dessein sans être secondé par un prince puissant, surtout se trouvant comme lui au milieu d'hommes tous nés sujets de l'Espagne.

(59) Cette pièce est le codicille dont nous avons parlé au long dans la note 1 à la vie de Christophe, page 74, co-

dicille qui fut écrit seize jours avant la mort de Colomb. Découvert presque par accident dans la bibliothèque Corsini à Rome, il fut examiné avec le soin le plus scrupuleux par le savant abbé Andrès, qui le communiqua à Tiraboschi; celui-ci en ayant pris une copie, l'inséra dans une note à sa dernière édition de l'Histoire littéraire de l'Italie.

Ce document étant peu connu, et n'ayant pas même été vu par l'auteur de l'Éloge de Colomb, nous avons cru bien mériter de nos lecteurs en le rapportant en entier dans cet appendice.

On a fait quelque objection contre la forme de ce codicille, forme qui n'appartenait de droit qu'aux militaires. Nous y avons répondu page 75 de cet ouvrage. Nous pouvons ajouter ici que Colomb avait droit de faire un codicille dans cette forme, non-seulement comme militaire, mais encore comme amiral. Remarquons aussi que dans ces temps les privilèges accordés aux navigateurs qui, pour le service de l'Etat, allaient à la découverte de nouvelles terres, étaient très considérables; de manière que cette forme de testament et de codicille était alors très commune en Espagne.

(60) La découverte de l'Amérique dut produire la plus grande sensation à Rome, puisque cette découverte allait reculer au loin les bornes du monde chrétien. On en a une preuve évidente dans la lettre de Colomb que nous avons publiée sous le nº II de cet appendice; à peine avait-elle paru qu'on la traduisit en latin, et dans la même année on en vit sortir deux éditions. Il semble étrange que Gordon, historien de la Vie d'Alexandre VI, n'ait fait aucune mention d'un événement aussi important, qui arriva sous le pontificat de ce pape. Il est à croire qu'Alexandre eut pour sa part plus de motifs que tous les Romains de se réjouir de cet

événement, puisqu'il y participait doublement, et comme Espagnol, et comme successeur de saint Pierre; et il n'y a rien d'extraordinaire que ce pape ait voulu honorer celui qui venait de découvrir le Nouveau-Monde, par un livre de dévotion richement orné.

(61) On a déjà répondu à l'objection que l'on a avancée touchant le nom de république de Saint-Giorgio que Colomb a donné au gouvernement de Gènes. On peut ajouter pour plus d'éclaircissement que toutes les républiques de cette époque affectaient de prendre le nom du saint qu'elles reconnaissaient pour protecteur.

(62) Cette même signature est mise au bas des lettres originales que Colomb écrivit, le 21 mars 1502 et le 27 décembre 1504, à l'ambassadeur Nicolas Oderigo; lettres que nous n'avons pas cru devoir reproduire dans cet ouvrage, ayant été publiées par l'auteur de l'éloge que nous avons souvent cité, et qui ne contiennent d'ailleurs que des faits peu intéressans, tels qu'une *transmission* qu'il avait faite de ses titres et priviléges, et d'un leg du dixième de ses biens, disposé en faveur de la banque de Saint-George pour le dégrèvement de quelques impôts et de quelques autres charges publiques. Dans la première de ces deux lettres, Colomb annonçait qu'il allait s'embarquer aussitôt que le temps aurait été favorable, que le roi lui avait fait les plus flatteuses promesses, qu'on lui aurait restitué tout ce qui lui appartenait de droit, et que son fils Diègue lui succéderait dans ses biens et prérogatives; dans la seconde, au contraire, Colomb dément tout ce qu'il avait avancé dans la première, et il rapporte la mort de la reine Isabelle.

Les signatures de ces deux lettres, absolument conformes à la signature du codicille, sont celles que j'ai fait graver sur

l'original, maintenant conservé aux archives de la ville de Turin, et qui se trouvent sous les n°s 2 et 3 de la planche au frontispice de cet ouvrage. Déjà publiées par l'auteur de l'Éloge historique de Colomb, mais gravées sur bois, elles sont peu fidèles et beaucoup plus grandes qu'on ne les voit dans l'original.

FIN.

EXPLICATION

DES PLANCHES QUI ACCOMPAGNENT CE VOLUME.

PLANCHE Ire.

1re fig. — Portrait de Colomb que l'on peut regarder comme le plus authentique.

2e et 3e. — Signatures de Colomb, extraites des lettres autographes conservées dans les archives de la ville de Turin.

On a parlé dans les éclaircissemens sur la vie de Colomb (33) page 192 du portrait et des médailles; on a également rapporté quelques circonstances au sujet des signatures qui se trouvent au bas de cette planche sous les numéros 2 et 3, dans les éclaircissemens, pages 75 et 76, et dans la note 5 à l'appendice, page 331. L'auteur de l'éloge de Colomb les avait déjà fait graver pour accompagner son ouvrage; mais soit qu'elles n'aient pas été fidèlement rendues, soit qu'elles aient été mal gravées sur bois, il est de fait qu'elles ne répondent point à celles que nous publions dans cette planche, qui, nous

pouvons l'assurer, offrent la figure des signatures originales sans la moindre altération. Nous croyons que ce serait peine inutile de tirer des conjectures sur les lettres placées au-dessus de la signature de Christophe; elles ont probablement rapport à quelque pratique religieuse.

PLANCHE II.

Navire de Colomb, avec le titre: *Oceanica classis*, dont on a parlé dans les éclaircissemens, pages 146 et 204.

PLANCHE III.

L'île espagnole ou Saint-Domingue. Voyez les éclaircissemens, pages 204 et 205.

PLANCHE IV.

Groupe de différentes îles accompagnées de leurs noms respectifs. Voyez les éclaircissemens, pages 205 et 206.

PLANCHE V.

Construction d'une ville ou plutôt d'un fort. Ce fort pourrait être celui que Colomb fit construire à Isabelle, ou bien celui qu'on éleva dans l'île de la Conception. Nous sommes entrés dans quelques détails sur cette planche dans les éclaircissemens sur la vie de Christophe, page 207.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



